Le guide de la lecture rapide

lire vite pour mieux apprendre

Pierre Gévart



ÉDITIONS L'ETUDIANT

COLLECTIONS DIRIGÉES PAR OLIVIER ROLLOT

SUP'

701 Le Guide des admissions parallèles en écoles de commerce
702 Le Guide des admissions parallèles en écoles d'ingénieurs
703 Les Métiers après une école d'ingénieurs
704 Les Métiers après une école de commerce
705 Le Grand Livre des classes préparatoires : choisir le bon lycée
706 Bien rédiger son mémoire ou son rapport de stage
707 Réussir son parcours des stages au premier emploi pour les étudiants scientifiques et élèves ingénieurs
708 Le Guide des troisièmes cycles et des masters

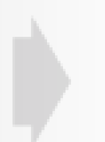
CONCOURS

900 2000 QCM de culture générale
901 Le Guide des concours de la fonction publique
902 Bien se préparer aux épreuves d'anglais des concours administratifs
903 Bien se préparer aux épreuves des concours administratifs
904 Bien se préparer aux concours de l'enseignement
905 Bien se préparer aux oraux des concours de la fonction publique
906 Le Grand Livre des QCM de culture générale (tome 1)
907 Réussir les concours d'entrée des écoles paramédicales
908 Réussir ses notes de synthèse
909 300 QCM pour tester vos connaissances sur la fonction publique
910 250 QCM pour tester vos connaissances sur la construction européenne
911 Bien se préparer aux épreuves de français des concours administratifs
912 S'entraîner aux QCM des concours de la fonction publique
915 200 QCM pour tester votre culture historique
917 Bien se préparer aux épreuves de culture générale des concours administratifs
918 Bien se préparer aux épreuves de langues des concours administratifs
921 300 QCM pour tester vos connaissances sur le XX[e] siècle
922 Réussir ses dissertations aux concours administratifs
928 Dictionnaire des citations à l'usage des candidats aux concours
932 Guide des 250 ouvrages indispensables pour réussir les concours de la fonction publique
933 Bien choisir sa préparation aux concours de la fonction publique
935 Le Grand Livre des QCM de culture générale (tome 2)

CONNAISSANCE

1 Les Grands Problèmes politiques contemporains
2 Les Grandes Questions de l'économie contemporaine
3 Les Grandes Théories politiques
4 Les Grandes Questions sociales contemporaines
5 La Seconde Guerre mondiale
6 Les Grandes Figures du XX[e] siècle
7 Les États-Unis : bilan et perspectives
8 Les Pays de l'Union européenne
9 Les Grands Écrivains français
10 Les Grandes Questions des médias
11 Les Grandes Questions philosophiques
12 Les Grandes Questions du XX[e] siècle
13 Les Grandes Questions de la fonction publique
14 Les Grandes Questions du droit constitutionnel
15 Les Grandes Questions de l'Éducation nationale

Sommaire



Pour bien utiliser ce livre, et trouver la bonne réponse à vos questions, consultez l'index en fin d'ouvrage.

Les informations que nous publions sont à jour en septembre 2005. Pour les actualiser, lisez chaque mois *l'Etudiant* ou consultez le site Internet : www.letudiant.fr

Pourquoi une lecture rapide

Si vous avez ouvert ce livre, c'est que la rapidité de votre lecture vous semble un élément important de votre performance personnelle, et ce d'autant plus si vous poursuivez des études supérieures ou si vous préparez un ou des concours administratifs. Il est vrai que, bien que l'image prenne de plus en plus de place dans notre société, l'écrit reste essentiel et la masse d'information à traiter toujours plus importante.

Votre urgence est donc celle-ci : lire plus vite, pour lire plus, pour en savoir plus, pour réussir mieux les épreuves…

LIRE PLUS VITE : POURQUOI ?

Et puis, ne le cachons pas, lire vite est aussi devenu un sujet d'orgueil, un idéal à atteindre. Ainsi, l'exemple du défunt président des États-Unis d'Amérique, John Fitzgerald Kennedy, est-il souvent cité : voilà un homme, dit l'histoire, qui était capable, en vingt minutes, de lire chaque matin tous les journaux qu'on déposait sur sa table de travail. Un véritable exploit, quand on sait qu'aux États-Unis, l'exemplaire dominical du moindre des quotidiens compte plusieurs centaines de pages ! On a coutume de citer aussi telle méthode de lecture japonaise qui permet de lire un roman entier en sept minutes… Sous-entendu, dans un cas comme dans l'autre : voilà un homme, ou un peuple, supérieurement intelligent, puisque capable de tout lire très vite.

Dans un groupe d'amateurs de lecture, il n'est pas rare non plus d'entendre telle ou telle remarque négligemment lancée : « Je lis un, deux livres par jour », ou encore « un polar, je le lis en une heure »… Mais cela pose la question du sens : « À quoi bon vouloir lire vite ? » Si la lecture est une distraction, il faut continuer de lire lentement, en savourant. J'ai rencontré un jour une personne qui avait suivi avec succès un cours de lecture rapide, et qui avouait en avoir perdu le sens du plaisir de lire.

Et puis, à quoi bon lire un roman à toute allure ? On ne lit pas un roman pour battre un record ou pour aligner des volumes sur les rayons de sa bibliothèque, mais par pur plaisir. Il faut aussi en apprécier l'ambiance, le style, l'intrigue, même s'il est vrai qu'on accélère parfois le tempo pour connaître plus vite le dénouement d'un polar… N'oubliez jamais cette règle, que je vous rappellerai d'ailleurs avant de terminer ces pages : ce n'est pas parce qu'on a appris à lire plus vite qu'on est obligé toujours de lire plus vite !

Mais, bien entendu, votre réponse est là, toute prête : « Pourquoi lire vite ? Pour gagner du temps ! » Notamment si vous suivez des études ou préparez un concours. On imagine souvent que lire plus vite consiste à utiliser des méthodes de lectures habituelles, mais avec davantage de performance.

On a ainsi trop tendance à croire que la vitesse est le seul facteur qui peut évoluer. Résultat, pour beaucoup de lecteurs, « lire en diagonale » signifie d'abord « lire mal, ou ne pas lire du tout », avec l'idée que tout ce qui est écrit est important et que s'il faut lire vite, il ne faut pas pour autant manquer une seule ligne. Pour d'autres, une maîtrise parfaite de la lecture consiste à retenir par cœur ce qui aurait été lu en quelques minutes.

Halte aux idées reçues ! Avant de vous aider à effectivement améliorer la vitesse, ou plutôt l'efficacité de votre lecture, revenons sur quelques points fondamentaux.

LES JOURNAUX DU PRÉSIDENT KENNEDY

« Le président Kennedy lisant un paquet de journaux en vingt minutes… » Deux choses : premièrement, il n'est pas le seul dans ce cas, et au contraire, il entre plutôt dans la norme. Je ne consacre guère plus de temps aux trois ou quatre quotidiens que je consulte chaque jour, et un très grand nombre de responsables ou d'élus agissent de même. Ce n'est donc pas si exceptionnel. Et vous aussi, vous le pouvez. Le secret ? N'avoir devant soi que ces vingt minutes à consacrer à la lecture de la presse. Nécessité fait loi ! En vacances, je suis parfaitement capable, comme tout le monde, de rester des heures la tête plongée dans mon journal.

Deuxièmement, en vingt minutes, je ne « lis » pas mon journal, et le président Kennedy non plus, certainement. En revanche, quand on maîtrise bien les techniques du survol et de l'écrémage, quand on a appris à détecter les redondances, quand on sait ce qu'on veut trouver, cela devient possible. Il ne s'agit plus alors de « lire », mais de « parcourir » et de « dépouiller ». Nous y reviendrons au chapitre 6, page 122, mais regardons les choses en face : dans un bon journal, les articles sont classés par rubriques. Le parcours est donc facilité. Toujours dans ce même bon journal, le titre des articles est en général bien explicite (ce qui n'est pas toujours le cas dans certains journaux, pour lesquels le titre est surtout un moyen d'éveiller l'intérêt, de captiver l'attention, mais nous en reparlerons aussi). Si la rubrique et le titre ont attiré votre attention, il se peut encore qu'un « chapeau » en caractères gras, placé au début de cet article, vienne délivrer l'essentiel de l'information.

De surcroît, si on prolonge l'exemple du président des États-Unis, il n'y a en principe, aucune information dans ce journal dont il n'ait pas été mis au courant par son ministre de l'Intérieur, son secrétaire d'État ou son conseiller en communication. Ou alors c'est la preuve de leur incompétence ! Ce qu'il cherche, ce n'est donc pas l'information, mais plutôt la place relative que celle-ci occupe, ou dans certains cas, le traitement ou l'utilisation que vont en faire les médias. Le président va peut-être accorder plus d'importance à une tribune signée par le leader de l'opposition républicaine au Sénat. Sauf que celui-ci lui aura sans doute, par courtoisie, envoyé le texte de son article à l'avance et que dans le cas contraire, un journaliste, le directeur du journal, les services de police s'en seront eux-mêmes déjà chargés la veille…

Voyez comme on déboulonne un mythe : il n'existe pas de « méthode Kennedy » pour lire l'édition du dimanche de six quotidiens américains en moins d'une demi-heure. Mais pour savoir ce qu'il y a dedans, oui. Ce n'est pas exactement la lecture au sens où vous l'entendez.

LES JAPONAIS CHAMPIONS DU MONDE

« Il y a une méthode japonaise qui permet de lire un roman en sept minutes ». Cela peut aussi s'écrire de la façon suivante : « Il y a une méthode

qui a permis un jour à un lecteur prodige japonais (car cela existe vraiment!) de lire un court roman en moins de dix minutes. » Mais personne ne nous dit s'il a gardé grand souvenir de l'intrigue et des détails. Par ailleurs, l'écriture japonaise est idéographique, et partant de là, on ne peut exactement comparer la lecture des idéogrammes avec celle des mots écrits en caractères alphabétiques. Enfin, les articles qui rapportaient cette prouesse mentionnaient aussi l'épuisement à laquelle elle conduisait, puisqu'il fallait ensuite laisser presque une heure au cerveau pour récupérer. À quoi sert donc de lire six fois plus vite, s'il faut ensuite gaspiller tout le temps ainsi gagné pour se reposer ! Et à quoi cela sert-il d'avaler autant de texte en si peu de temps, pour n'être pas sûr d'avoir tout assimilé, tout retenu ?

J'ai connu un étudiant qui, s'apercevant un jour qu'il avait omis de lire trois des livres au programme de l'examen qu'il passait le lendemain, dévora en une soirée *Le Père Goriot*, *La Cousine Bette*, deux gros romans de Balzac, et *Le Paysan parvenu* de Marivaux, un ouvrage de volume comparable. Le lendemain, il parvint en effet à obtenir la moyenne à son oral, mais une semaine plus tard, il était déjà bien en peine de se souvenir des trois textes, qui entre temps s'étaient mélangés avant de s'effilocher dans sa mémoire.

DE LA LECTURE EN DIAGONALE

On dit qu'André Malraux, alors ministre de la Culture, traversait au pas de charge les salles des musées ou des expositions qu'il visitait. Mais il était ensuite capable de vous parler longuement de tel ou tel tableau, d'en décrypter la construction, le langage, le style. Si l'anecdote est exacte, Malraux pratiquait, d'une certaine manière, une lecture en diagonale de ces salles d'exposition.

La lecture en « diagonale », que je préférerai plus loin appeler « lecture déstructurée » n'est pas une lecture partielle, une lecture bâclée et encore moins une non-lecture. En passant dans cette salle, Malraux ne choisit pas un tableau au hasard : il les regarde tous, et fait confiance à son intuition, à son sens artistique, et à son inconscient – en référence non pas au sens donné par la psychanalyse, mais à cette faculté que possède notre cerveau de résoudre des problèmes « sans y penser ».

En fait, bien souvent, le fait d'y penser, justement, vient rendre les choses plus difficiles. Il nous est tous arrivé un jour de ne plus retrouver un mot. Et plus nous voulons le retrouver, plus nous le sentons « sur le bout de la langue », et plus il semble inaccessible. Le meilleur moyen est alors de passer à autre chose, de ne plus y penser, justement. Et soudain, le mot est là, évident. Débarrassé de notre urgence, de notre stress, de notre pression, le cerveau a travaillé et a fait ressurgir la notion. C'est le même mécanisme qui joue quand il s'agit de retrouver un détail, un autre dessin dans une image très chargée. Il existe deux méthodes : l'une consiste à regarder millimètre par millimètre, jusqu'à ce qu'on ait trouvé. Cela peut être long. L'autre consiste à laisser le regard errer sur l'image, après avoir bien visualisé le détail à retrouver : et, soudain, il est là.

Autre exemple, cette fois puisé dans les arts martiaux japonais : le kyudo, le tir à l'arc traditionnel. Alors que les adeptes occidentaux (et olympiques) du tir à l'arc utilisent des machines équipées de viseurs sophistiqués à l'extrême, calculent la tension, la distance, le vent, le tireur japonais traditionnel s'efforce d'intégrer toutes ces données sans y penser. Il s'emploie simplement à ne plus faire qu'un avec la cible, de façon à ce que la flèche atteigne celle-ci « naturellement ». Pensons encore à la façon dont Sherlock Holmes mène ses enquêtes : il s'interdit bien de formuler la moindre hypothèse, et soudain, la solution arrive. Facile ! allez-vous rétorquer, Holmes n'est qu'un héros de romans, une créature de papier. Mais je connais des chercheurs qui, face à un ensemble de faits à relier par une théorie logique, ont pratiqué de la même manière, avec succès. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'ils n'ont pas hésité à « faire confiance à leur inconscient », à leur intelligence inconsciente.

Voilà quel sera le secret de la méthode : apprendre à mettre dans l'organe admirable qu'est notre cerveau une confiance absolue, pour tout lire sans y penser, mais en le retenant.

LES OBJECTIFS DE CET OUVRAGE

L'ouvrage que vous tenez entre les mains n'a pas pour objectif de faire de vous un athlète de la lecture, un champion toutes catégories, bon pour figurer dans le *Guiness des records*. Il est conçu pour vous donner de bons outils, et des outils adaptés.

Mais il ne s'agit pas seulement de vous donner des « trucs », sans aucune explication. Nous avons intégré à ces pages des données scientifiques – en les vulgarisant, bien sûr – des hypothèses de travail, des explications. Un bon lecteur n'est pas quelqu'un qui applique une méthode sans se poser de questions. C'est au contraire une personne intelligente qui n'emploie des techniques qu'après en avoir saisi le sens et la raison. Tout en gardant bien entendu sa liberté de lecteur : il pourra parfois lire lentement et à haute voix une pièce de théâtre ou un poème pour entendre sonner les mots, comme il saura déstructurer sa lecture devant un long article, pour comprendre et connaître le texte, en quelques fractions de seconde. Nous verrons aussi que la lecture est un acte qui se prépare, et qui doit également être exploité si on veut qu'il serve à quelque chose. Enfin, nous aborderons également les techniques de lecture sur écran.

Vos progrès, vous pourrez les mesurer grâce à des tests que nous vous proposons en début, en cours et en fin de votre apprentissage. Vous verrez que les résultats vous étonneront…

HUIT CHAPITRES POUR RÉUSSIR

Le test situé en début d'ouvrage intitulé : **« Quel type de lecteur êtes-vous ? »** se compose essentiellement d'exercices. Faites-les tout de suite, sans attendre d'avoir lu l'ouvrage ou même de l'avoir feuilleté. Il s'agit d'établir une sorte de niveau zéro. L'objectif est de contrôler votre vitesse de lecture mais aussi son efficacité, c'est-à-dire ce que vous en avez retenu.

Le premier chapitre : « Différents modes de lecture », nous permettra de mieux comprendre les mécanismes de la lecture et quels sont les processus optiques et neurologiques à l'œuvre. Il s'agit de combattre un certain nombre d'idées reçues (comme celle de l'exhaustivité : il ne faut pas s'astreindre à lire chaque mot), et de bien comprendre quels sont les outils nous allons utiliser pour lire plus vite.

Ensuite, le deuxième chapitre : « Première approche du texte », vise à faire le point sur toutes les méthodes qui nous aident à nous repérer face à l'écrit, et à utiliser les annexes pour rentabiliser la lecture… Puis, nous reviendrons sur les

principes de l'écriture pour décoder plus facilement le texte (une idée = un paragraphe, etc.), en présentant notamment le principe du document ou du paragraphe d'entrée.

Le chapitre trois, titré « Survol et chalutage » n'a bien évidemment aucun lien avec l'industrie de la pêche ! Il s'agit, à partir d'exercices et d'exemples d'apprendre à tirer le meilleur parti de tout ce qui, dans un texte, peut visuellement constituer un point d'accroche. Ce que l'on a coutume d'appeler les aspérités du texte. Sous-titres, chapeaux, légendes d'illustrations vous apportent parfois suffisamment d'informations, tant et si bien qu'il devient presque inutile de lire le reste ! Il faut apprendre à s'en servir, mais sans toutefois en faire un système de lecture à part entière !

Le chapitre quatre, « Améliorer sa vitesse de lecture linéaire », va vous permettre d'aborder ce qui est la base de l'amélioration de votre vitesse de lecture : tout en respectant les principes de la lecture traditionnelle – ligne par ligne, dans l'ordre – il est possible de balayer plus ou moins rapidement le texte. Ici encore, la méthode s'appuie essentiellement sur des exercices visant à améliorer à la fois vitesse et compréhension. Rien ne sert de courir, en effet, si on ne retient rien !

Avec le chapitre cinq : « Apprendre la lecture déstructurée », nous passons à un stade supérieur. Nous présentons non seulement la lecture « en diagonale », mais aussi la lecture en spirale, en aller-retour, en chalutage. Comment se construire une grille de lecture ? Comment aller à la pêche aux mots ? Comment surtout lâcher la bride à nos hémisphères cérébraux ? Bien entendu, ici encore, cela se fera avec des exercices.

Mais il ne suffit pas de lire vite, il faut aussi, **« Réinvestir ses lectures »**, ainsi que nous le verrons dans le **chapitre six.** Mémorisation, mise en fiches sont des techniques que vous pratiquez sans doute, comme le surlignage ou le soulignement et la vision topographique des textes. Elles ont leurs avantages, mais aussi leurs dangers. Des exercices vous permettront d'apprendre à mettre en fiches en extrayant l'idée maîtresse, le fait marquant : en vous créant des « drapeaux ».

Avec le chapitre sept : « Savoir adapter sa vitesse de lecture », nous achèverons la partie classique de la lecture en essayant de vous convaincre de ne pas devenir

un de ces « lecteurs rapides compulsifs » qui ne prennent plus aucun plaisir à lire. Vous devrez savoir utiliser simultanément les différents modes de lecture, tout en continuant à lire pour le plaisir, et même à « dire » par exemple des dialogues ou de la poésie. Il faut savoir changer « d'instrument de lecture ».

Enfin, le chapitre huit : « Lecture sur écran », viendra compléter l'ensemble. Utiliser un ordinateur, c'est avant tout lire, et lire beaucoup. Mais attention, on ne lit pas sur un écran comme on lit sur des feuilles !

Prenez cette revue des différents chapitres comme un premier exercice : vous n'êtes pas obligé de tout lire, et en tout cas de tout lire dans l'ordre. Allez donc voir (après avoir cependant commencé par les tests de début), le chapitre qui vous intéresse le plus, puisez-y des informations, utilisez cet ouvrage comme on le fait des guides de voyage : non pour le lire de la première à la dernière page, mais pour le garder à portée de main, pour le consulter souvent, pour y revenir en cas de besoin.

Pierre Gévart

Testez votre vitesse de lecture

Avant d'aller plus loin dans ce guide, nous allons vous proposer quelques tests pour mieux savoir quel type de lecteur vous êtes. À commencer par votre vitesse de lecture. Vous allez donc avoir à lire un texte en vous chronométrant. Mais ensuite, il vous faudra encore répondre à un questionnaire afin de savoir si votre lecture a été ou non efficace. Le premier texte est tiré d'une œuvre de fiction. Vous aurez ensuite à vous exercer sur un texte technique.

ATTENTION !

Vous allez commencer un test de vitesse de lecture. Pour cela, assurez-vous que vous êtes dans les conditions optimales : seul(e), au calme, sans pouvoir être dérangé(e) par le téléphone ou votre portable. Prenez le temps de bien vous installer, sans musique ni bruit parasite, et avec un bon éclairage (la lumière ne doit pas non plus vous éblouir). Munissez-vous également d'un chronomètre, ou au moins d'une montre avec trotteuse. Dès que vous serez prêt(e), appuyez sur le bouton, tournez la page et lisez normalement, exactement comme vous le faites d'habitude, sans chercher en rien à modifier votre rythme naturel...

PRÊT ? TOURNEZ LA PAGE !

Dehors, la pluie s'était remise à tomber. C'était une de ces pluies en deçà de l'averse, aux gouttes rares, lourdes et froides, désagréables, qui s'écrasaient mollement sur le sol. La jeune femme s'arrêta sur le seuil de la salle afin d'ouvrir son parapluie. Un homme, derrière elle, la bouscula en grommelant vaguement un mot d'excuse. Elle perçut à cet instant l'odeur de la transpiration et de la laine mouillée. L'homme s'éloignait déjà à pas rapides. Louise hésita un instant sur la direction à prendre. Elle aimait marcher sous la pluie, juste abritée par la toile fragile qui résonnait sous les impacts liquides. Elle en ressentait une étrange impression de sécurité, une communion avec les éléments.

Le dernier métro était passé, et elle se rendit soudain compte qu'elle connaissait mal ce quartier dont la nuit, au surplus, modifiait l'apparence. Elle essaya bien d'assembler en esprit des fragments, des miettes du plan de la ville qui lui étaient, à l'un ou l'autre titre, familiers, mais l'ensemble restait éclaté, disjoint, des tâches sur une carte, diffuses, autour des stations de métro qu'elle fréquentait, d'autant moins nettes qu'elle s'y rendait moins souvent, mais aucune image d'ensemble : seulement d'étranges oasis dans le désert de la cité, à peine reliées par quelques avenues. En dehors de cela, rien qu'un brouillard parcouru de chemins inconnus. Elle renonça à sa recherche et décida de marcher droit devant elle, jusqu'à ce qu'elle trouve un repère, ce qui ne saurait manquer.

Le film, au surplus, l'avait un peu déçue : une impression soudaine de déjà vu, de banal, de commun. Elle sourit, pensant que le scénario ressemblait en fait un peu trop à l'idée de ce roman qu'elle se promettait d'écrire depuis si longtemps déjà… Où donc en avait-elle rangé les feuillets commencés ? Les avait-elle écrits, seulement ?

Sans s'en rendre compte, la jeune femme avait suivi l'homme au pull mouillé. Celui-ci continuait à marcher à pas pressés, le cou rentré dans les épaules, tassé sous l'ondée. L'un de ses talons, sans doute renforcé d'une plaque d'acier, sonnait en heurtant le trottoir, et il en résultait une claudication sonore, un rythme monotone sur lequel, par jeu, elle avait aligné sa propre marche. Et puis, soudain, l'homme s'arrêta. Louise alors ralentit le pas, le temps que son guide involontaire trouve la clé perdue dans une poche et finisse par ouvrir sa porte. Maintenant, la rue ne résonnait plus que du pas de la jeune femme, un

pas plus léger, au son plus sourd aussi, dominant à peine le bruissement de la pluie, et symétrique, celui-ci, régulier. Quand elle arriva à la hauteur de l'homme au pull, celui-ci se tourna brusquement, vers elle, l'air effrayé. Mais il dut aussitôt reconnaître la spectatrice bousculée à la sortie de la salle, car ses traits s'apaisèrent dans l'instant, et qu'il la salua d'un bref mouvement du menton, comme on salue une vieille connaissance. Louise esquissa un sourire de connivence, puis, sans s'attarder, elle le dépassa. Derrière elle, la porte se ferma avec un claquement sec, happant sa proie.

Les gouttes étaient plus drues, maintenant, plus grosses aussi. Elles emplissaient la nuit de leur crépitement rassurant sur l'étoffe tendue. Une automobile passa vivement, halo fuyant de lumière, dans le chuintement des pneumatiques. La peur qu'elle avait lue dans les yeux de l'autre spectateur la peina. Fallait-il donc toujours que l'autre fût d'abord perçu comme un ennemi, d'abord à craindre ? Fallait-il bien que la bête en nous se révélât ainsi, brute, en attaque, tout comme en défensive ?

Une exclamation échappa à la jeune femme : en même temps que la rupture du tempo balancé de ses talons de bois, elle avait perçu le contact mou, gluant, de la boue jusque sur ses chevilles. Le coin était mal éclairé, mais elle finit quand même par repérer dans la pénombre la silhouette d'une barrière de chantier. Des travaux ! Au surplus, elle venait de se rendre compte qu'elle s'était égarée en se laissant aller, par une sorte de paresse, à suivre l'homme, s'en remettant à lui de penser et de la conduire. Cette fois, elle ne reconnaissait vraiment plus rien autour d'elle.

Rebroussant chemin vers la tache éclairée d'un réverbère, Louise eut vite fait de constater les dégâts. La chaussure et le bas de sa jambe droite disparaissaient dans un magma jaunâtre d'argile informe. Elle ferma les yeux, découragée, prit une large respiration, puis, tout soudain, laissa venir ses larmes. Elle pleurait, se maudissant de cette faiblesse de petite fille, mais sans pouvoir pourtant se raisonner, se maîtriser.

Brusquement, elle avait envie de courir, d'arriver vite au plus prochain croisement pour lire au moins la plaque des rues, tenter une dernière fois de s'orienter. Plusieurs fois, elle glissa, rattrapant de justesse son équilibre, jusqu'à ce que, hors d'haleine, elle lut enfin un nom : celui-ci lui restait inconnu. Elle avisa la retenue d'eau claire

d'un ruisseau et y lava pied et chaussure. Le contact de l'eau froide la calma. Elle haussa les épaules se moquant d'elle-même, s'en voulant de cet instant de panique et de découragement. Non loin, l'enseigne d'un hôtel clignotait. David ne devait rentrer que le lendemain. Personne ne l'attendait : rien ne pourrait l'obliger à aller plus loin ce soir-là. Elle poussa la porte vitrée.

D'un coup, ce fut un autre monde. La jeune femme cligna des yeux, marquant un léger recul devant la lumière crue de l'entrée. Elle se rendit compte, soudain, de l'étrangeté, pour ne pas dire de la folie de la situation. Sans doute n'était-elle pas à plus d'une demi-heure à pied de chez elle ; sans doute avait-elle autre chose à faire que de dépenser deux cents francs pour une nuit d'hôtel ; sans doute ne faisait-elle que céder à un instant de découragement, au cafard noir et froid, insinuant comme la pluie glacée à travers ses vêtements, collant, visqueux comme la boue du trottoir sur sa cheville. Sans doute aussi pouvait-elle encore renoncer, se contenter de demander où elle se trouvait et appeler un taxi depuis la cabine de l'hôtel. Mais elle secoua la tête, refusant toutes les échappatoires, et franchit enfin le seuil, l'air aussi décidé que possible.

Elle n'avait pas même pris le temps de lire le nom de l'établissement, sur l'enseigne. L'entrée présentait les caractéristiques d'une maison un peu miteuse, mais pas trop, pourtant, avec un semblant de luxe désuet, sans ostentation. Le tapis rouge qui courait sur l'escalier, balafrant le plancher de sa cicatrice sanglante portait encore trop neuf. La peinture crème qui couvrait uniformément les murs et les boiseries, bien qu'impeccable, était incapable de masquer les éclats, les éraflures et certainement aussi la crasse de la couche sous-jacente. Quelques chromos jetaient sur les murs des taches de mauvais goût, et un poster mural éclairé *a giorno* par une rampe fluorescente, plantait avec une rare incongruité des sommets enneigés et les berges d'un lac alpin dans ce réduit du quatorzième arrondissement (ou du treizième, peut-être ? la voyageuse n'en était plus du tout sûre, après tout…) Derrière le comptoir ciré, le portier, un homme au type oriental, sommeillait. Il fallut que la jeune femme toussât deux ou trois fois pour qu'il consente enfin à ouvrir l'œil. Il grogna plutôt qu'il ne lui demanda ce qu'elle voulait. C'était l'extrême bord du tremplin, le dernier moment, celui où tous les possibles restent également viables,

où rien encore n'est décidé. En dedans, pourtant, en deçà, le lent travail de sape de l'inconscient a déjà eu lieu. Parmi toutes les portes qui restent ouvertes et entre lesquelles choisir, une seule n'est pas peinte en trompe-l'œil ou ne débouche pas sur un corridor en cul-de-sac. Cela est toujours vrai, même si l'on se plaît jusqu'au bout à se donner à soi-même l'illusion que le choix est libre.

— Qu'est-ce que vous voulez ? insista l'homme avec dans la voix un brin d'agacement. C'est pour une chambre ou bien vous voulez rester là debout toute la nuit ?

— Excusez-moi, c'est pour une chambre.

Voilà, le pas était franchi.

— Combien de personnes ?

— Une seule.

—Vous n'avez pas de bagages ?

À côté de la réception, un miroir lui renvoyait son image en pied. Triste image, à vrai dire : debout, le sac en bandoulière et le parapluie dégoulinant à la main. Des mèches poissées d'humidité collaient à son front, ses vêtements étaient trempés et son pied restait maculé de boue.

— Je suis tombée sur… dans… Il y a des travaux pas loin, et… Elle s'en voulait de chercher ainsi à s'excuser tout en s'engluant de plus en plus dans une gêne dont elle était à la fois responsable et auteur.

— Sans bagages, vous payez d'avance, s'il vous plaît, l'interrompit l'homme, dans sa hâte de replonger dans le sommeil. Trois cent trente francs avec le petit déjeuner.

Elle fourragea un instant pour trouver le porte-monnaie, en fit jouer la fermeture, puis avança les billets qui craquèrent entre ses doigts, secs, incroyablement secs, lui sembla-t-il.

—Votre nom, s'il vous plaît ?

— Hélène Massicot… Louise se demanda aussitôt pourquoi et comment ce nom-là lui était venu, plutôt qu'un autre, plutôt que le sien, surtout. Et s'il lui fallait présenter des papiers, maintenant ? Elle ressentit au creux du ventre une sensation étrange, celle de l'interdit, celle du tabou violé.

— Chambre quarante-trois, quatrième étage, l'ascenseur est à droite, récita mécaniquement l'homme en lui remettant la clé.

Louise eut encore le temps de le voir replonger dans le sommeil, ou dans la somnolence, avant de s'engouffrer dans la cabine de métal. Pas un regard pour elle, lui avait-il semblé, pas une seule nuance d'intérêt, pas le moindre éclair de concupiscence. Elle en ressentit un vague regret pendant la montée de la cabine.

La chambre correspondait bien à l'impression dégagée par l'entrée. Au moins était-elle propre, et les draps frais, encore rêches même de leur nouveauté. La jeune femme ouvrit son sac pour en tirer une poignée d'objets hétéroclites : des photographies, et quelques menues choses qu'elle eut tôt fait de disperser sur les rares meubles : table exiguë, armoire à glace dont la porte fermait mal, chevet contourné et hideux. Il lui sembla ainsi s'approprier l'espace, et en même temps, par le lien ténu de ces quelques babioles, donner une unité, une continuité à la pièce.

Avant de se déshabiller, elle examina d'un œil critique le dispositif de fermeture. L'étude la rassura à demi, et elle se hâta de se glisser, en combinaison, entre les draps. Les couvertures étaient lourdes, et elle se sentit écrasée, prisonnière, regrettant maintenant de s'être laissée aller tout à l'heure au découragement. Prendre un taxi eût après tout été plus simple et plus économique. Elle eut même un moment la tentation de se rhabiller, de quitter cette chambre qui soudain lui faisait horreur, et de rentrer, de retrouver la couette légère de duvet, le cadre familier qui était le sien. Un bâillement l'en dissuada pourtant. Elle envoya un dernier sourire, un dernier baiser à la photo de David, ferma les yeux et s'endormit aussitôt.

Immédiatement après, lui sembla-t-il, elle rouvrit les paupières. Il faisait déjà jour. Sa montre lui apprit en effet qu'il était plus de neuf heures du matin. Elle avait dormi d'une traite, sans un rêve ; un bon sommeil comme il lui semblait ne plus pouvoir en connaître chez elle, où elle vivait des nuits hachées, des réveils en sueur, des terreurs irraisonnées, surtout quand elle était seule. Quand elle décrocha le téléphone pour commander le petit-déjeuner, la voix qui lui répondit n'avait pas le même accent que celle du gardien de nuit. Elle se plut à imaginer un visage à celui qui parlait, se le représentant grand, muscles saillants sous la peau bronzée, blond, avec certainement une horripilante rangée de dents trop blanches perpétuellement alignées en un sourire forcé, impeccable. Tendant la main pour ôter les sécurités de la

porte, elle imagina avec un sentiment mitigé l'entrée du personnage avec le plateau-repas, et le regard qu'il ne manquerait pas de poser impudiquement sur sa peau encore tout imprégnée de sommeil.

Deux coups brefs firent résonner le panneau. Louise frissonna un peu avant d'inviter le garçon à entrer. Elle se sentit presque flouée en apercevant la jeune femme avec le tablier blanc sur une robe noire, et fut soulagée de la voir s'en aller très vite. La dormeuse se trouvait tout à coup très stupide, avec sa manie de s'inventer toujours d'improbables aventures pour meubler ses attentes.

Elle pensa, en achevant le premier croissant, que s'il se fût réellement agi d'un garçon au physique de joueur de tennis, celui-ci se serait à coup sûr contenté de passer aussi vite que l'avait fait la jeune fille.

Alors, elle se hâta de terminer le repas, puis rassembla sans tarder les objets éparpillés la veille. « Ridicule ! » fut le mot précis qu'elle prononça avant d'aller prendre sa douche, puisque de toutes les manières celle-ci était incluse dans le prix de la chambre.

— Bonne journée ! lui lança le petit réceptionniste grisonnant, avec la voix chaude qui était tout à l'heure sortie du téléphone.

Déçue, Louise ne répondit pas et gagna vite la rue en laissant la porte claquer derrière elle.

La pluie avait cessé.

En fait, elle était beaucoup plus près de chez elle qu'elle ne l'avait d'abord cru, et, bien qu'elle ne vînt d'habitude que rarement dans cette rue, elle la reconnut tout de suite, à la lumière du jour. En vingt minutes, elle eut regagné son appartement.

(Extrait du *Rendez-vous de Marrakech)**

*Tous les textes et documents sont référencés en fin d'ouvrage.

Notez dans ce cadre la durée de votre lecture :

Réservez ce cadre pour un éventuel second essai :

Puis reportez-vous au tableau ci-dessous pour connaître votre vitesse de lecture en signes et en mots :

Durée de votre lecture	signes/heure	mots/heure
20 secondes	2400000	400000
30 secondes	1600000	270000
40 secondes	1200000	200000
50 secondes	970000	160000
1 minute	800000	135000
1,5 minute	540000	90000
2 minutes	400000	67000
2,5 minutes	325000	54000
3 minutes	270000	45000
3,5 minutes	230000	38000
4 minutes	200000	33000
5 minutes	160000	27000
6 minutes	135000	22500
7 minutes	115000	19000
8 minutes	100000	17000
9 minutes	90000	15000
10 minutes	81000	13500
11 minutes	73000	12000
12 minutes	67000	11000
14 minutes	58000	9700
16 minutes	51000	8500
18 minutes	45000	7500
20 minutes	40000	6700
24 minutes	34000	5600
27 minutes	30000	5000
32 minutes	25000	4200
39 minutes	20000	3300

Questions :

Répondez d'abord à toutes les questions sans vous reporter au texte. Si vous ne savez pas, ne répondez rien. Ensuite, allez vérifier dans le texte. Si la réponse est juste, mettez une croix dans la case [bon] sinon, ou si vous n'avez pas pu répondre mettez une croix dans la case [faux]. Totalisez ensuite le nombre de cases cochées [bon] : cela constitue votre indice de réussite.

1. De quel endroit vient l'héroïne au début du récit ?

....

bon faux

2. Comment est habillé l'homme, dans la rue ?

....

bon faux

3. Pourquoi Louise rentre-t-elle à pied ?

....

bon faux

4. Comment s'appelle le compagnon de l'héroïne ?

....

bon faux

5. Comment est habillée la serveuse ?

....

bon faux

6. Que mange Louise au petit déjeuner ?

....

bon faux

7. Quel est le prix de la chambre ?

....

bon faux

8. Pourquoi Louise doit-elle payer d'avance ?

....

bon faux

9. Quel temps fait-il au début de l'histoire ?

....

bon faux

10. Quel incident arrive à Louise dans la rue ?

....

bon faux

Total des cases cochées

= indice d'efficacité de votre lecture

Si vous avez obtenu un indice inférieur à 4, votre mode de lecture a été, pour ce texte, inefficace. Vous avez peut-être été distrait par un événement extérieur, ou stressé parce que c'était un test dont il s'agissait. Ou encore, vous vous êtes focalisé sur l'idée de lire le plus vite possible, et cela au détriment de votre attention au sens. Vous devriez attendre quelques minutes, vous contraindre à revenir au calme, et reprendre l'exercice. Normalement, cette fois, votre score devrait s'être amélioré.

Si vous avez un indice de 9 ou 10, votre lecture est une lecture efficace.

Si vous avez 5 ou 6, vous avez lu trop vite pour votre capacité actuelle d'acquisition : divisez votre vitesse de lecture par deux pour être plus performant.

Si vous avez 7 ou 8, diminuez votre vitesse de lecture de 25 %.

Notez ici votre vitesse corrigée :

DEUXIÈME TEST, SUR UN TEXTE PROFESSIONNEL

On ne lit pas forcément un texte de fiction comme on le ferait d'un texte plus technique, c'est pourquoi nous allons maintenant procéder à un second test. Procédez comme pour le premier texte, mais, cette fois, vous aurez à noter un temps intermédiaire.

PRÊT ? TOP CHRONO...

L'effet médiatique

La présentation statistique qui est la plus généralement faite du chômage des jeunes dramatise en fait à outrance le phénomène. Annoncer effectivement « un jeune sur quatre au chômage », alors que celui-ci ne touche en fait que 8 % des classes d'âge comprises entre 16 et 25 ans grossit énormément les choses, les poussant jusqu'à la caricature. Dire encore que chaque jeune qui entre dans la vie active connaîtra forcément une période de chômage, quand la phase de recherche du premier emploi est de manière discutable comptabilisée comme période de chômage, même quand cette durée reste raisonnable, c'est donner au phénomène un caractère de fatalité qui est loin d'être sans conséquences.

L'existence proclamée du chômage des jeunes, en effet, contribue à projeter de la société une image désastreuse. Désastreuse, cette image l'est d'abord pour les jeunes eux-mêmes, mais elle l'est aussi pour ceux qui les forment, pour ceux qui les emploient, et enfin pour ceux qui, de l'extérieur, ont un jugement à formuler sur notre pays.

Le découragement des jeunes

Quelles perspectives offre aux jeunes cette société qui surmédiatise le chômage ? D'une certaine manière, il y a presque lieu de s'étonner de la combativité que conserve la grande majorité des jeunes. Travailler dur au lycée, dans les écoles, à l'université, pourquoi faire, puisque finalement ça ne sert à rien ? Tout le monde le dit et le répète à l'envi : au bout du chemin, il n'y a que le chômage, le chômage et encore le chômage. Et pourtant, les jeunes continuent à étudier, à décrocher des diplômes, voient chaque année leur niveau moyen de formation augmenter. Ils le font certes avec l'énergie du désespoir, bien persuadés, quand on les interroge, que, pas plus que les autres, ils n'y couperont. Ils étudient donc, mais sans projet solide, souvent, puisque sans espoir.

C'est là sans doute le plus grand des ravages du chômage annoncé des jeunes : ces cohortes de jeunes gens et de jeunes femmes

plus tôt que par le passé civilement responsables, mais plus tard qu'hier économiquement indépendants et surtout dans l'immédiat résignés à accepter une position de perdant, de « looser », de futur chômeur.

Comment ne pas, même en se méfiant des raccourcis hâtifs et des caricatures, établir un lien avec la situation de rupture dans laquelle s'établissent certains jeunes, à travers la révolte sociale, la violence, la délinquance, la toxicomanie. Ce n'est pas, bien sûr la cause. Il y a rarement une cause unique, et il ne faudrait pas non plus déduire de ces propos que tout va très bien, Madame la Marquise, que le chômage n'existe pas, que la société n'est pas en train de traverser une série de mutations idéologiques, sociologiques, technologiques et autres qui agissent et interagissent les unes sur les autres.

L'avenir est incertain, le présent encore plus. Mais ils ne le sont pas seulement pour les jeunes : ils le sont pour la société tout entière. C'est l'accent mis sur le chômage des jeunes qui est dangereux, pour leur moral, nous l'avons vu, mais aussi pour l'économie.

À l'heure où se fait attendre et attendre encore une reprise de la consommation, où peut-on la trouver ? Certainement pas chez des jeunes peu enclins à parier sur des revenus à venir pour investir, puisque se sachant d'avance condamnés au chômage, certainement pas chez leurs parents, s'interrogeant sur ce que leur coûtera demain l'entretien d'un jeune d'abord étudiant, puis chômeur.

Ainsi, le discours sur le chômage des jeunes pèse de tout son poids sur le moral et sur le comportement social et économique des jeunes et de la société tout entière. Mais il pèse aussi, dans la mesure où la qualité de la formation est incriminée, sur le comportement de ceux qui ont la responsabilité de celle-ci.

Des enseignants de plus en plus performants et de plus en plus déconsidérés

Dans la problématique du chômage des jeunes, la responsabilité de la formation est le plus souvent invoquée. Et il est bien certain que par le passé, la rupture entre le monde du travail et de l'entreprise, le monde de la formation a pu être constatée, notamment par le rapport

Schwartz en 1981. Mais de l'image alors posée, on peut dire qu'elle a la vie dure. Pourtant, la formation délivrée en France, notamment par l'Éducation nationale, est redevenue une formation de qualité, quinze ans après le fameux rapport. Mais, là comme ailleurs, ce n'est pas la réalité qui compte : c'est l'image qu'on en reçoit ou qu'on veut en recevoir. Or, cette image d'un enseignement obsolète, dépassé, déconsidéré n'est pas non plus sans effets, tant internes qu'externes au système.

En interne, c'est-à-dire dans l'Éducation nationale elle-même, cette image négative a sans doute contribué à la dégringolade sociale du statut d'enseignant, d'autant que ceux-ci sont en France des fonctionnaires, ce qui depuis Courteline les rend non pas seulement suspects, mais à coup sûr coupables d'incompétence et d'inefficacité. L'un des effets pervers en est une marginale « fuite des cerveaux » vers d'autres secteurs, à tel point qu'il était devenu difficile, au début des années 90, de trouver des enseignants pour certaines disciplines, comme les mathématiques ou la physique.

Mais paradoxalement, l'effet majeur de cette « perte d'honneur » est peut-être bien positif. Il réside en effet dans la volonté farouche qu'ont les enseignants dans leur majorité (il y a naturellement toujours des brebis galeuses, hélas souvent montées en archétypes), et du système dans son ensemble de prouver sa valeur. Et pour notre part, nous pensons qu'il y réussit bien, avec pour résultat une formation de qualité croissante, même si les acteurs eux-mêmes continuent d'en douter, pollués qu'ils sont par les images négatives.

Vers l'extérieur, le constat est plus simple encore, bien plus simple : l'image de l'école vieillotte, dépassée, inadaptée est forte. Elle est même tellement forte qu'elle finit par avoir, seule, force de vérité. Quoi que puisse faire, montrer, prouver le système français d'éducation, quelque reconnaissance qu'en aient les pays étrangers, il est à jamais maudit, marqué du sceau de l'infamie, de l'incompétence, de l'insignifiance.

L'un des effets de cette image plus que négative est d'ailleurs d'offrir une rente à toute une ribambelle d'organismes de formation qui viennent offrir aux entreprises ou même aux pouvoirs publics des prestations forcément meilleures puisque forcément plus chères, pour refaire souvent en plus mauvais, souvent en la singeant, ce que l'Éducation nationale, par définition, ne peut pas bien faire, puisqu'elle ne

fait rien de bien. Derrière l'ironie, il y a la dénonciation d'un gaspillage authentique, simplement parce que, citant Beaumarchais : « Calomniez, calomniez… Il en restera toujours quelque chose. »

Notez dans ce cadre votre temps intermédiaire :

Des employeurs abusés ou désabusés ?

Abreuvés d'aides spécifiques, abreuvés aussi de discours catastrophistes, les employeurs ont fini par intégrer l'évidence d'un problème spécifique de chômage des jeunes, et donc la nécessité de recevoir une compensation à l'emploi d'un jeune. Il y a, il faut le remarquer au passage, un paradoxe intéressant (un de plus !). Si les jeunes sont aujourd'hui pratiquement perçus comme inemployables, dans le même temps continue à exister une « chasse aux vieux » promue, notamment dans les années 80 par certaines firmes japonaises, comme le *nec plus ultra* du management efficace. Ainsi, dans le même temps où une usine nippone installée en Angleterre accordait la retraite à 35 ans à l'ensemble de son personnel pour « rajeunir l'équipe », les jeunes seraient forcément un poids à traîner, une charge, un handicap pour l'entreprise. Et cela justifierait l'attribution d'aides !

Or, les chiffres prouvent que ce phénomène montré du doigt par tous est loin d'avoir l'impact subjectivement perçu. En fait, les employeurs engagent des jeunes. Ils n'en engagent d'ailleurs ni plus ni moins qu'ils n'engagent de travailleurs issus des classes d'âge plus élevées. Le font-ils grâce ou à cause des aides ? Cela est une autre question qui mérite d'être débattue. Mais la vérité est qu'ils en embauchent en même proportion.

Toujours est-il que cette réputation d'incompétence des jeunes n'est fondée sur rien de consistant. On peut rappeler Mozart compositeur à six ans, Turenne stratège victorieux à douze, Hoche général à vingt-quatre ans, et Jacques Chaban-Delmas au même grade à vingt-neuf ans. Il n'y a aucune règle d'incompétence présumée pour un jeune. Gagarine avait vingt-six ans, Valentina Terechkova vingt-trois à leur premier vol spatial. Les exemples fourmillent.

Bien sûr, on peut parler de l'expérience. Les jeunes n'auraient pas d'expérience. Voire ! Dans une société où les modes de travail évoluent plus vite que les effectifs, où l'informatique envahit de plus en plus les entreprises, les métiers, il n'est pas sûr que les jeunes, de plus en plus habitués au maniement des claviers et des logiques binaires soient forcément les plus handicapés.

Bien sûr encore, il faut à celui qui rejoint le monde du travail un temps d'adaptation. Mais c'est aussi vrai d'un travailleur plus âgé qui vient d'une autre entreprise. En Allemagne, rappelons-le, ce sont d'ailleurs surtout les 30-35 ans, quand ils changent d'emploi, qui forment le gros bataillon des chômeurs. Alors, quelle réalité faut-il reconnaître au problème posé par l'embauche d'un jeune ? Quelle autre réalité que ce présupposé de l'existence d'un problème, lui-même tellement lié au discours majeur sur le chômage des jeunes ?…

On tourne en rond, et le discours en question se mord la queue à force de syllogismes. Il y a du chômage dans toutes les classes d'âge, donc il y a nécessairement du chômage des jeunes. Il y a du chômage des jeunes donc c'est que les jeunes ont plus de difficulté que les autres à trouver un emploi. Les jeunes ont plus de difficulté que les autres à trouver un emploi, c'est donc qu'ils sont moins bons que les autres, c'est donc qu'ils sont mal formés, c'est donc que la société est

incapable de bien les former, c'est donc qu'elle ne tourne plus rond. C'est pour ça qu'il y a du chômage, et notamment du chômage des jeunes, etc. On le voit, si la logique semble implacable, elle est boiteuse, complètement boiteuse…

Une piètre image de marque

Et puis, *last, but not least*, il y a encore l'image qu'à travers ce thème du chômage des jeunes, la France projette d'elle-même vers l'extérieur. Qu'est-ce donc que ce pays dont le système de formation est tellement déficient, les jeunes tellement incompétents, la jeunesse tellement abandonnée par l'économie ? Et tout cela, c'est lui-même, ce pays, qui le dit !

Ce n'est pas bien entendu le seul cas pour lequel la France se complaît dans l'autodévalorisation. Or, personne n'a besoin de cela. Si l'autodérision n'est pas à dédaigner, l'autodévalorisation devrait être à fuir. « Ne dites pas de mal de vous, écrivait Sacha Guitry, les autres s'en chargent. »

En vérité, il faut vraiment que ce pays ait de grandes qualités pour se maintenir contre vents et marées parmi les sept pays les plus riches, et même pour en être le quatrième malgré l'acharnement absurde qu'il met lui-même à ternir son image de marque. Mais quelles que soient les qualités, quelles que soient les performances de la France, capable d'attirer les investisseurs, d'exporter de plus en plus et de mieux en mieux, quelle que soit la force de l'expérience et du bouche à oreille chez les investisseurs étrangers, il est bien permis de penser que tout cela irait encore mieux, et de soi, si nous ne nous efforcions pas nous-mêmes de briser cette image forte qui devrait être la seule en laquelle nous acceptons de nous reconnaître.

Il est bien évident qu'écrire cela ne sert pas à grand-chose dans un pays qui a du mal à croire vraiment en lui, et hésite parfois à reconnaître ce que

beaucoup, pourtant, lui reconnaissent d'emblée, et sans barguigner : de la qualité, du talent et du génie. Ainsi, la thématique du chômage des jeunes est-elle en partie un phénomène autoentretenu par l'effet psychologique négatif même de son énoncé.

Bien sûr, à l'opposé, on peut aussi reconnaître des effets positifs à cette mise en garde répétée. Après tout, si, aujourd'hui, la part de jeunes au chômage dans une classe d'âge n'excède guère la part de chômeurs parmi les 26-60 ans, il n'en a pas toujours été ainsi. Et le premier effet de la mobilisation contre le surchômage des jeunes est bien d'en être venu à bout, quelque part à la fin des années 80. De la même manière, l'amélioration conséquente des performances du système de formation, la hausse constante également du niveau de formation individuelle de la population sont sans doute à mettre en partie au crédit de cet engagement.

(*Chronique d'actualité,* IGPDE, ministère de l'Économie et des Finances)

Notez dans ce cadre la durée totale de lecture : ☐

Rappelez ici la durée notée à la moitié du texte : ☐

Calculez la durée de lecture de la seconde partie : ☐

Pour connaître votre vitesse de lecture, reportez-vous à l'abaque de la page 22. Avez-vous lu plus ou moins vite ce texte que le premier ?

Maintenant, comparez la vitesse à laquelle vous avez lu les deux parties. Cochez la bonne case :

☐ **J'ai lu les deux parties pratiquement à la même vitesse**

☐ **J'ai lu la première partie plus vite que la seconde**

☐ **J'ai lu la seconde partie plus vite que la première.**

Questions :

Répondez d'abord à toutes les questions sans vous reporter au texte. Si vous ne savez pas, ne répondez rien. Ensuite, allez vérifier dans le texte. Si la réponse est juste, mettez une croix dans la case bon sinon, ou si vous n'avez pas pu répondre mettez une croix dans la case faux. Totalisez ensuite le nombre de cases cochées bon : cela constitue votre indice de réussite.

1. Que disait le rapport Schwartz en 1981 ?

....

bon faux

2. Quel jugement porte l'auteur sur le système éducatif?

....

bon faux

3. Quel âge avait Jacques Chaban-Delmas quand il devint général ?

....

bon faux

4. Quel est en Allemagne l'âge critique dans une vie de travailleur ?

....

bon faux

5. Quel pourcentage de la classe d'âge 18-25 ans est au chômage ?

....

bon faux

6. Selon l'auteur, quel est le résultat des déclarations sur le chômage des jeunes ?

....

bon faux

7. De quel paradoxe parle l'auteur ?

....

bon faux

8. Par quel phénomène l'auteur explique-t-il l'auto-entretien du chômage des jeunes ?

....

bon faux

9. De quoi parle la citation de Sacha Guitry utilisée dans le texte ?

....

bon faux

10. L'auteur pense-t-il qu'il y a ou non un chômage des jeunes ?

....

bon faux

Total des cases cochées
= indice d'efficacité de votre lecture

Si vous avez obtenu un indice inférieur à 4, votre mode de lecture a été, pour ce texte, inefficace. Vous avez peut-être été distrait par un événement extérieur, ou stressé parce que c'était un test dont il s'agissait. Ou encore, vous vous êtes focalisé sur l'idée de lire le plus vite possible, et cela au détriment de votre attention au sens. Vous devriez attendre quelques minutes, vous contraindre à revenir au calme, et reprendre l'exercice. Normalement, cette fois, votre score devrait s'être amélioré.

Si vous avez un indice de 9 ou 10, votre lecture est une lecture efficace.

Si vous avez 5 ou 6, vous avez lu trop vitre pour votre capacité actuelle d'acquisition : divisez votre vitesse de lecture par deux pour être plus performant.

Si vous avez 7 ou 8, diminuez votre vitesse de lecture de 25 %.

Notez ici votre vitesse corrigée :

BILAN

Compréhension. À l'issue de ces deux tests, vous avez une appréciation plus exacte de l'efficacité et de la rapidité de votre lecture. Si le total de vos indices de compréhension pour les deux textes est supérieur à 18, vous avez déjà en main les atouts nécessaires. Si ce total est compris entre 12 et 18, nous allons nous efforcer de vous donner des outils et des méthodes pour

l'améliorer. S'il est inférieur à 12, vous êtes peut-être fatigué, ou vous souffrez d'un problème de concentration. Cela peut aussi se travailler.

Vitesse. Une vitesse de plus de 150 000 signes par heure fait de vous un lecteur rapide. Vous n'avez pas grand-chose à gagner en rapidité linéaire (nous reviendrons sur cette notion), en revanche, vous pouvez bénéficier, comme chacun, des conseils de lecture non linéaire, d'écrémage, etc. Si cette vitesse se situe entre 50 000 et 150 000, vous êtes encore un très bon lecteur. Quelques exercices et un peu de méthode pourront toutefois vous permettre d'aller peut-être jusqu'à doubler votre rythme. À moins de 15 000 signes par heure, vous avez sans doute encore du mal à ne pas subvocaliser. Nous verrons de quoi il s'agit, et comment s'en affranchir…

Enfin, vous avez remarqué que le second texte était lui-même subdivisé en deux parties, avec une mise en pages différente. Normalement, vous auriez dû lire la seconde partie plus vite que la première. En effet, au cours de la lecture, votre œil a eu besoin de moins balayer le texte pour appréhender celui-ci… Si ce n'est pas le cas alors que votre vitesse de lecture est inférieure à 15 000, rien d'anormal. Si en revanche elle est aux alentours de 50 000 ou supérieure, vous avez des réserves de vitesse facilement mobilisables. Nous y reviendrons, ici encore.

Maintenant, vous connaissez votre niveau de départ. Notez-le scrupuleusement. Vous retrouverez à la fin de l'ouvrage deux tests comparables, afin d'estimer vos progrès.



Lire vite, oui, mais pour quoi faire ?

[A] vant de vous lancer dans une course effrénée au chronomètre, sachez qu'il existe mille et une façons d'aborder et de lire un texte. Sachant que nous faisons ici sciemment l'impasse sur une lecture purement récréative pour nous concentrer sur la lecture utile d'ouvrages – plus ou moins rébarbatifs – en vue de passer un examen ou lors d'un concours.

Dans ces cas-là, votre lecture sera vraiment efficace si vous arrivez avant même de vous plonger dans le texte à baliser le terrain : repérer toutes les portes d'entrée du document (paragraphes, titres, sous-titres), faire le tri entre les informations utiles et inutiles et surtout renoncer au préalable à vouloir absolument tout lire.

Pour vous aider dans votre tâche, vous devez apprendre à vous servir de différents outils qui ont des liens étroits avec le texte lui-même : la bibliographie, le sommaire, l'index…

Sommaire

Différents modes de lecture

Lire des documents, des articles, des ouvrages, cela ne signifie pas les prendre tous, et successivement, dans leur intégralité, mot pour mot… Il n'y a pas qu'une seule façon de lire, qui serait plus ou moins rapide. Il existe au contraire un grand nombre de façons de faire, qui permettent d'optimiser au mieux la lecture, qu'elle soit menée pour des raisons professionnelles ou purement personnelles.

LES SECRETS D'UNE LECTURE EFFICACE

Si vous voulez vraiment progresser dans votre vitesse de lecture, et progresser de manière étonnante, il faut bien vous persuader d'une chose essentielle : une lecture **efficace**, c'est tout sauf une lecture exhaustive. Les principaux problèmes de gestion du temps rencontrés par les candidats aux concours administratifs viennent de leur crainte, pour ne pas dire de leur hantise, de ne pas avoir tout lu. Quand ils se retrouvent devant une bibliographie surabondante, ou affrontent une épreuve avec ou sur dossier, ils ont peur de laisser échapper LE détail essentiel. Or, il y a très rarement UN détail essentiel. La plupart du temps, pour ne pas dire toujours, les dossiers qui vous sont proposés comportent des documents qui parlent tous de la même chose. Et dans ce cas-là, les points essentiels sont généralement soulignés plusieurs fois. Autrement dit, il n'y a pas péril en la demeure : ce qu'il faut avoir lu, vous l'avez déjà lu ! Si vous cédez à la panique et vous laissez aller à relire cette page dans laquelle pourrait – peut-être ! – se dissimuler la clef du dossier, vous perdez autant de précieuses minutes qui vous manqueront en conclusion. Et puis, pour vraiment vous dégager l'esprit, dites-vous aussi que les membres du jury n'ont très certainement pas lu non plus dans l'extrême détail toutes ces

efficace

Ne pas confondre avec « efficient » : l'efficience de la lecture, c'est simplement le fait que la lecture puisse avoir lieu. L'efficacité, c'est le taux de compréhension d'un texte.

pages. Leur objectif n'est pas d'organiser entre les candidats une course de vitesse, ni de leur tendre des pièges, mais d'apprécier leur capacité à dépouiller des documents et à aller vite à l'essentiel.

Le « coût » d'une information

En fait, beaucoup de personnes croient que lire de nombreux documents sur le même thème va accroître arithmétiquement le nombre d'informations disponibles. Or, ce n'est pas exactement comme cela que les choses se passent. Supposons que vous disposiez de dix textes relatifs à un même événement et que chacun de ces dix textes vous fournisse dix informations, et que la lecture de chacun de ces textes vous prenne dix minutes. Après la lecture du premier texte, vous aurez donc acquis dix informations. Mais le second texte, s'il vous apporte également dix informations, en reprend six qui se trouvaient déjà dans le premier. Vous disposez maintenant de quatorze informations. Le troisième texte ne vous apporte que deux informations nouvelles par rapport à ces quatorze. Ceci vous en fait seize. Le quatrième une seule nouvelle : en voilà dix-sept. Les dix informations apportées par le cinquième texte sont toutes contenues parmi ces dix-sept, de même pour le sixième et le septième, seul le huitième vous apporte encore une information inédite, le neuvième et le dixième ne vous apportant rien.

Le graphique ci-dessous (figure 1) résume ce qui s'est passé :

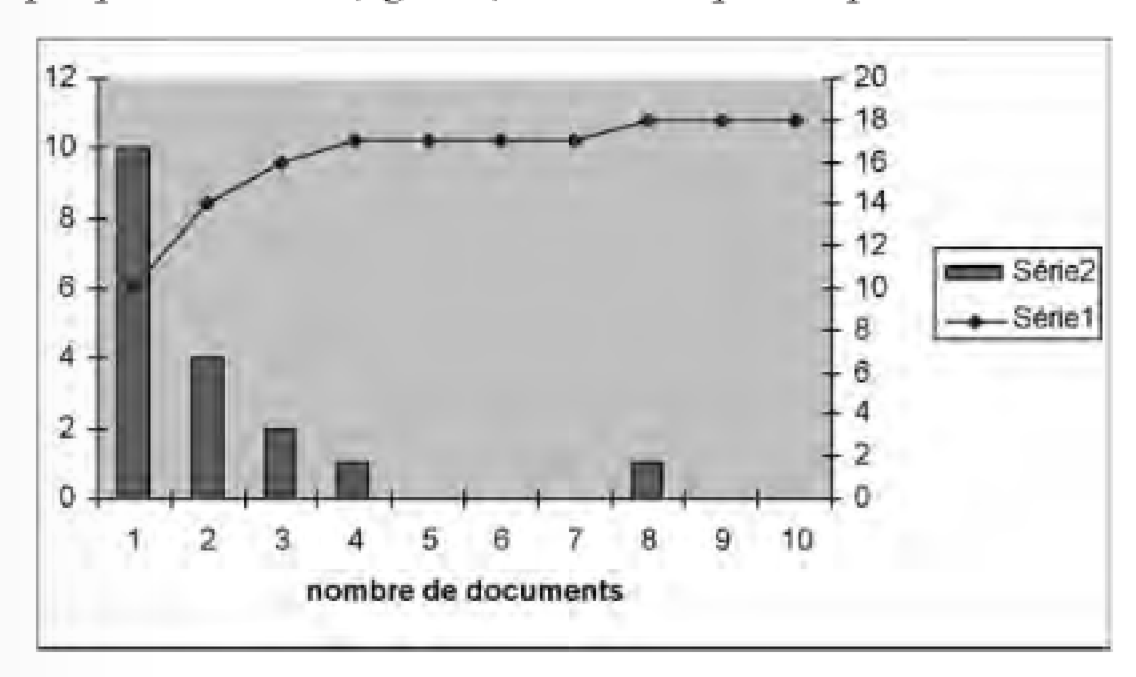


Figure 1. Apport informatif de la lecture des dix documents (Série 1 : total d'informations disponibles. Série 2 : informations nouvelles pour chaque document).

Il est également possible de calculer le coût en temps de l'acquisition de chaque information nouvelle (figure 2) :

Document n°	Apport info.	« Coût » d'une information (mn)	« Coût » moyen d'une information
1	10	1	1 minute
2	4	2,5	1,42 minute
3	2	5	1,88 minute
4	1	10	2,35 minutes
8	1	40	4,44 minutes

Figure 2. « Coût » en temps de l'acquisition d'informations nouvelles.

Bien entendu, ces chiffres sont théoriques, et vous pourriez avoir d'autres résultats. Mais dans leur principe, ils restent toujours valables. En économie, ceci correspond à la théorie de Ricardo sur les rendements décroissants : chaque information nouvelle est plus coûteuse que la précédente, et on voit qu'à partir d'un certain seuil (ici correspondant au 3e document), ce coût devient prohibitif. Si vous avez voulu lire les dix documents, par peur de manquer quelque chose, vous aurez dépensé en tout 100 minutes (1 h 40), alors que vous aviez déjà obtenu l'essentiel en 30 minutes.

Faire le tri

Il y a une leçon à tirer de tout cela : c'est que la vitesse de lecture commence déjà à s'améliorer quand on ne lit pas ce qui est peu utile, voire inutile. Mais cela n'est pas si facile ! Concrètement, comment faire ? Soit vous gardez cette vitesse de lecture et vous devez être capable de prendre la décision de ne pas lire les derniers documents. Ici, après avoir lu le 5e et vu qu'il ne vous apportait rien, vous pouvez renoncer aux cinq derniers. Vous aurez une information en moins, sur 18 (soit 6 %, ce qui peut être considéré comme négligeable).

Une autre solution est de ne pas lire tous les documents à la même vitesse. Si vous lisez le premier en 10 minutes, mais que vous êtes capable de lire le deuxième en 4 minutes, le troisième en deux minutes, le quatrième et les suivants en une minute chacun, le temps total consacré à la lecture pour les dix documents peut se réduire à 21 minutes, soit un coût moyen par

document de 1,17 mn. Et si vous combinez les deux méthodes (lire à vitesse croissante et laisser tomber les cinq derniers documents), vous aurez recueilli 94 % de l'information avec un coût moyen de 1,06 mn. Si vous remplacez 10 documents lus en 10 minutes chacun par dix ouvrages lus en 10 heures chacun, l'économie peut être extrêmement conséquente ! L'important n'est pas de tout lire, mais de lire ce qui est nécessaire, sans plus. Ne cultivez pas l'exhaustivité !

LES BASES DE LA LECTURE RAPIDE

Il existe trois grandes méthodes pour améliorer son rythme de lecture. D'abord, il est possible de lire plus vite de manière classique, c'est-à-dire linéaire. Ensuite, un lecteur averti peut passer à la vitesse supérieure, s'il s'essaye à la lecture déstructurée, dit encore « chalutage ». Enfin, en pratiquant le « tri » et « l'écrémage », il est facile d'être encore plus performant. Nous reviendrons plus en avant sur ces trois modes de lecture à travers de nombreux exercices tout au long de ce guide, mais en voilà déjà une première présentation.

La lecture linéaire rapide

Avec subvocalisation. Il existe plusieurs façons de lire. L'enfant qui apprend à déchiffrer le fait souvent à haute voix. Ensuite, même s'il ne prononce plus, il simule mentalement la prononciation : on dit qu'il subvocalise. Beaucoup d'adultes ne dépassent d'ailleurs pas ce stade, qui met en jeu les aires cérébrales de la vision, de la motricité et de l'audition. Ce type de lecture peut d'ailleurs s'imposer : quand on doit lire à haute voix, devant un auditoire, ou quand on lit des poèmes. Mais à l'inverse, il existe des personnes, dont l'auteur de ces lignes, qui sont incapables de comprendre un texte quand elles le lisent à voix haute, et doivent pour cela le lire en silence.

La conscience aiguë d'un surchômage des
jeunes a également des conséquences sociologiques, avec

Figure 3. Points de fixation de l'œil lors d'une lecture subvocalisée : l'œil se fixe successivement sur chaque séquence vocale.

Sans subvocalisation. C'est le deuxième type de lecture linéaire. L'œil balaye les lignes l'une après l'autre, mot après mot : c'est ainsi que lisent les grands lecteurs de romans ou de nouvelles. Il est possible alors d'acquérir des techniques qui permettent d'accélérer considérablement la vitesse de « défilement » pour l'adapter à la compréhension.

> La conscience aiguë d'un surchômage des jeunes a également des conséquences sociologiques, avec des phénomènes de marginalisation de masse débouchant sur une concentration dans certains quartiers déshérités de jeunes au chômage, avec tout ce qui accompagne un tel phénomène en termes de violence, rejet de la société,

Figure 4. Points de fixation de l'œil en lecture linéaire non subvocalisée. Cette fois, l'œil ne se fixe plus qu'une ou deux fois par ligne. Voire moins.

Les zones cérébrales ici mises en jeu sont celles de la vision, de la motricité oculaire, et de la compréhension écrite. Quant aux techniques, elles nécessitent un apprentissage, dont nous vous donnerons les clefs au chapitre 5 (Améliorer sa vitesse de lecture linéaire). Mais attention, si vous vous mettez à lire trop vite, la machine s'emballe, et la compréhension diminue. Inversement, une vitesse trop lente enclenche souvent un retour à la subvocalisation, ici aussi avec une compréhension diminuée. En effet, la compréhension d'un texte augmente, à difficulté donnée, avec la vitesse de lecture, jusqu'à un seuil au-delà de laquelle elle s'effondre (figure 5) :

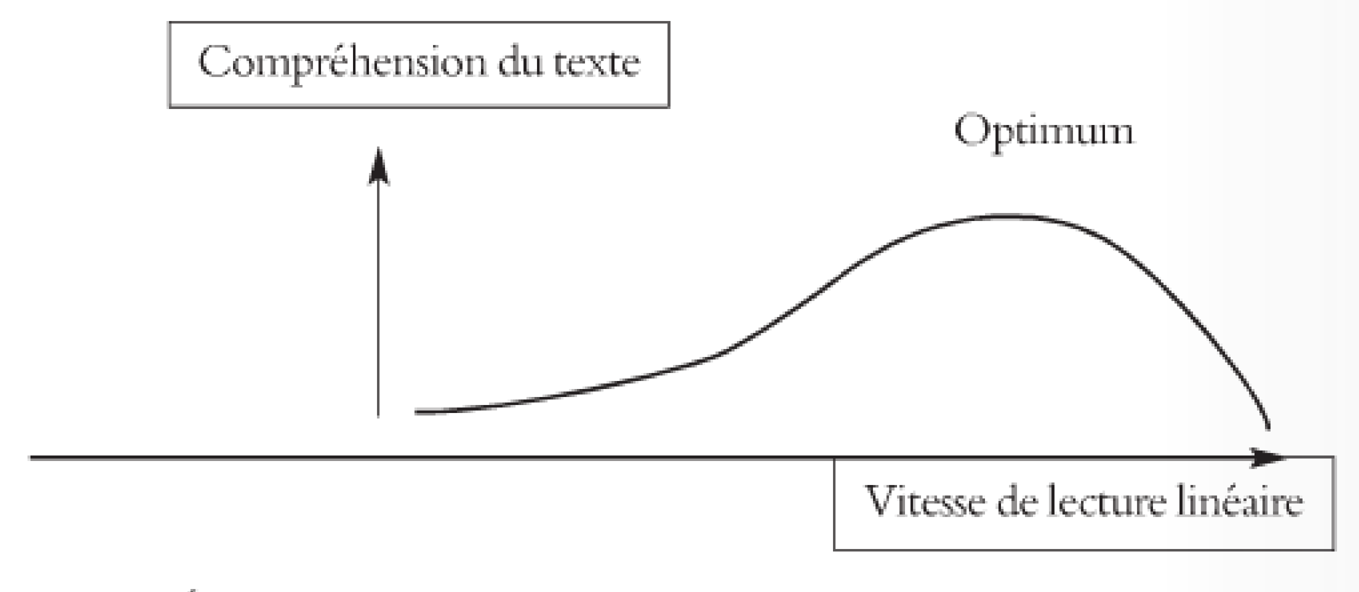


Figure 5. Évolution de la compréhension du texte en fonction de la vitesse de lecture.

La lecture déstructurée

Pour améliorer encore la vitesse, il faut passer à un autre type de lecture rapide, qui se définit d'abord comme une lecture différente, essentiellement visuelle, et non linéaire : la lecture déstructurée.

Il s'agit d'aborder un texte non comme une chaîne ou comme un chapelet de graines colorées que l'on ferait passer entre ses doigts, l'une après l'autre, mais comme un tas formé de ces mêmes graines : rien n'oblige alors de passer d'abord l'une avant d'arriver à l'autre. Si vous recherchez les graines rouges, ce sont celles-là que vous allez repérer, et elles seules. Tout comme si vous cherchez les allongées, ces dernières se détacheront clairement et pas les autres. Vous allez travailler de la même manière devant un texte : trouver d'abord des **mots-clés** sans chercher à tout lire.

mots-clés

la liste ainsi établie de mots-clés vous permettra de constituer une grille de lecture opérante du texte.

La conscience aiguë d'un surchômage des jeunes a également des conséquences sociologiques, avec des phénomènes de marginalisation de masse débouchant sur une concentration dans certains quartiers déshérités de jeunes au chômage, avec tout ce qui accompagne un tel phénomène en termes de violence, rejet de la société, de recrudescence de l'usage et du trafic des stupéfiants, lui-même criminogène, etc., etc. C'est-à-dire le phénomène des banlieues.

L'accent mis sur ce drame social du chômage des jeunes a encore naturellement des conséquences économiques, notamment en termes de démotivation, dès lors qu'on ne promet plus aux jeunes d'autre avenir que le chômage. On

Figure 6. Points de fixation de l'œil en lecture déstructurée, l'œil balaye très vite, explore le texte, pour rassembler des mots-clés qui vont faire sens.

Entraînez-vous à marier les deux approches : une lecture non linéaire pour repérer des mots-clés, puis une lecture linéaire autour de ces mots balises pour en savoir plus. En la matière, faites confiance à votre inconscient pour

déterminer ce qui est intéressant : il est beaucoup plus rapide et expert que vous ne le pensez ! Quand vous saurez jongler avec ces deux modes, vous serez muni de techniques qui, avec de l'entraînement, vous feront aller aussi vite et même plus vite qu'un lecteur linéaire prodige.

Le tri et l'écrémage

Écrémer un texte, ce n'est pas le lire, mais faire parler tout ce qui l'accompagne. Et ce qui accompagne le texte. D'abord, les **annexes** : c'est tout ce qui entoure un texte et donne des clés pour accéder à celui-ci. Dans un livre, ce sont le sommaire, l'index, voire la table des auteurs ou des illustrations. Dans un journal, c'est la rubrique, les pages spécialisées, le dossier. Ensuite toutes les aspérités internes au texte : les titres, les surtitres, les sous-titres, les intertitres, les photos, les graphiques, les illustrations, les encadrés, les chapeaux, les notes. Tout cela est de nature à nous éclairer très rapidement sur le contenu du document écrit.

annexes

Retrouvez toute une série d'exercices au chapitre 3, page 58.

En fait, c'est là tout le secret de ceux qui lisent chaque jour deux ou trois quotidiens, et chaque semaine autant d'hebdomadaires : « surfer » sur l'environnement, sur l'écume des articles pour en retenir « la substantifique moelle ».

Mais ne croyez pas non plus que nous venons de vous livrer la recette miracle de l'imposture, qu'il vous suffit ainsi de survoler le dossier en trois minutes ! Quand les documents s'y prêtent, une telle lecture reste trop superficielle pour faire longtemps illusion quand il s'agit de passer un examen de haut niveau ou un concours très sélectif. Il y a souvent, dans le cœur du texte, des idées, des expressions, des noms qui ne se retrouvent pas toujours dans l'environnement.

Et puis, il existe aussi des documents plus sobres, dont l'habillage minimal ne vous apprend pas grand-chose : les textes juridiques – exception faite du titre générique et des titres éventuels *in texto* – les rapports, les notes, les chapitres de livre, etc. Pour tous ces documents, ce n'est pas l'écrémage, mais bien la lecture rapide, linéaire ou déstructurée, qui s'impose.

LES PRINCIPES D'UN DOCUMENT BIEN RÉDIGÉ

Il existe en effet quelques principes simples qui président à l'élaboration d'un document bien rédigé. Il est utile de les connaître pour les utiliser aussi bien dans la phase de dépouillement que dans la phase de rédaction de vos propres notes.

Ces principes sont au nombre de trois :
• cohérence des paragraphes ;
• vérité des sous-titres ;
• structuration des paragraphes.

La cohérence des paragraphes

Le principe de base de la bonne rédaction, c'est qu'un paragraphe doit correspondre à une idée ou à une notation.

On ne va pas à la ligne au hasard, on ne coupe pas son texte au petit bonheur la chance.

Voici des paragraphes répondant à ce principe :

Le processus actuel d'urbanisation croissante se traduit en particulier par une aggravation certaine de la polarisation sociale, avec simultanément des créations d'emploi à haute rémunération, parmi lesquelles on trouve comme figures emblématiques les golden boys des années 80 et en bas de l'échelle des SDF (sans domicile fixe) sans emploi, sans revenu régulier, sans espérance.	**Idée directrice :** *l'urbanisation croissante aggrave la polarisation sociale.*
Certains quartiers cumulent ainsi les problèmes. On y trouve à la fois un taux de chômage élevé (ainsi à Strasbourg, pour un chômage moyen à 9 %, trouve-t-on dans les quartiers difficiles des taux de 15 à 30 % et même 33 % pour le quartier de Neuhoff), des revenus faibles et des situations financières souvent difficiles	**Idée directrice :** *dans certains quartiers, les problèmes s'accumulent.*

(dans ce même quartier de Strasbourg, 60 % des comptes bancaires présentent des caractéristiques d'insolvabilité), les qualifications professionnelles y sont faibles, les logements souvent vétustes, les voiries dégradées et le taux de criminalité, mais peut-être est-ce une conséquence, souvent élevé.	
Cette dissolution du tissu social, ces problèmes économiques concentrés provoquent une véritable déstructuration urbaine, qu'il faut mettre en relation avec la déstructuration de tous les modèles à commencer par la famille, dans laquelle doit être constatée par des acteurs eux-mêmes la disparition des garde-fous. Il faut y ajouter la rue, la tentation de l'argent facile et paradoxalement le développement des mobilités urbaines (à Strasbourg avec le tramway) qui se traduit par un accès facilité des jeunes des quartiers au centre-ville, avec l'effet de frustration provoqué par la vitrine ainsi étalée devant eux. L'ensemble de ces causes aboutit immanquablement au développement d'une violence.	**Idée directrice :** *les causes de la violence*

Muni de ce principe, vous pouvez immédiatement en tirer des conclusions très utiles à votre lecture. Mais attention tout de même à vérifier d'abord que le texte que vous avez devant les yeux est bien construit en paragraphes cohérents. Certains textes, comme des comptes-rendus ou des notes internes, sont beaucoup plus segmentés qu'il ne le faudrait. On peut alors parler de faux paragraphes, ou de paragraphes de « dactylographie ».

Voici le même texte découpé sans aucune logique de sens.

Le processus actuel d'urbanisation croissante se traduit en particulier par une aggravation certaine de la polarisation sociale, avec simultanément des créations d'emploi à haute rémunération, parmi lesquelles on trouve comme figures emblématiques les golden boys des années 80 et en bas de l'échelle des SDF (sans domicile fixe) sans emploi, sans revenu régulier, sans espérance. Certains quartiers cumulent ainsi les problèmes.

On y trouve à la fois un taux de chômage élevé (ainsi à Strasbourg, pour un chômage moyen à 9 %, trouve-t-on dans les quartiers difficiles des taux de 15 à 30 % et même 33 % pour le quartier de Neuhoff), des revenus faibles et des situations financières souvent difficiles (dans ce même quartier de Strasbourg 60 % des comptes bancaires présentent des caractéristiques d'insolvabilité).

Les qualifications professionnelles y sont faibles, les logements souvent vétustes, les voiries dégradées et le taux de criminalité, mais peut-être est-ce une conséquence, souvent élevé.

Cette dissolution du tissu social, ces problèmes économiques concentrés provoquent une véritable déstructuration urbaine, qu'il faut mettre en relation avec la déstructuration de tous les modèles à commencer par la famille, dans laquelle doit être constatée par des acteurs eux-mêmes la disparition des garde-fous.

Il faut y ajouter la rue, la tentation de l'argent facile et paradoxalement le développement des mobilités urbaines (à Strasbourg avec le tramway) qui se traduit par un accès facilité des jeunes des quartiers au centre-ville, avec l'effet de frustration provoqué par la vitrine ainsi étalée devant eux.

L'ensemble de ces causes aboutit immanquablement au développement d'une violence.

Méfiez-vous donc des notes et des rapports polycopiés ! Mais ceci étant dit, les textes imprimés, eux, sont habituellement bien construits. En général, l'idée centrale du paragraphe est elle-même exprimée à travers une phrase-clef. Il ne vous reste qu'à l'identifier pour avancer. Ces règles de lecture étant respectées, vous pouvez aussi en tirer une règle simple : quand vous comprenez que le paragraphe que vous lisez n'aborde aucune idée nouvelle, et donc qu'il ne vous apportera rien, passez à la suite. C'est autant de temps gagné !

Vrais et faux sous-titres

Les titres et sous-titres sont bien sûr utiles et précieux pour trouver des repères dans un texte. Mais méfiez-vous ! Il existe de faux sous-titres, qui viennent couper le texte pour donner une respiration, mais qui ne sont pas forcément placés au bon endroit.

Un vrai sous-titre s'intercale entre ce qui le précède et les paragraphes qu'il chapeaute. Un intertitre en hors texte est en général constitué d'une phrase

ou d'une proposition extraite du texte, mais qui peut parfois être déplacée de plusieurs colonnes, voire de plusieurs pages : elle fonctionne comme une illustration ou une photographie : elle vous renseigne sur le contenu du texte (voir page 42, la technique de l'écrémage) mais pas sur son plan.

Début et fin des paragraphes

Enfin, il faut accorder toute l'attention nécessaire au début et à la fin des paragraphes bien rédigés. Ce début et cette fin sont des micro-introduction et conclusion, qui doivent normalement assurer la soudure et la continuité entre les paragraphes. Le début, c'est-à-dire la première ou les deux premières phrases, a souvent pour fonction d'annoncer de quoi il va être question. C'est pour vous une information précieuse, qui peut vous faire gagner beaucoup de temps : si ce qui est annoncé ne présente pas d'intérêt ou s'il en a déjà été question ailleurs, n'allez pas plus loin, ou du moins, jetez un coup d'œil à la dernière phrase. Celle-ci fonctionne souvent comme une transition : elle tire un bilan de ce qui vient d'être écrit, et introduit la suite. Cela peut constituer une simple vérification du manque d'intérêt du texte compris entre deux alinéas. Mais la règle est valable même si le contenu vous semble hautement intéressant. Dans ces cas-là, passez quand même par la dernière phrase avant de revenir au début : vous pourrez ainsi vérifier, *a contrario*, que le texte présente bien un intérêt, et comme vous l'aurez cadré, il sera plus facile d'en extraire ce qui vous intéresse.

Ces règles générales sont bien sûr susceptibles de connaître des variantes selon les types de documents qui vous sont proposés. Mais elles restent valables dans pratiquement tous les cas. Vérifiez déjà leur efficacité avec le texte donné en exemple.

Première approche du texte

Avant même de vous mettre à lire, il importe pour vous de savoir ce qu'il est important, ou nécessaire de lire. En effet, à quoi servirait de multiplier par trois votre vitesse de lecture si vous lisiez six fois plus de textes que cela n'est nécessaire. En matière de lecture, avant d'aller à la performance pure, il faut, comme c'est souvent le cas, savoir bien se préparer. Comment se constituer une bibliographie ? Que faire avec un dossier ? Comment se comporter devant un ouvrage entier ? Autant de questions qu'il faut résoudre avant de se lancer tête baissée dans la course !

Votre comportement de lecteur évolue en fonction de votre objectif. S'agit-il de lire un ouvrage précis, de manière exhaustive, de préparer un examen, un concours, de mener une recherche sur un point précis ? Dans tous les cas, vous êtes cependant guidé par une même exigence : ne pas perdre de temps.

LIRE, DANS QUEL BUT ?

Dans un premier temps, il faut se poser cette question élémentaire : pourquoi dois-je lire ce texte et dans quel but ? Nous excluons ici, sciemment, toute lecture récréative. Si vous lisez un roman, une biographie, un essai, par pur intérêt personnel et par plaisir, il faut absolument vous ôter de l'esprit toute envie d'aller plus vite. En revanche, si vous lisez ces mêmes textes dans un objectif professionnel ou pour vos études, les choses prennent un tour différent.

Lecture obligatoire. Vous pouvez être amené à lire un ouvrage parce que cette lecture est préconisée, et donc indispensable. Si vous avez un cours concernant la série des Rougon-Macquart, d'Émile Zola, vous ne pouvez vous abstenir de la lecture des 20 romans qui constituent le cycle. Comme vous ne pouvez pas faire l'impasse sur un des 27 romans qui composent le cycle « Les Hommes de bonne volonté », de Jules Romains. Mais dans les deux cas, vous n'avez pas forcément envie de lire tous ces livres au rythme de votre lecture

de vacances ! Idem pour les concours de la fonction publique ou autre : vous voulez perdre le moins de temps possible dans la lecture du traité d'économie ou de droit présenté comme obligatoire.

Lecture utile. Dans le cadre d'un long travail de recherches, vous êtes également censé lire tout un tas d'ouvrages se référant à votre sujet. Dans ce cas, votre objectif n'est plus d'avoir lu tous ces livres, mais d'en avoir tiré ce qui est le plus utile à votre étude. D'autant que, bien souvent, ces derniers n'abordent que partiellement votre sujet : il n'est donc pas nécessaire de les lire entièrement et de manière exhaustive.

Vous pouvez être également confronté à une lecture documentaire. Il s'agit alors de trouver dans des ouvrages ou dans des revues tous les éléments utiles à votre recherche et de les exploiter au mieux. Mais nous y reviendrons dans le chapitre consacré à la mise en fiches et à la prise de notes (chapitre 6, page 120).

COMMENT UTILISER UNE BIBLIOGRAPHIE ?

Disposer d'une bibliographie peut être très utile, mais il faut bien savoir comment l'utiliser pour ne pas s'y perdre. D'abord, sachez bien analyser d'où vous vient cette liste d'ouvrages. Elle peut vous avoir été donnée par un professeur ou un intervenant au début de son cours, à propos d'un sujet ou d'une recherche précise. Vous pouvez encore l'avoir découverte dans un article ou un ouvrage que vous avez préalablement consulté, ou encore, vous l'être constituée vous-même, au terme d'une recherche bibliographique.

Dans tous les cas, méfiez-vous encore une fois du « démon » de l'exhaustivité. Vous êtes dans une situation d'étudiant, ou de candidat à un concours, et pas dans la position d'un collectionneur qui veut rassembler tout ce qui touche, de près ou de loin, à sa passion. Par ailleurs, une bibliographie a au moins deux objectifs : si le premier est de vous permettre de disposer en effet d'une liste d'ouvrages utiles, le second est de témoigner des lectures effectivement conduites par celui qui la construit. Ne soyez pas victime de cette petite, mais si fréquente, **escroquerie** intellectuelle qui consiste à

escroquerie

Attention ! Parfois, les ouvrages cités ne sont là que pour donner de « l'étoffe » à la bibliographie.

construire des bibliographies fleuves rassemblant beaucoup d'ouvrages, ni lus ni même consultés.

Certaines bibliographies vous donnent quelques indications soit qualitatives : « À lire absolument », « Lecture conseillée », « Vous pouvez lire aussi », soit thématiques. Saisissez ces indications au vol.

« À lire absolument ». Ne le prenez pas comme un ordre formel et militaire ! On pourrait traduire cette incitation par : « Si vous ne connaissez rien sur le sujet, il faut que vous lisiez ce livre. » Mais soyez attentif, vous n'êtes peut-être pas dans cette situation. Si vous entamez la préparation d'un concours de la fonction publique alors que vous possédez déjà un diplôme de master en droit public, la lecture recommandée du manuel de base des étudiants de première année ne s'impose pas. Sachez vous montrer capable de mesurer aussi ce que vous valez. Si vous êtes certain d'en savoir plus que ce qu'il y a dans cet ouvrage, ne l'ouvrez même pas. Si vous avez un doute, allez tout de même jeter un coup d'œil au sommaire, avant de vous jeter dessus… Enfin, il n'est pas impossible qu'on vous donne dans cette rubrique plusieurs ouvrages d'intérêt voisin. Il serait inutile de lire trois manuels de base. Assurez-vous – grâce au sommaire – qu'il s'agit bien d'ouvrages parallèles, et choisissez-en un. Pour effectuer ce choix, n'hésitez pas à interroger vos professeurs, vos condisciples, des étudiants plus avancés que vous dans les études, etc.

« Lecture conseillée ». Cela peut cette fois se traduire par : « Si vous connaissez déjà les bases, lisez des choses plus pointues. » Soyons clairs : si vous avez effectivement les bases, on vous présente ainsi plusieurs ouvrages parmi lesquels vous choisirez en référence à vos objectifs. Si ce n'est pas le cas, lisez un ou deux des ouvrages « à lire absolument », mais ne vous arrêtez pas là : allez aussi vers les lectures conseillées.

« Vous pouvez lire aussi ». C'est une rubrique qui rassemble des ouvrages de spécialistes. Si vous en êtes un, et que ni les lectures de base, ni les lectures conseillées ne vous ont appris quelque chose de plus, c'est dans cette rubrique qu'il convient de faire votre choix.

Classements « thématiques ». Ils vous permettent de bien cibler l'objet de votre étude ou de votre recherche.

Il est possible que la bibliographie ne vous donne aucune de ces indications. Si c'est le cas, et encore plus si vous ne disposez d'aucune référence bibliographique, n'hésitez pas à questionner toutes les personnes compétentes en la matière, y compris le bibliothécaire ou le libraire spécialisé. Vous pouvez aussi chercher des informations sur Internet, en utilisant un moteur de recherche comme Yahoo! ou Google.

COMMENT HIÉRARCHISER UN DOSSIER ?

Il se peut aussi que vous ayez à travailler sur un **ensemble de documents** et d'articles. Il arrive que les références de ce corpus soient récapitulées, mais si ce n'est pas le cas, construisez vous-même une liste. C'est très utile ! La liste est un sommaire du dossier, mais elle constitue également un outil indispensable pour la bonne gestion du travail que vous allez avoir à mener sur ce dossier.

ensemble de documents

Voir aussi à ce propos le guide de l'Etudiant : « Réussir ses notes de synthèse ».

Voici une liste :

Doc. 1	« La folie des enfermés faiblit » (*Libération,* 12 et 13 mai 2001).
Doc. 2	« Le gouvernement instaure un congé de paternité de deux semaines » (*Le Monde*, 10 et 11 juin 2001).
Doc. 3	« La famille n'est ni de droite ni de gauche » (*Le Nouvel Observateur,* 7 -13 juin 2001) 3 pages.
Doc. 4	« Mobiliser les pères divorcés » (*L'Express*, 7 juin 2001).
Doc. 5	« Les outils de l'héritage » (*L'Express,* 24 mai 2001) 2 pages.
Doc. 6	« Les familles recomposées », par D. Mehl (*La Revue des deux mondes*, mai 2001).
Doc. 7	« À propos de l'arrêt Perruche », par D. Salas (*La Revue des deux mondes*, mai 2001).
Doc. 8	« La présence du père », par M. Yogman (*La Revue Autrement*, Paris, 1992).

Nous allons essayer d'en tirer le maximum de renseignements. Pour chacun des documents (on en compte ici huit) un certain nombre d'indications sont apportées.

Ces indications peuvent être :

• le titre du document (exemple : « Les outils de l'héritage ») ;
• l'auteur de ce document (exemple : D. Salas) ;
• la source (exemple : *Le Monde*) ;
• la date (exemple : mai 2001) ;
• la longueur (exemple : 3 pages).

On ne retrouve pas tous ces renseignements pour l'ensemble des documents et ils sont plus ou moins pertinents. Ainsi, pour le document 1, le titre « La folie des enfermés faiblit » ne nous dit pas grand-chose en lui-même. On ne nous donne pas non plus le nom de l'auteur, ni la taille. En fait, ces deux renseignements n'ont pas le même statut : le nom de l'auteur n'est intéressant que si celui-ci, par sa personnalité ou par sa fonction apporte au document un poids supplémentaire. En revanche, la taille est primordiale, ainsi que nous le verrons en abordant la méthode de dépouillement du dossier.

Il est donc ici nécessaire de compléter la liste. En effet, pour être tout à fait opérationnel, ce résumé doit apporter à celui qui l'utilise tous les renseignements utiles. Il faut donc reprendre chaque ligne en se demandant quels sont les éléments manquants.

Si nous reprenons notre exemple :

Doc. 1 – Titre : « La folie des enfermés faiblit ». Il faut préciser, et pour cela, il faut jeter un coup d'œil sur le document, pour pouvoir préciser qu'il y est question des émissions de télévision du type « Loft Story ». L'article n'est pas signé. Il n'occupe qu'une page. On pourra donc compléter ainsi : Doc 1 – Titre : « La folie des enfermés faiblit » (Loft Story…), etc.

De même, on pourra compléter la ligne concernant le doc. 3 en notant que l'auteur est Claude Martin, dans le cas où l'on a déjà lu l'un de ses ouvrages. Ou encore, préciser pour le doc. 6 que D. Mehl est sociologue au CNRS. Et ainsi de suite jusqu'à disposer d'une liste « en bon état de marche », qui permette de travailler.

COMMENT DÉCOUVRIR UN OUVRAGE ?

Le sommaire

Quand vous ouvrez un ouvrage, allez directement vers le sommaire. Celui-ci va vous guider, et cela avec d'autant plus d'efficacité que vous aurez bien en tête votre objectif de recherche. Un exemple nous permettra d'illustrer ce propos. Voici un fragment du sommaire du guide *Les Grandes Questions de la fonction publique* (éditions l'Etudiant). Supposez que vous ayez à conduire une recherche sur le thème des droits et obligations des fonctionnaires : vous n'irez alors consulter que les pages surlignées en gris.

2 – Les garanties fondamentales

21 – Le statut des fonctionnaires

22 – La non discrimination

23 – La carrière

24 – La mobilité

25 – La fiche de paie des fonctionnaires

26 – L'indice et les primes

27 – La retraite

28 – Le droit de participer

29 – Syndicats et droit de grève

3 – Les obligations

31 – La déontologie des fonctionnaires

32 – L'évaluation des fonctionnaires

33 – Le devoir de probité

34 – L'obligation de servir

35 – Le devoir d'obéissance

36 – Le principe de loyauté

37 – Le régime disciplinaire

38 – La responsabilité pénale des fonctionnaires

39 – Au-delà du principe de légalité

4 – La fonction publique de l'État

41 – L'administration centrale

42 – L'administration déconcentrée

43 – Les établissements publics

44 – La coordination des politiques de l'État

45 – Les hauts fonctionnaires et les grands corps

46 – Les militaires

47 – Le corps préfectoral

48 – Les enseignants

49 – Les magistrats de l'ordre judiciaire

Il est possible que telle ou telle fiche attire votre attention et vous dévie de votre objectif initial. Mais sachez alors que vous êtes en train de verser dans la lecture récréative : n'imputez pas cette lecture sur votre « budget temps ».

L'index

Il n'est pas présent dans tous les ouvrages, et ne s'utilise que pour vous aider dans une recherche très fine. Imaginez que vous cherchez des renseignements sur le rôle du général Noguès pendant la Seconde Guerre mondiale : vous vous retrouvez face à une immense bibliographie, de plusieurs milliers, voire de dizaines de milliers, d'ouvrages consacrés à ce conflit.

Vous ne pouvez à l'évidence les lire tous, et vous allez donc déjà devoir choisir. Soyez d'abord rationnel : inutile de vous encombrer avec des ouvrages trop généraux ou qui ne traitent pas exclusivement du théâtre des opérations français. Mais acceptez aussi d'être arbitraire : si vous avez deux cent cinquante titres et deux jours, choisissez – au hasard! – certains ouvrages, et pas d'autres. Même si le survol des sommaires peut vous guider dans votre sélection.

Dans un second temps, allez à l'index. Prenons par exemple l'ouvrage *Otto Abetz et les Français*, de Barbara Lambauer (éditions Fayard, 2001). L'index indique :
Noguès, Charles, général : 228, 291, 382, 388, 389, 392, 399, 525.

Vous devez ensuite compulser successivement chacune de ces pages, non pour la lire entièrement, mais d'abord, selon la technique de la lecture déstructurée (voir au chapitre 5, page 95) pour repérer le nom de Noguès. Puis, regardez autour de ce mot-clef pour savoir s'il convient ou non de lire plus à fond ce passage.

En mobilisant diverses techniques, vous avez donc suivi un schéma heuristique qui vous permet d'optimiser totalement votre budget temps (figure 7). Vous voyez que la lecture proprement dite n'y intervient qu'en dernière position.

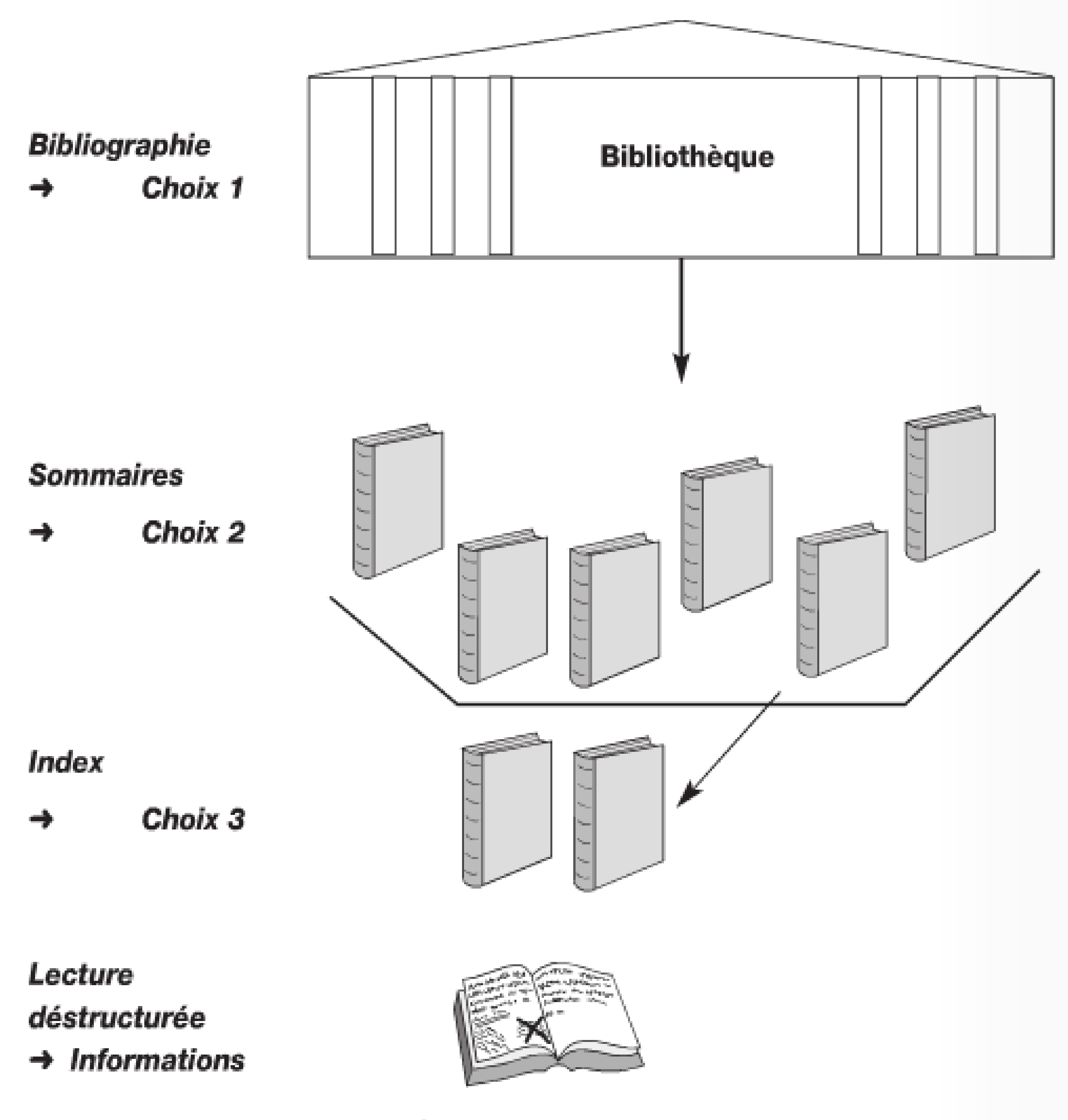


Figure 7. Schéma d'une recherche d'informations

COMMENT ABORDER UN TEXTE ?

Il faut enfin terminer ce tour d'horizon des techniques d'appropriation du texte par l'importance de certaines parties du texte, ou de certains documents, dans un dossier.

Les documents ou paragraphes d'entrée

La lecture du premier paragraphe d'un document, ou du premier chapitre d'un ouvrage, ou du premier document d'un dossier (même si l'ordre est plus aléatoire !) va vous permettre d'en savoir un peu plus sur l'ensemble.

Porte d'entrée. Dans un dossier, le premier document est la « porte d'entrée ». S'il est bien sélectionné, il pourra vous livrer toutes les informations essentielles. Il faut ainsi plutôt le choisir parmi les documents les plus récents : il aura plus de chances de remettre en perspective le sujet, voire de procéder à un bilan. Il n'est pas exclu, surtout si c'est un article de la presse quotidienne, qu'il vienne aussi vous délivrer des éléments de compréhension : les journalistes sont friands de questions et de problématiques… ce qui donnera une approche dynamique à votre dossier.

Sélection. Bien choisi, ce premier document, ou ce premier paragraphe, doit vous aider à avoir une lecture sélective de l'ensemble. C'est la raison pour laquelle il faut lui accorder une attention particulière. Vous pouvez prolonger ce type d'approche et la rendre plus systématique : le but est de débusquer toutes les idées importantes d'un dossier ou d'un ouvrage.



Les méthodes pour lire plus vite

Nous allons vous présenter les trois principales méthodes pour augmenter votre vitesse de lecture. Dans un premier temps, il faut être attentif à ce que nous appelons toutes les aspérités du texte : le titre, les sous-titres, les indices de couleurs, le bandeau, la photographie… En survolant ainsi le document, vous pouvez rapidement en ressortir l'essentiel. Pour vous guider, vous devez en identifier les principaux mots-clés.

Mais après cette première approche – incomplète – du texte, il vous faudra plonger dedans. Si la lecture en est linéaire, vous pourrez jouer sur la vitesse d'exécution en faisant varier l'amplitude de votre champ visuel. Il s'agira non plus de lire un mot après l'autre, mais d'en photographier plusieurs à partir d'un point donné dans la phrase.

Une autre forme de lecture, dite déstructurée, est plus radicale. Le déplacement des yeux n'est plus horizontal : la découverte du texte s'effectue par sauts, voire même en empruntant des raccourcis.

Sommaire

Survol et chalutage

Avant de commencer à lire un texte au sens habituel du terme, il est utile d'en prendre connaissance, de le découvrir, de le survoler. Survoler un texte, ce n'est pas le lire très vite, mais c'est d'abord faire parler tout ce qui l'accompagne : les titres, les sous-titres, les photos… Une fois réalisé ce premier tour d'horizon, vous devez partir à la « pêche » de tous les mots-clés disséminés au long du texte. Autrement dit, partir en chalutage !

LE SURVOL RAPIDE

Comme nous l'avons déjà rapidement signalé dans le premier chapitre, les textes sont souvent accompagnés – surtout les articles de presse ou de revues – de toute une série d'indices : titres, surtitres, sous-titres, intertitres, photos, graphiques, illustrations, encadrés, chapeaux, notes. Nous désignons tous ces éléments sous le terme d'« aspérités du texte » : elles sont de nature à nous éclairer très rapidement sur le contenu dudit texte.

Une technique à part entière. Il ne s'agit pas à proprement parler de lecture rapide. On se trouve ici dans un domaine infralectoral. D'une certaine manière, quand vous prenez en main un ouvrage ou une liasse de documents, et que vous le feuilletez en un éclair avant toute autre opération, vous effectuez déjà un **premier survol** qui va inscrire dans votre mémoire les premiers éléments de forme (volume du dossier, aspect des documents, polices de caractères). Le survol rapide n'est donc pas une lecture en diagonale (en elle-même peu utile) des documents. Mais cela ne veut pas dire non plus que rien ne sera lu et qu'il n'y aura pas de recherche de sens dans le texte. Ce survol rapide, ce balayage du texte va en ouvrir la connaissance. Ce qu'on en attend, ce n'est pas encore une connaissance précise du contenu du texte, mais une première approche de son contenant : ce terme incluant ici les articles, les paragraphes, les chapitres, la forme, l'aspect, la tonalité. C'est le préalable à la lecture, non pas une première lecture.

premier survol

Il ne s'agit que de poursuivre ce geste naturel et spontané, le rendre plus élaboré.

Interdiction de lire. Le plus important, dans la technique du survol, c'est de s'interdire – de façon très stricte – la lecture du document… même si la tentation de s'enfoncer dans le texte est toujours présente. Mais sachez que si vous succombez à la tentation, vous faites définitivement une croix sur toute velléité de lire plus vite, car vous allez vous perdre dans les documents successifs. Ne lisez pas, donc, mais laissez glisser votre regard sur la feuille, en ne vous arrêtant qu'aux « aspérités » du texte.

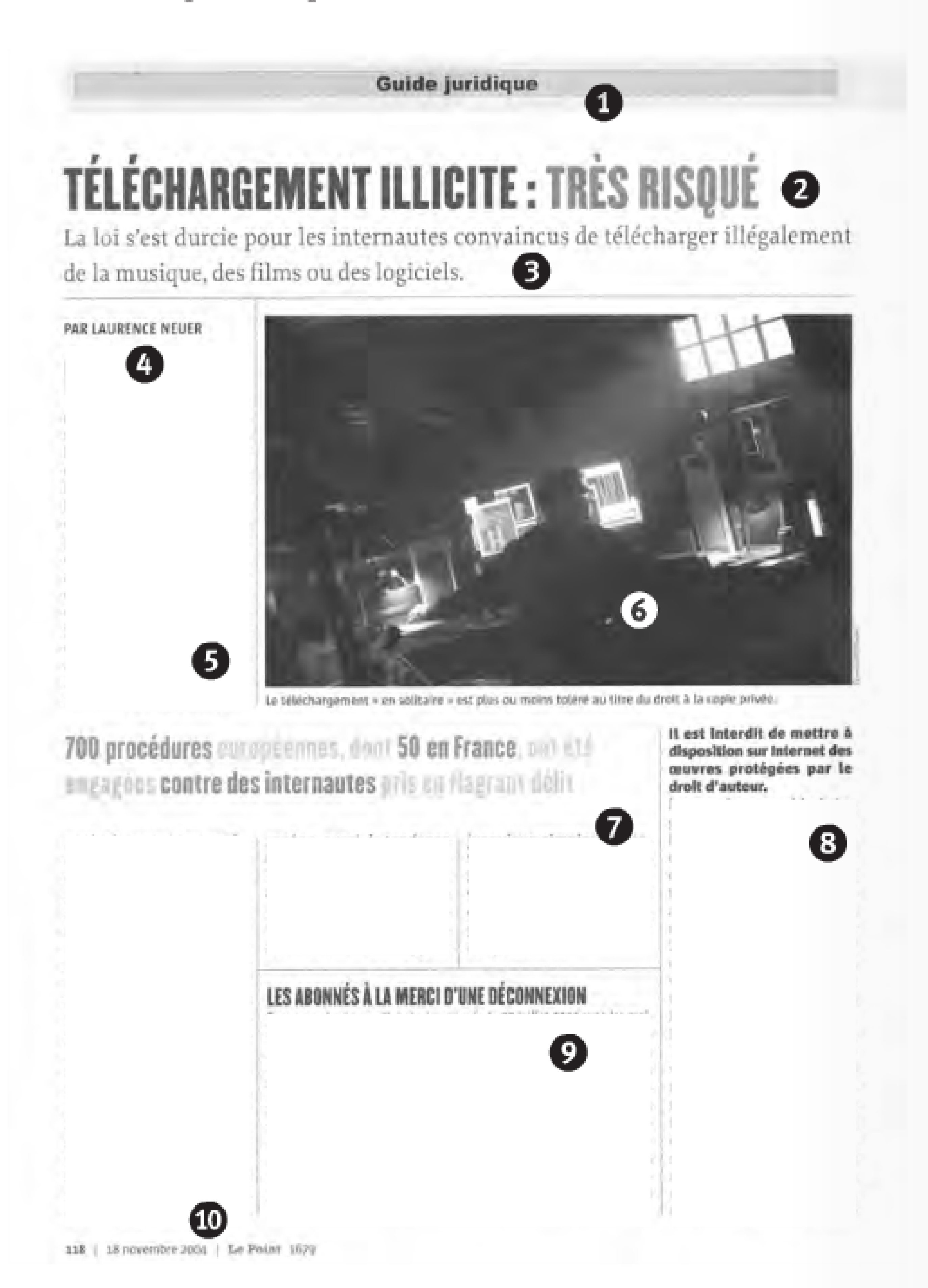
Les aspérités du texte

Pour amener le lecteur à s'arrêter sur un article et à le lire, l'éditeur doit, exactement comme le pêcheur à la ligne, l'appâter. Il ne suffit pas de mettre le paquet sur une couverture alléchante : pour être sûr d'en avoir pour son argent, le lecteur aime très souvent feuilleter le magazine ou la revue. Comment le convaincre d'aller plus loin et d'acheter ? La meilleure des solutions reste pour le patron de presse de jouer sur les titres, les sous-titres, les chapeaux, les signatures, les illustrations et leurs légendes… Pour mieux comprendre leur utilité, nous allons en quelque sorte détourner la démarche, et étudier précisément tous ces indices qui nous sont donnés quant au contenu du texte. Ils nous permettent d'établir un cadre : avant de débuter la lecture nous savons déjà de quoi il est question et nous pouvons décider – en toute connaissance de cause – si tel ou tel article va nous apporter ou non du nouveau.


TÉLÉCHARGEMENT ILLICITE : TRÈS RISQUÉ

Figure 8 : page de news magazine (*Le Point-spécial*)

Voici par exemple (figure 8) une page tirée d'un hebdomadaire. Elle se compose d'un texte dont la lecture apporte un certain nombre d'informations. Prenons le temps de faire parler tous les indices.


Guide juridique

TÉLÉCHARGEMENT ILLICITE : TRÈS RISQUÉ

La loi s'est durcie pour les internautes convaincus de télécharger illégalement de la musique, des films ou des logiciels.

PAR LAURENCE NEUER

Le téléchargement « en solitaire » est plus ou moins toléré au titre du droit à la copie privée.

700 procédures européennes, dont 50 en France, ont été engagées contre des internautes pris en flagrant délit

Il est interdit de mettre à disposition sur Internet des œuvres protégées par le droit d'auteur.

LES ABONNÉS À LA MERCI D'UNE DÉCONNEXION

118 | 18 novembre 2004 | Le Point 1679

Figure 9. L'accompagnement du texte.

Il s'agit ici d'un texte qui comporte de nombreuses aspérités. Nous pouvons donc potentiellement apprendre énormément de choses en quelques coups d'œil. Que nous dit donc cet environnement ?

1. D'abord le bandeau qui figure en tête de page. Il vous renseigne très précisément sur le genre d'article : il s'agit ici d'une information juridique.

2. Ensuite le titre, bicolore. Il rassemble ainsi en quatre mots une information complète. En noir est précisé de quoi parle l'article : il est question de téléchargements illicites. En rouge (dans le document original), est signalé – par un adverbe et un participe – le risque juridique encouru à l'occasion de cette pratique. Si ce sujet ne concerne pas directement l'objet de vos études ou de vos recherches, vous en savez déjà assez pour tourner la page.

3. Le bandeau ne vient ici que renforcer le titre en l'explicitant. D'une certaine façon il est redondant, et donc n'apporte pas grand-chose, sinon sa première partie qui nous apprend que la loi a été modifiée dans le sens de plus de sévérité.

4. Dans certains cas, le nom de l'auteur peut constituer aussi une information intéressante. Surtout si celui-ci est déjà connu pour telle ou telle prise de position.

5. La légende de la photographie vient apporter une information nouvelle, puisqu'elle précise que dans certaines conditions, ces téléchargements sont quand même autorisés.

6. La photographie elle-même vient ici « scénariser » l'article en construisant une atmosphère sombre, très « underground », qui vous renseigne aussi sur la tonalité du texte.

7. Le bandeau central vient également vous apporter de l'information. Il s'agit ici d'une information chiffrée : elle est distribuée en deux couleurs, rouge et jaune (dans le document original), le rouge marquant vraiment ce qui est important. C'est une aide directe au choix de fixation de l'œil pour une lecture très rapide : « 700 procédures contre des internautes, dont 50 en France », voilà ce que vous allez retenir.

8. L'intertitre 8 est très explicite, puisqu'il précise très exactement un principe du droit, relatif à la mise en ligne d'œuvres protégées par le droit d'auteur.

9. L'encadré en bas de page nous parle, si on en croit son titre, d'une sanction possible : la déconnexion d'office.

10. Enfin, le repère en bas de page vous reprécise la source : l'hebdomadaire *Le Point* du 18 novembre 2004.

Vous savez l'essentiel ! À vous de déterminer maintenant si vous allez entreprendre la lecture de tout l'article, ou d'une partie (l'encadré, par exemple). Mais cette solution n'est pas adaptée dans tous les cas de figure. Lors d'un examen ou d'un concours, cette lecture restera toujours beaucoup trop superficielle. En effet, seule une plongée au cœur des textes permet de déterminer les véritables problématiques. Il en va de même bien entendu lors d'une épreuve sur dossier.

Ces précautions étant prises, nous vous proposons de mener seul quelques exercices sous cette forme **« caviardée »**. Pour cela, prenez n'importe quel journal ou revue, et efforcez-vous, sans lire le texte lui-même, de savoir avec le plus de détails possible de quoi parlent ces articles. Notre but, ici, est de vous convaincre que, bien souvent, cette simple approche est suffisante pour vous apporter les informations essentielles, ou tout du moins pour vous permettre de déterminer si le texte en question vaut la peine d'être lu.

« caviardée »

L'expression « caviardage » désigne l'action, généralement menée par la censure, qui consiste à masquer des parties d'un texte en les remplaçant par des blancs.

Documents sans aspérités

Certains textes ou certains documents ne présentent en effet pratiquement aucune aspérité : le regard n'est alors attiré par aucun signe. C'est le type même du document lisse. On pourrait se contenter de ce constat, et passer de suite à la phase de lecture. Mais il est possible aussi de créer vous-même ces repères. Il vous suffit de repérer les mots-clés qui correspondent aux thèmes qui vous intéressent. Cette technique s'apparente à celle du chalutage, dans le domaine de la pêche en haute mer.

LE CHALUTAGE EXPLORATOIRE

Devant un texte inconnu, il peut être utile d'apprendre très vite de quoi il parle, sans pour cela être obligé de commencer à le lire, de manière linéaire, ou même déstructurée. Il va falloir pour cela en effectuant un balayage large et très rapide, être capable de **pêcher** des mots-clés. Ici

encore, il faut faire confiance à votre cerveau pour effectuer les connections sémantiques et les opérations statistiques qui lui permettront finalement de vous dire de quoi parle le texte.

pêcher

Nous parlons ici de « chalutage », par homologie avec les chalutiers qui recueillent à l'aveugle les poissons en croisant systématiquement sur une zone de pêche.

Pour bien saisir la méthode, nous allons travailler sur un texte amputé de son introduction et de sa conclusion. Il s'agit d'un corrigé de dissertation dont vous ignorez le sujet. L'idéal est de réaliser l'exercice avec un partenaire. Ce dernier vous demandera toutes les 15 secondes – chronomètre à la main – une liste de mots-clés et le sujet du texte.

Exercice

Structurée très tôt par l'institution du mariage, la famille traditionnelle s'est vue assigner un rôle économique et social. Elle n'assure pas seulement « la survie de l'espèce » – pour cela, point n'est besoin de famille – son rôle est surtout régulateur. Elle permet que les enfants nés soient éduqués ou tout au moins aident la famille à survenir à ses besoins. La présence d'enfants se révèle indispensable quand les parents eux-mêmes ne sont plus en condition de travailler et que leurs descendants, en raison des liens qui existent entre eux, les prennent en charge.

Le rôle économique de la famille n'est pas négligeable, et tout un arsenal juridique viendra le réglementer. Ce rôle concerne la pérennité du patrimoine familial, et donc de sa richesse qui ne devra être ni dissipée, ni dispersée, d'où le droit d'aînesse et les multiples législations en matière d'héritage. Liée à cela, l'attribution d'un « nom de famille » patronymique permettra et à la famille de se reconnaître dans sa lignée, et à l'administration de reconnaître ses sujets et de pouvoir ainsi plus efficacement les assujettir à l'impôt.

Réduite à ses fonctions patrimoniales et alimentaires, la famille n'a pas, pour se former, nécessité de se fonder sur des liens affectifs.

Avec l'arrivée de l'ère industrielle et l'avènement de la bourgeoisie, la famille ne perd pas ses fonctions fondamentales mais celles-ci sont soit renforcées soit recentrées. Le rôle grandissant du capital nécessite une régulation plus forte en matière d'héritage : la famille française se réduit considérablement. Dans les milieux de la grande bourgeoisie, on limite la descendance à un ou deux enfants dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Si les mariages de raison, les mariages dits « arrangés » se poursuivent, l'importance accrue accordée aux sentiments tend à leur substituer le mariage « d'amour ». « L'amour (ne) vient (plus) avec le mariage », il en devient de plus en plus la condition *sine qua non*.

Avec le développement économique et notamment les « trente glorieuses », et le progrès social qui l'a accompagné, la famille s'est encore transformée. Le père a juridiquement perdu son rôle de « chef de famille », les femmes se sont mises à travailler à l'extérieur de chez elles, gagnant ainsi en autonomie financière et sociale, le divorce a été légalisé ainsi que les moyens de contraception, l'avortement, etc. Il en est résulté des bouleversements considérables. Parallèlement, la désaffection à l'égard de la religion et la moindre prise en compte de ses préceptes a favorisé une émancipation notamment des femmes face au mariage individuel. Notons enfin que la montée de l'individualisme mais aussi l'allongement considérable de la durée de la vie a rendu plus difficiles les unions stables de plus en plus longues…

Familles monoparentales, recomposées, émiettées, à géométrie variable : les termes pour définir ces nouvelles familles semblent courir après des réalités toujours renouvelées. Même si l'on a noté ces dernières années en France un certain regain pour le mariage, force est de constater que les naissances hors mariages sont de plus en plus nombreuses. En outre, la vie du couple tend à se réduire, sa fin se signalant soit par une simple séparation, soit par un divorce dont les modalités viennent d'être simplifiées. Dans ce domaine comme dans d'autres, la législation ne fait que suivre les changements sociologiques. En d'autres termes, les facilités accordées aux demandes de divorce ne favorisent pas le phénomène mais l'accompagnent.

Il ressort de cette situation l'impression générale que la famille se délite, voir tend à disparaître. Divorces et ruptures font augmenter le nombre de familles dites monoparentales, bien éloignées de la famille traditionnelle. Les familles se recomposent au gré des fluctuations du couple, rompant ainsi le lien entre parent « biologique » et parent « éducateur ». Ces nouvelles situations ne sont pas sans poser de problèmes en termes de liens affectifs, d'autorité parentale et de régulation sociale au sein de la famille.

La société se plaint alors de cette démission des parents souvent absents ou dans l'impossibilité matérielle de suivre leurs enfants ou de les éduquer convenablement. La famille ne jouerait plus son rôle de base. Ainsi, les enseignants sont-ils nombreux à déplorer l'absence des parents aux réunions de rencontre avec les familles qu'ils organisent.

L'Éducation nationale autorise les principaux de collège et les proviseurs à faire des demandes de suppression d'allocations familiales pour les élèves notoirement absentéistes. Les maires promulguent des arrêtés municipaux interdisant aux enfants de moins de treize ans d'être dans les rues après une certaine heure le soir. Il n'est pas jusqu'aux dirigeants politiques à réclamer de la part des parents une plus grande vigilance. Il leur est demandé clairement d'exercer leur pouvoir de parents et de participer à ce titre à la tranquillité sociale.

Paradoxalement, l'introduction du PACS en 1999 est venue contrecarrer cette notion de famille considérée comme le socle minimal indispensable à la société. En effet, le PACS se concentre exclusivement sur le couple et fait abstraction de l'enfant : il ne traite pas de filiation et ne change donc rien au code de la famille. Si son introduction est due à une nécessaire mise en place d'une législation reconnaissant de plein droit les couples homosexuels, il semble disjoindre les notions de couple et celle des enfants, ce qui ne sera pas sans poser problème. Formulé autrement, on pourrait dire que les « pacsés » constituent un ménage (au sens de l'INSEE) mais pas une famille…

Si c'est la notion de couple qui semble primer, chacun de ses membres décidant de façon autonome de le faire perdurer ou non ou d'en reformer un avec une autre personne, il apparaît cependant que c'est l'enfant qui joue le rôle central dans la composition de la famille.

La législation sur le divorce a progressivement intégré les évolutions de la société tendant vers une plus grande affirmation des droits des femmes, à égalité avec ceux des hommes. En restreignant le champ d'application du divorce pour faute, en élargissant celui du divorce par consentement mutuel, la législation sur le divorce a réaffirmé l'égalité des droits de la femme avec ceux de l'homme, mais a ainsi contribué à la multiplication des séparations. Ainsi, pour préserver les droits de la famille, le juge a alors cherché à préserver les droits de l'enfant.

Si l'unité de la famille a été érigée en principe général du droit par le Conseil d'État, et reconnue comme un droit fondamental par la Cour européenne des Droits de l'Homme, elle reste difficile à mettre en œuvre lorsque le couple, sur lequel repose cette unité, est instable, ou mal défini. Or, l'adoption du PACS alimente la polémique portant sur la définition de la famille. Le PACS comporte une ambiguïté puisqu'il permet un partenariat civil, une communauté d'intérêt possible pour les couples hétérosexuels, les couples homosexuels, ou deux personnes n'ayant aucune relation d'ordre sexuel. Présenté parfois comme un « mariage homosexuel » ou un substitut du mariage, le PACS peut être utilisé pour son intérêt pécuniaire. Il reste cependant qu'il est largement utilisé par les anticonformistes adversaires du mariage, ou les homosexuels. Il s'apparente alors à un acte fondateur de la famille. Le projet de loi permettant aux parents de transmettre le nom qu'ils ont choisi (patronyme, matronyme ou les deux accolés), illustre également l'évolution du droit civil vers la reconnaissance des droits des femmes, à égalité avec les hommes, à transmettre leur nom. Cette loi viserait à rétablir une égalité prétendument bafouée. Les partisans de cette loi ont ainsi le sentiment de rétablir la place de la mère dans la transmission familiale. Or, la polémique qu'a suscité ce projet de loi va bien au-delà de la seule question du nom transmis, et pose la question de la redéfinition de la famille.

Le régime de transmission du nom parental en cours jusqu'ici, soit la transmission du patronyme, permet l'identification immédiate d'un lien familial, reposant essentiellement sur le principe

masculin, et omettant le principe féminin. L'adoption d'une double transmission sans possibilité de choix permettrait de rééquilibrer la transmission du nom au profit de la mère. Or, l'adoption d'une telle mesure représente un retournement symbolique considérable pour notre société, dans le sens d'une féminisation de la famille, puisque la force symbolique de la transmission du nom n'est plus le monopole paternel. La famille serait ainsi définie à égalité par le patronyme et le matronyme.

Dans un autre domaine encore, la famille se redéfinit. En effet, en France, les couples homosexuels n'ont pas le droit d'adopter un enfant (rejet de la CDEH sur la requête d'un homosexuel), alors qu'un célibataire dispose de ce droit. Or, si le PACS est considéré comme un « mariage » homosexuel, comment expliquer cette incohérence, puisque ni l'existence d'un couple, ni l'hétérosexualité n'est actuellement exigée par le juge pour reconnaître l'existence d'une famille. Une clarification juridique est nécessaire. Enfin, les larges possibilités actuellement offertes par la science offrent la possibilité d'un large débat sur la famille. Un individu isolé pourra-t-il former une famille par autoreproduction non sexuelle ? Les embryons surnuméraires produits par la fécondation *in vitro* peuvent-ils être considérés comme de simples matières premières et utilisés comme cellules souches en biologie, alors qu'ils sont issus d'une reproduction sexuelle d'un couple ayant eu un projet parental ?

(Extrait de *Réussir ses dissertations*, éditions l'Etudiant – 2003)

Après 15 secondes — Thème général : ....

Mots-clés repérés

....	....
....	....
....	....
....	....

Après 30 secondes — Thème général : ....

Mots-clés repérés	....	....
	....	....
	....	....
	....	....
Après 45 secondes	Thème général :	
Mots-clés repérés	....	....
	....	....
	....	....
	....	....
Après 1 minute	Thème général :	
Mots-clefs repérés	....	....
	....	....
	....	....
	....	....

Le sujet de cette dissertation était celui des évolutions de la famille. Entraînez-vous maintenant avec des textes pris au hasard (par exemple avec un livre ouvert à l'aveugle) à trouver très vite de quoi parle un texte, avant même d'essayer de le lire…

LE CHALUTAGE CIBLÉ

Avec la méthode du chalutage, nous venons de voir comment il était possible, avant même de lire un texte, et en admettant que celui-ci ne propose pas un titre suffisamment explicite, d'avoir une idée relativement précise du sujet qui y est développé.

Mais dans un contexte d'études ou de préparation de concours, vous serez aussi amené à faire l'inverse : partir d'une question précise, d'un thème très ciblé et trouver dans quelle mesure le texte y répond.

Lecture systématique. En l'absence d'index ou de sommaire bien fait, on pense souvent que la seule manière de s'y prendre consiste à lire le texte de la façon

la plus systématique et la plus rapide possible. Histoire d'y repérer ce qui nous concerne. De la même manière, on peut ainsi programmer en informatique un algorithme de recherche tel que l'ordinateur compare une chaîne de caractères (un mot ou un groupe de mots) à chacune des chaînes de caractères du texte. Ainsi, dans la phrase « 2005 a été l'année du centenaire de la naissance de Jules Verne », si le mot recherché est « Jules Verne », la recherche va consister à comparer successivement les chaînes de 11 signes jusqu'à ce que la correspondance soit trouvée – soit 52 comparaisons infructueuses –, avant de trouver la bonne. Plus les performances des ordinateurs s'améliorent, plus ce type de recherche est rapide. Par ailleurs, les algorithmes peuvent être affinés, la demande étant, par exemple, limitée aux ensembles compris entre des espaces, etc.

Lecture aléatoire. Mais il est aussi possible de travailler de manière aléatoire, en sondant au hasard le texte pour y trouver la bonne séquence. C'est la façon dont nous allons procéder pour trouver ce qui nous intéresse.

Exercice 1

Dans le texte qui suit, vous allez EN VOUS INTERDISANT DE LIRE QUOI QUE CE SOIT, repérer les occurrences des mots Bonaparte, Robespierre, Carnot. Contentez-vous de les signaler d'un léger coup de crayon dans la marge.

Il n'est jamais mauvais de se débarrasser d'un dictateur ; que faire ensuite du pouvoir soudain libéré ? La disparition inespérée de Robespierre n'a pas laissé des orphelins, bien au contraire. Ses successeurs, tous complices de la Terreur, n'avaient finalement qu'une idée en tête : éviter à n'importe quel prix un retour éventuel de la monarchie qui les aurait immanquablement condamnés.

Tel souci mis à part, ceux que l'on appellera les Thermidoriens se reconnaîtront un autre devoir : celui d'arrêter la Révolution. Comme le souligne Jean Tulard, Michelet ne leur a pas pardonné. La mort de l'Incorruptible interrompit son Histoire de la Révolution. L'historien qui s'intéressa aussi aux sorcières considéra que la suite du 9 thermidor fut une aveugle réaction. « L'horreur et le ridicule y luttent à force égale », notait-il. Son réquisitoire, un tant soit peu partial, est émaillé de termes aussi violents que « sottise, perfidie

mercenaire, exécrable comédie, assassinats lucratifs, luxure impudente, orgie et faux deuil, etc. ». C'en était fait, Michelet, le pur, le vrai, l'incorruptible historien, en somme, qui n'écrivit que selon sa conscience, condamna ainsi les Thermidoriens. Danton fut réhabilité, mais non Barras.

À rebours, tous les partis se retournèrent contre ces rescapés de la Convention, qui n'avaient pas agi en leur faveur : les royalistes parce qu'ils avaient empêché toute restauration et n'avaient pas sauvé le jeune Louis XVII ; les bonapartistes qui démontrèrent que le coup d'État du 18-Brumaire avait jailli du seul cerveau du premier consul.

Jean Tulard, habilement, se garde bien d'idéaliser les sujets de son étude, mais souligne leur rôle « qui ne fut pas négligeable dans l'élaboration d'une nouvelle France ». À l'entendre, le bilan qu'ils présentèrent à Bonaparte mérite considération. Retenons d'abord que, sans eux, il n'y aurait pas eu de Bonaparte…

La période où ces personnages jouèrent un rôle – cinq ans et trois mois, on n'y prête jamais attention, cinq ans et trois mois – est quasiment la même, quant à la durée, que celle où la France fut mise à feu et à sang. Jean Tulard les classe en quatre groupes. Parmi les membres des comités, nous retrouvons, notamment, Carnot ; chez les représentants en mission, Barras, Fréron, Tallien, Fouché, Carrier ; dans le Marais, Sieyès et Cambacérès ; chez les Dantonistes et les Girondins, Daunou et Thuriot. Il est vrai que ces derniers avaient leurs rangs.

(Extrait de *Thermidor : tout le monde descend !*
Le Figaro Littéraire)

Vous avez dû repérer une fois Robespierre, une fois Carnot, deux fois Bonaparte.

L'utilité d'un tel exercice est de vous permettre d'aller tout de suite à l'essentiel, ou du moins à ce qui vous intéresse, dans un texte. Si le sujet de votre recherche est Carnot, mieux vaut commencer la lecture par le paragraphe dans lequel le nom de Carnot apparaît. Si vous vous rendez compte qu'il fallait aussi finalement lire le paragraphe précédent, votre cerveau sera capable de « recoller les morceaux » dans le sens logique.

Exercice 2 :

Vous avez à préparer un exposé sur l'importance des commandes anglaises dans la production de Canaletto, le peintre vénitien. Trouvez en moins de cinq secondes lequel des paragraphes du texte suivant traite de ce sujet : pour cela, les mots-clés possibles seront Angleterre, anglais, britannique...

Il s'appelle Antonio Canal. Bientôt on le surnommera Canaletto. Il naît en 1697 à Venise, qui, au XVIII[e] siècle comme aujourd'hui, était cette étonnante passerelle gothique entre l'Orient et l'Occident, ce chef-d'œuvre d'équilibre urbanistique suspendu entre ciel et eau, construit sur 118 îlots séparés par un lacis de 200 canaux qu'enjambent 400 ponts. Antonio est le fils d'un peintre spécialisé dans les décors de théâtre, qui le forme et le fait travailler à ses côtés. Mais le jeune homme rêve d'indépendance et, sous prétexte de compléter sa formation, part pour Rome en 1719. La date est importante car il y découvre des peintres paysagistes plus attentifs à la réalité qu'à la fable et au songe, qui vont l'orienter dans une voie entièrement nouvelle. De retour à Venise l'année suivante, Canaletto laisse tomber le théâtre pour devenir peintre de vedute.

Différent du paysagiste, le vedutiste avait pour spécialité de reproduire les grands monuments de Venise, d'évoquer ses fastes et ses fêtes. Il ne travaillait évidemment pas pour les Vénitiens, mais pour les touristes de haut vol qui commandaient, achetaient et emportaient chez eux ces « vues » comme autant de souvenirs de leur séjour dans la cité des Doges. Le premier de ces vedutistes fut Luca Carlevaris (1663-1730), un Vénitien d'adoption. Le dernier, le délicat et sensible Francesco Guardi (1712-1793), fut l'élève de Canaletto. Aucun ne manquait d'imagination, mais ils n'en avaient guère besoin pour peindre la pittoresque beauté de Venise : elle se suffisait à elle-même. Elle seule donnait, comme nulle part ailleurs, l'impression délicieuse d'une ville toujours en fête… Dès 1720, Canaletto peint ses premières grandes séries de Vues de Venise, qui innovent, et étonnent, par la rigueur implacable de la mise en page et la construction quasi spatiale de la scène. Le succès est immédiat. Dès lors, et pour quarante ans, Canaletto ne quittera plus ses pinceaux.

Ses meilleurs clients sont les Anglais et, parmi eux, tous les grands noms de l'aristocratie britannique, tout le gotha culturel et insulaire : le comte de Richmond, le comte de Carlisle, le duc de Buccleugh, le duc de Northumberland et, « last but not least », le roi lui-même, George III. Grâce à lui, c'est au château de Windsor que se trouve aujourd'hui réuni le plus important ensemble (25 toiles !) de Canaletto existant dans le monde. Canaletto vend aussi aux touristes anglais, ceux qui font, en Méditerranée et en Asie Mineure, ce « grand tour » qui couronnait l'éducation intellectuelle et artistique de la jeunesse dorée, fraîchement issue des vénérables universités d'Oxford et de Cambridge. Ces jeunes gens vont d'abord à Rome, où ils demandent à l'artiste à la mode, Pompeo Batoni, de les peindre en pied sur fond de ruines antiques. Puis ils séjournent à Venise, d'où ils veulent rapporter un petit souvenir en un temps où la carte postale en couleurs n'existait pas encore. Canaletto, qui connaît son Grand Canal comme personne, va se charger de le leur fournir.

(*Canaletto, le doge de la peinture*
Le Figaro Magazine)

C'est bien entendu le troisième paragraphe qui ici va vous intéresser. Résultat, vous ne lirez donc que lui. Lire vite, c'est d'abord apprendre à ne pas tout lire !

Exercice 3

Un dernier exercice de chalutage orienté pour bien vous assurer de maîtriser la technique. Il s'agit cette fois d'un tout autre domaine. Votre étude porte sur la mortalité en France liée aux épisodes climatiques. Cette fois, les mots-clés seront mortalité, France, climat, atmosphère et leurs dérivés.

Pour rappel : il n'est pas question, encore une fois, de lire, mais de repérer des mots-clés touchant à votre sujet. Ce balayage doit durer moins de dix secondes (avec chronomètre) et vous allez marquer d'un coup de crayon dans la marge tout ce qui a accroché votre œil.

En 1783, une éruption en Islande sème la mort en France. Ses effets sur le climat et sur la pollution ont fait plus de victimes que la canicule de 2003.

La canicule de l'été 2003 n'est pas le seul événement climatique à avoir provoqué des milliers de morts dans l'histoire de l'Europe occidentale (14 800 victimes en France, 12 000 en Italie, 2 045 en Grande-Bretagne, etc.). Quelques années avant la Révolution française, en 1783 et 1784, il y a eu « l'affaire Laki », comme l'appelle Emmanuel Leroy-Ladurie. Une étude franco-anglaise révèle que l'éruption de ce volcan islandais coïncida avec un fort pic de mortalité dans 53 paroisses de l'ouest de la France (1). Ses conséquences furent désastreuses : un été torride (le plus chaud des trois derniers siècles), un hiver sibérien et une pollution atmosphérique massive sur tout l'ouest de notre continent. Une telle enquête, au-delà de l'intérêt historique évident, illustre le spectre des catastrophes naturelles dont la menace pèse sur l'Europe.

L'éruption du Laki dura plus de huit mois. Du 8 juin 1783 jusqu'au 7 février 1784, une immense coulée de lave jaillit d'une double faille longue de 26 km et recouvrit une surface de plus de 500 km^2. On estime que 122 millions de tonnes de dioxyde de soufre furent projetés dans l'atmosphère « maintenant un voile d'aérosols d'acide sulfurique au-dessus de l'hémisphère Nord pendant une durée minimale de cinq mois », comme le note l'équipe dirigée par John Grattan, de l'université de Galles à Aberystwyth (Royaume-Uni).

L'Islande fut la plus sévèrement touchée : un quart de la population (9 000 personnes) et une bonne partie du bétail périrent, victimes des gaz toxiques et de la famine consécutive à la destruction des cultures et des prairies par les dépôts acides. Mais l'ensemble du continent européen fut lui aussi envahi par un brouillard sec délétère. Les aérosols d'acide sulfurique qui avaient été projetés dans la haute atmosphère avaient ensuite dérivé vers l'est et furent plaqués au sol au niveau de l'Allemagne par les hautes pressions pour se disperser lentement ensuite sur l'Italie, l'Espagne, la France, les Pays-Bas et le Royaume-Uni.

L'an dernier déjà, des chercheurs de l'université de Cambridge avaient calculé qu'en août-septembre 1783 et en janvier-février

1784, l'éruption du Laki fit près de 20 000 victimes parmi les Britanniques (2). Les recherches conduites dans 53 paroisses du Loiret, de Seine-Maritime et d'Eure-et-Loir par André Rabartin et des étudiants-retraités de l'université du Temps libre aboutissent aux mêmes résultats. « Entre août 1783 et mai 1784, 3 104 obsèques ont été enregistrés, soit 784 obsèques (25 %) au-dessus de la moyenne des années précédentes et suivantes », notent les auteurs de l'étude. Emmanuel Leroy-Ladurie estime pour sa part que, dans l'est de la France, ces chiffres pourraient être encore plus élevés, le brouillard ayant d'abord atterri en Allemagne.

De nombreux témoignages rapportent la présence prolongée de ce voile qui suscita beaucoup d'inquiétude parmi les populations. « Pendant cette obscurité du soleil, on n'entendait que maladie et morts très innombrables », témoigne le curé de Broué (Eure-et-Loir) en 1783. « Les brouillards ont été suivis de grands orages et de maladies qui ont mis au tombeau le tiers des hommes dans plusieurs paroisses », note celui de Landelles, dans le même département. Les personnes ayant des problèmes respiratoires ou cardio-vasculaires ont sans doute constitué le gros bataillon des victimes comme c'est le cas aujourd'hui lors des pics de pollution.

Les brouillards produits par les retombées du lointain Laki ont provoqué une impression de gêne, d'étouffement. « Plusieurs personnes ont éprouvé le 24 après-midi à l'air libre une pression incommode, un mal de tête, une difficulté à respirer exactement semblable à celle que l'on éprouve quand on hume l'air imprégné d'une vapeur de soufre », note à l'époque Antonius Brugmans, un obscur philosophe hollandais.

L'incertitude demeure néanmoins sur le fait de savoir si les pics de mortalité sont dus à la pollution atmosphérique, à la canicule ou aux grands froids ou aux trois phénomènes associés. Emmanuel Leroy-Ladurie souligne qu'en France, à cette époque, le prix du blé est resté stable, ce qui veut dire que les récoltes n'ont pas eu à pâtir des conditions climatiques extrêmes. Les auteurs de l'étude indiquent que le premier à avoir émis l'hypothèse que tous ces désordres pouvaient avoir été provoqués par l'éruption du Laki fut un naturaliste français, M. Mourgue de Monterdon. Le 7 août 1783, il fit une communication à l'Académie royale de Montpellier à ce sujet.

L'« affaire Laki » ne peut laisser indifférent tous ceux qui, comme Vincent Courtillot, de l'Institut de physique du globe de Paris, estiment que le volcanisme a été à l'origine des grandes crises d'extinction des espèces à travers l'histoire de notre planète. John Grattan, plus pragmatique, se demande dans un billet du *Lancet* si l'impact d'une éruption semblable ne serait pas aujourd'hui catastrophique dans des villes fortement polluées comme Mexico, Kuala Lumpur, Mexico ou, plus près de nous, Athènes ou Milan.

(*Volcanisme* – Le Figaro)

Améliorer sa vitesse de lecture linéaire

Quand on évoque la lecture rapide, on pense immédiatement à « lire de plus en plus vite » au sens où le coureur à pied va courir de plus en plus vite autour d'un stade. Pour améliorer sa vitesse de lecture linéaire, il faut d'abord savoir jouer sur l'amplitude de son champ visuel. Non plus lire un mot après l'autre, mais en photographier plusieurs à partir d'un point donné dans la phrase.

TROUVER DES POINTS DE FIXATION

Avant d'aller plus loin, analysons d'abord ce qui se passe quand vous lisez. Essayez de lire ce texte sans vous attacher à la compréhension, mais en ne vous intéressant qu'aux mouvements de votre œil.

> Rémy sait bien comment ça va se passer. Comme d'habitude lorsqu'il demande quelque chose, elle va refuser, refuser, refuser… Et même peut-être refuser encore une fois de plus. Ensuite, elle dira oui. Mais jusque-là, il va falloir s'accrocher, et bagarrer dur. Il presse le pas, ayant malgré tout hâte d'en finir. De commencer la bataille ; La porte de plexiglas opaque coulisse après que le portier électronique a identifié ses empreintes digitales par toucher simple.

Figure 10. Extrait de référence (« Cours de lecture »).

Si vous avez joué le jeu, vous avez remarqué que votre œil ne glisse pas le long des lignes, ainsi que nous l'avons déjà vu, mais qu'il saute d'un point de fixation à l'autre. Chez un lecteur subvocalisant, nous l'avons vu, l'œil se fixe pratiquement sur chaque mot de chaque ligne, et parfois même sur des syllabes. Mais vous n'êtes plus un lecteur subvocalisant. Nous pouvons donc penser que votre

schéma de lecture se rapproche davantage de celui qui suit et dans lequel chacun des mots sur lequel l'œil s'est arrêté est figuré en caractères gras. Naturellement, il y a peu de chances que votre œil se soit arrêté exactement sur ces mots-là, mais la vérité ne doit pas en être trop éloignée.

> **Rémy** sait bien **comment** ça va se passer. **Comme** d'habitude **lorsqu'il** demande quelque **chose**, elle va **refuser**, refuser, **refuser…** Et **même** peut-être refuser **encore** une fois de plus. **Ensuite**, elle dira oui. **Mais** jusque-là, il va **falloir** s'accrocher, et **bagarrer** dur. Il **presse** le pas, ayant **malgré** tout hâte d'en **finir**. De comm**encer** la **bataille** ; La porte de **plexiglas** opaque coulisse **après** que le portier électro**nique** a identifié ses **empreintes** digitales par **toucher simple.**

Figure 11. Les points d'arrêt spontanés d'un lecteur moyen.

Voilà illustré la vision d'un « lecteur moyen ». Il ne subvocalise plus, mais on ne peut pas dire qu'il lise vite. Comme il a peur de laisser échapper quelques mots, il « s'arrête » 24 fois dans un texte de 8 lignes, soit une moyenne de trois points d'arrêts par ligne, avec des pointes à quatre. Essayez de relire ce texte en vous arrêtant successivement sur chacun des mots marqués.

Champ de lecture efficiente

Vous avez dû remarquer que, en plus des mots marqués, chaque saut vous permet de découvrir également d'autres mots, voisins. Nous sommes en train de nous rapprocher des secrets d'une lecture plus rapide : il n'est pas nécessaire de fixer un mot pour le reconnaître. En fait, nous disposons d'un champ visuel, ce que vous savez, et dans ce champ visuel, d'un champ de compréhension. On peut essayer de le schématiser de la manière suivante :

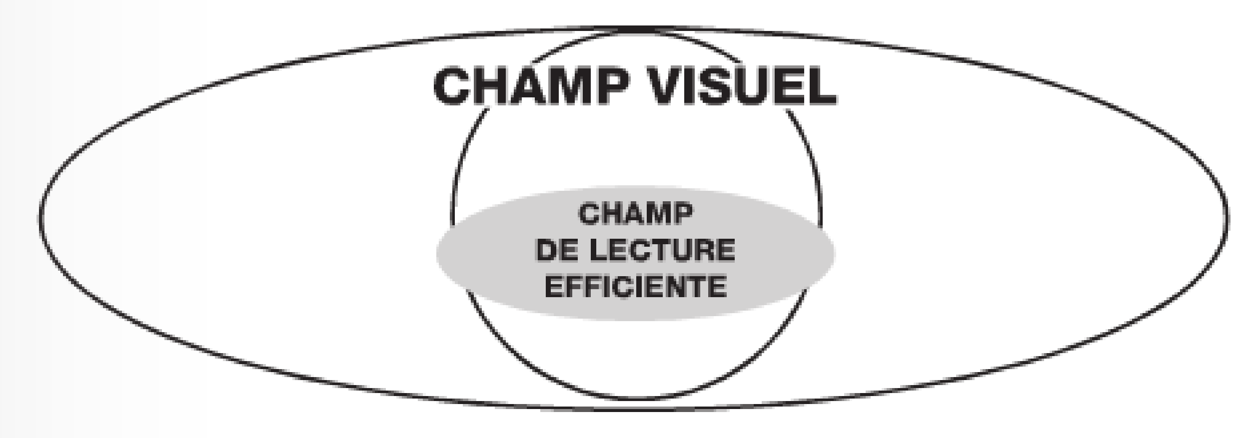


Figure 12. Le champ de la lecture efficiente.

Dans cette figure, on a représenté le champ visuel, qui résulte de la superposition des champs visuels des deux yeux. Ce champ recouvre tout ce que vous percevez en lisant votre texte : la feuille, la table, les murs, la fenêtre, sans compter ce qui se passe derrière vous… Et puis, au milieu, un ovale beaucoup plus petit, à l'intérieur duquel vous parvenez à lire, à reconnaître des mots. C'est ce que nous appellerons donc le « champ de lecture efficiente ». Nous allons maintenant essayer de déterminer quel est votre propre champ de lecture efficiente. Pour cela, vous allez reprendre le même texte. Cette fois, vous allez fixer le mot marqué en caractères gras, situé au cœur du texte : sans quitter des yeux le verbe « falloir », vous allez essayer de reconnaître, le plus loin possible, les mots qui l'entourent. Ensuite, muni d'un crayon, vous pourrez entourer cet ensemble de mots d'une ligne ovale : vous aurez déterminé votre champ de lecture efficiente :

> Rémy sait bien comment ça va se passer. Comme d'habitude lorsqu'il demande quelque chose, elle va refuser, refuser, refuser… Et même peut-être refuser encore une fois de plus. Ensuite, elle dira oui. Mais jusque-là, il va **falloir** s'accrocher, et bagarrer dur. Il presse le pas, ayant malgré tout hâte d'en finir. De commencer la bataille ; La porte de plexiglas opaque coulisse après que le portier électronique a identifié ses empreintes digitales par toucher simple.

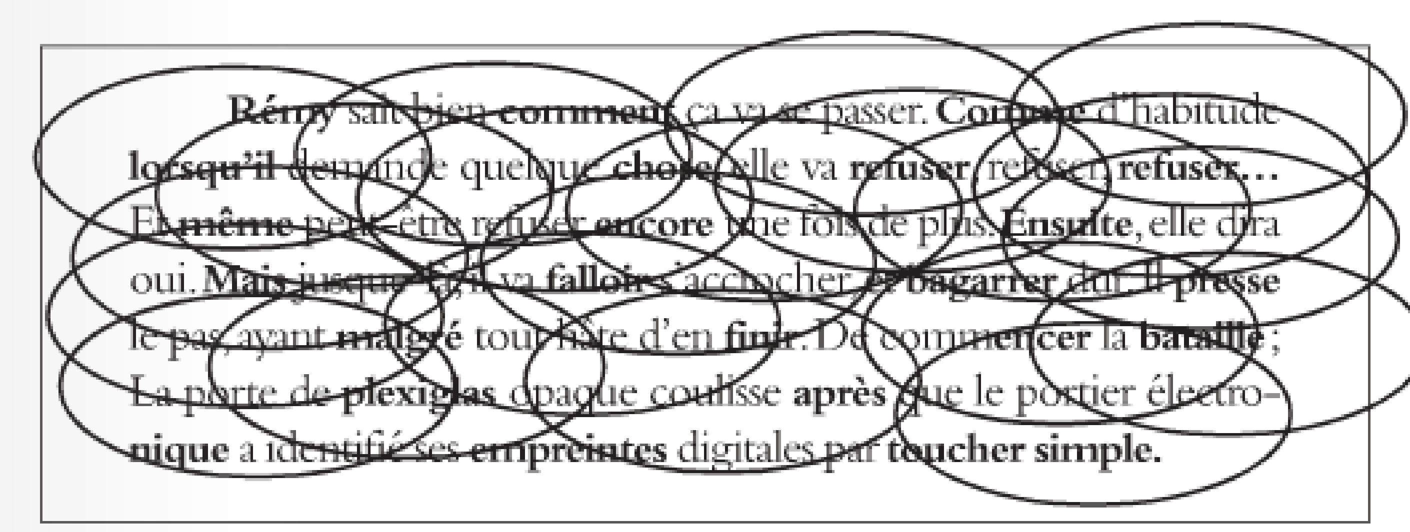
Figure 13. Détermination du champ de lecture efficiente.

Dans le cas de notre lecteur « moyen » (appelons-le « Lambda »), le champ de lecture efficiente se dessine de la façon suivante (Figure 14).

> Rémy sait bien comment ça va se passer. Comme d'habitude lorsqu'il demande quelque chose, elle va refuser, refuser, refuser… Et même peut-être refuser encore une fois de plus. Ensuite, elle dira oui. Mais jusque-là, il va **falloir** s'accrocher, et bagarrer dur. Il presse le pas, ayant malgré tout hâte d'en finir. De commencer la bataille ; La porte de plexiglas opaque coulisse après que le portier électronique a identifié ses empreintes digitales par toucher simple.

Figure 14. Champ de lecture efficiente du lecteur Lambda.

C'est-à-dire que, chaque fois qu'il arrête son œil sur un mot, Monsieur Lambda capte du même coup tous les mots qui se trouvent dans le voisinage. Nous allons donc reporter sur le texte 24 fois le champ de lecture efficiente : voilà ce qui aura été effectivement capté par Monsieur Lambda au cours de sa lecture.



Rémy sait bien **comment** ça va se passer. **Comme** d'habitude **lorsqu'il** demande quelque **chose**, elle va **refuser**, refuser, **refuser…** Et **même** peut-être refuser **encore** une fois de plus. **Ensuite**, elle dira oui. **Mais jusque**-là, il va **falloir** s'accrocher, **se bagarrer** dur. Il **presse** le pas, ayant **malgré** tout hâte d'en **finir**. De **commencer** la **bataille** ; La porte de **plexiglas** opaque coulisse **après** que le portier électro-**nique** a identifié ses **empreintes** digitales par **toucher simple.**

Figure 15. Ce qu'a capté l'œil de Monsieur Lambda.

Cela donne un invraisemblable entrelacement d'ovales, dont certains sont d'ailleurs en partie vides. Nous nous rendons compte également que plusieurs mots figurent dans 4, 5, 6 ovales ou plus. Ce qui signifie que l'information envoyée par l'œil de Monsieur Lambda à son cerveau pour lui permettre de lire et de comprendre le texte a été surabondante, avec des taux de redondance très élevés.

Le temps passé par le cerveau à décoder, puis à interpréter ces informations redondantes, sans compter le temps passé par le cerveau à les capturer, représente de précieuses secondes perdues. Résultat, la vitesse de lecture de Monsieur Lambda est aussi moyenne que décevante.

Couverture optimale du texte

Prenons maintenant le problème dans l'autre sens. Puisque nous connaissons les dimensions du champ de lecture efficiente de Monsieur Lambda, nous allons essayer de rationaliser, c'est-à-dire de nous demander comment on peut entièrement recouvrir le texte proposé en utilisant le minimum de fois la fameuse ovale.

Nous arriverons par exemple au résultat de la figure 16 :

Rémy sait bien comment ça va se passer. Comme d'habitude lorsqu'il **demande** quelque chose, **elle** va refuser, **refuser**, refuser… Et même peut-être refuser encore une fois de plus. Ensuite, elle dira oui. Mais jusque-là, il va **falloir** s'accrocher, et bagarrer dur. Il presse **le pas**, ayant malgré tout hâte d'en finir. De commencer la bataille ; La porte de plexiglas opaque coulisse après **que le** portier électro**nique** a identifié ses **empreintes** digitales par toucher simple.

Figure 16. Recherche de la couverture optimale du texte.

Nous venons de passer de 24 à 8 points de fixation : notre vitesse de lecture est donc multipliée par trois ! À vous de laisser maintenant votre œil s'arrêter sur les huit mots en caractères gras.

Rémy sait bien comment ça va se passer. Comme d'habitude lorsqu'il **demande** quelque chose, **elle** va refuser, **refuser**, refuser… Et même peut-être refuser encore une fois de plus. Ensuite, elle dira oui. Mais jusque-là, il va **falloir** s'accrocher, et bagarrer dur. Il presse **le pas**, ayant malgré tout hâte d'en finir. De commencer la bataille ; La porte de plexiglas opaque coulisse après **que le** portier électro**nique** a identifié ses **empreintes** digitales par toucher simple.

Figure 17. 8 points de fixation.

La lecture n'a peut-être pas été très facile et vous avez même dû vous arrêter un peu plus longuement sur chaque mot marqué pour bien capter ceux qui l'entouraient. À quoi cela sert-il de diviser par trois le nombre de points de fixation, si c'est pour passer trois fois plus de temps sur chacun, vous dites-vous… Si c'est le cas, sachez qu'il s'agit avant tout d'un problème d'apprentissage. Vous devez vous entraîner à bien maîtriser les mouvements oculaires. Il ne s'agit pas de fixer le mot marqué puis de dévier vers les mots secondaires situés tout autour de lui, mais de bien en rester à une seule fixation. L'exercice doit être fait et refait : lisez des pages entières en contrôlant le nombre de points de fixation !

Exercice

Cet exercice a pour but de vous aider progressivement à diminuer le nombre de points de fixation. Le texte ci-dessous est divisé dans les pages qui suivent en quatre segments. Nous avons surligné en grisé les mots sur lesquels il y a toute chance que vous fixiez votre vision. Vous allez donc vous efforcer de passer effectivement et successivement sur chacun de ces points de fixation, en vous efforçant de ne pas perdre le fil, bien entendu.

Le premier paragraphe, que vous connaissez déjà, est rapporté avec un excès de points de fixation. Puis progressivement, dans la seconde et la troisième section, nous en avons diminué le nombre. Le sens de l'exercice est de vous obliger à garder le même rythme dans la quatrième section (pas plus d'un point de fixation par ligne). Puis, quand les grisés disparaissent, continuez sur le même rythme.

Rémy sait bien comment ça va se passer. Comme d'habitude lorsqu'il demande quelque chose, elle va refuser, refuser, refuser… Et même peut-être refuser encore une fois de plus. Ensuite, elle dira oui. Mais jusque-là, il va falloir s'accrocher, et bagarrer dur. Il presse le pas, ayant malgré tout hâte d'en finir. De commencer la bataille; La porte de plexiglas opaque coulisse après que le portier électronique a identifié ses empreintes digitales par toucher simple.

«– Et cet hiver, Mat, il faudra que j'enlève mes moufles ? »

2

Il ne pense aucun bien de ce module automatique qu'elle vient d'acquérir, et il ne fait pas faute de s'en prendre au Mat chaque fois qu'il rentre. Mais l'autre a toujours le dernier mot.

«– Je suis programmé aussi pour identifier les empreintes vocales, Monsieur Rémy. »

« Et vlan », pense l'enfant, sans essayer de prolonger l'échange. Après tout, ce n'est qu'une machine.

« – Hé, M'man ?…

« – Plus tard, Rémy, je suis en prise. »

Ça commence bien. Il va falloir attendre qu'elle en ait terminé avec la séance. Le garçon avance jusqu'au magnétoscope pour lire la programmation. Il n'a pas besoin de se faire discret. De toutes façons, elle ne voit rien d'autre que son écran. Une heure vingt encore à courir. Un programme spécial sur la civilisation aztèque justement. L'ensemble du

vidéo fait normalement soixante heures, mais elle s'est placée en vitesse maximale, bien sûr. Malgré lui, le garçon a un sourire de fierté. Il y a peu de gens dans ce quartier qui puissent se vanter de pouvoir regarder un programme aussi vite que sa mère. Vingt fois la vitesse normale. Et elle dévore pendant quatre à cinq heures chaque jour.

3

«– Pas mal, hein ? » se hasarde-t-il à demander, mais sans attendre de réponse, puisqu'elle a chaussé les écouteurs juste après son entrée. Il connaît le programme. Il l'a visionné la semaine précédente. Bien construit. Une alternance de chapitres techniques et de reconstitution avec acteurs décors et effets spéciaux. Il se demande si sa mère a pris autant de plaisir que lui au spectacle du bourreau plongeant le couteau dans la poitrine de la jeune fille pour en extraire le cœur palpitant (à moins qu'ils ne l'aient appelé grand prêtre. Il ne se souvient pas très bien). Il a dû mettre une semaine, lui, pour venir à bout du cycle. Il faut dire que même en s'appliquant, il atteint à peine le quart de la vitesse maximale. Bof! Il s'en fiche bien. Une heure vingt devant lui.

Rémy commence par faire un détour par la cuisine. Le chef coq lui confectionne un sandwich club à la mayonnaise en moins de temps qu'il n'en faut pour le programmer sur le cadran lumineux, et notre gourmand l'arrose d'un lait aux mangues bien glacé.

Ensuite, pour passer le temps, il monte dans sa chambre et tente de battre Bismarck en 1870 lors de l'offensive prussienne contre la France, mais il n'a pas l'esprit au jeu, et Napoléon III est battu par l'ordinateur dès le quatorzième jour simulé.

«– Ok, ok, compris, grommelle Rémy avant de s'acharner à planter une bonne vieille fléchette en polyéthylène lesté aux silicones au milieu d'une bonne vieille cible en Téflon spiralé.

4 – Continuez au même rythme

«– Rémy, viens manger. » La voix de sa mère tonitrue par l'interphone quelques secondes à peine après la fin du temps prévu. Sans se faire prier davantage, l'enfant descend l'escalier quatre à quatre.

«– Dis, maman ? je voudrais…

«– Un instant, mon garçon. D'abord, assieds-toi

correctement et explique-moi pourquoi tu as regardé ce vidéo western hier soir à vitesse normale ?

«– Mais M'man, j'étais fatigué et…

«– Ce n'est pas une raison. Est-ce que tu crois que c'est en regardant des enregistrements à vitesse normale que j'en suis arrivée là ou je suis.

«– Tu es une téléspectatrice exceptionnelle, Maman !

« – Je ne crois pas aux dons innés. Il n'y a que le travail. Aller toujours plus loin. Toujours plus vite. Et n'oublie pas que derrière la vitesse, il y a les études, les diplômes, bref, la réussite sociale. »

Hé bien, pensa Rémy, c'est plutôt mal engagé. Il préféra attendre que ça se calme et déguster le canard laqué du chef-coq. C'était un programme qu'ils avaient acquis ensemble la semaine dernière, sa mère et lui, mais ils n'avaient pas encore eu l'occasion de l'essayer. C'était sublime ! Pendant le repas, sa mère lui parla aussi du Prix Nobel obtenu par Norton et Dawes pour leurs travaux sur le cycle de la rhodopsine, le principal des pigments rétiniens. Ils avaient réussi à fabriquer une bactérie qui produisait une enzyme capable de réduire de quarante pour cent la durée de ce cycle.

«– Te rends-tu compte, Rémy, avec une souche de ces bactéries implantée dans la rétine on pourrait espérer réduire la persistance de deux centièmes de seconde. Il deviendrait possible de visionner trente-trois fois plus vite que la normale ! »

Rémy remarqua que le débit du discours avait accéléré à la fin de la tirade. Ensuite, elle parla de Sautemps son associé. Elle craignait pour sa santé mentale, et se demandait même s'il était bon de continuer avec lui.

«– Te rends-tu compte, Rémy, apprendre à lire ! Pourquoi pas à écrire, tant qu'il y est. À trente-deux ans ! je lui ai dit tout net que c'était stupide. D'un homme de quarante ans, retraité, hors carrière, on pourrait, à la rigueur l'admettre. Je dis bien à la rigueur. Mais de lui, en pleine activité ! Apprenez à tailler des

pointes de flèches dans du silex, lui ai-je encore asséné. » L'enfant avait posé ses baguettes, très pâle.

« – Au fait, Rémy, tu voulais me demander quelque chose ?

« – Moi ? non… Je ne sais plus… rien, rien… »

Il piqua du nez dans son plat. Pour le cours de lecture, c'était perdu d'avance, il fallait se rendre à l'évidence.

FIN

(Extrait du recueil *Hors saison,* avec l'aimable autorisation des éditions Eons)

ÉLARGIR LE CHAMP VISUEL

Dans ce qui a précédé, nous avons considéré comme intangible une certaine amplitude du champ visuel de lecture à l'intérieur duquel vous parvenez sinon à lire, du moins à saisir le sens des mots. Ce champ, dont les dimensions sont aussi liées à la distance depuis laquelle vous lisez (voir figure), n'est pas aussi vaste que le champ visuel proprement dit.

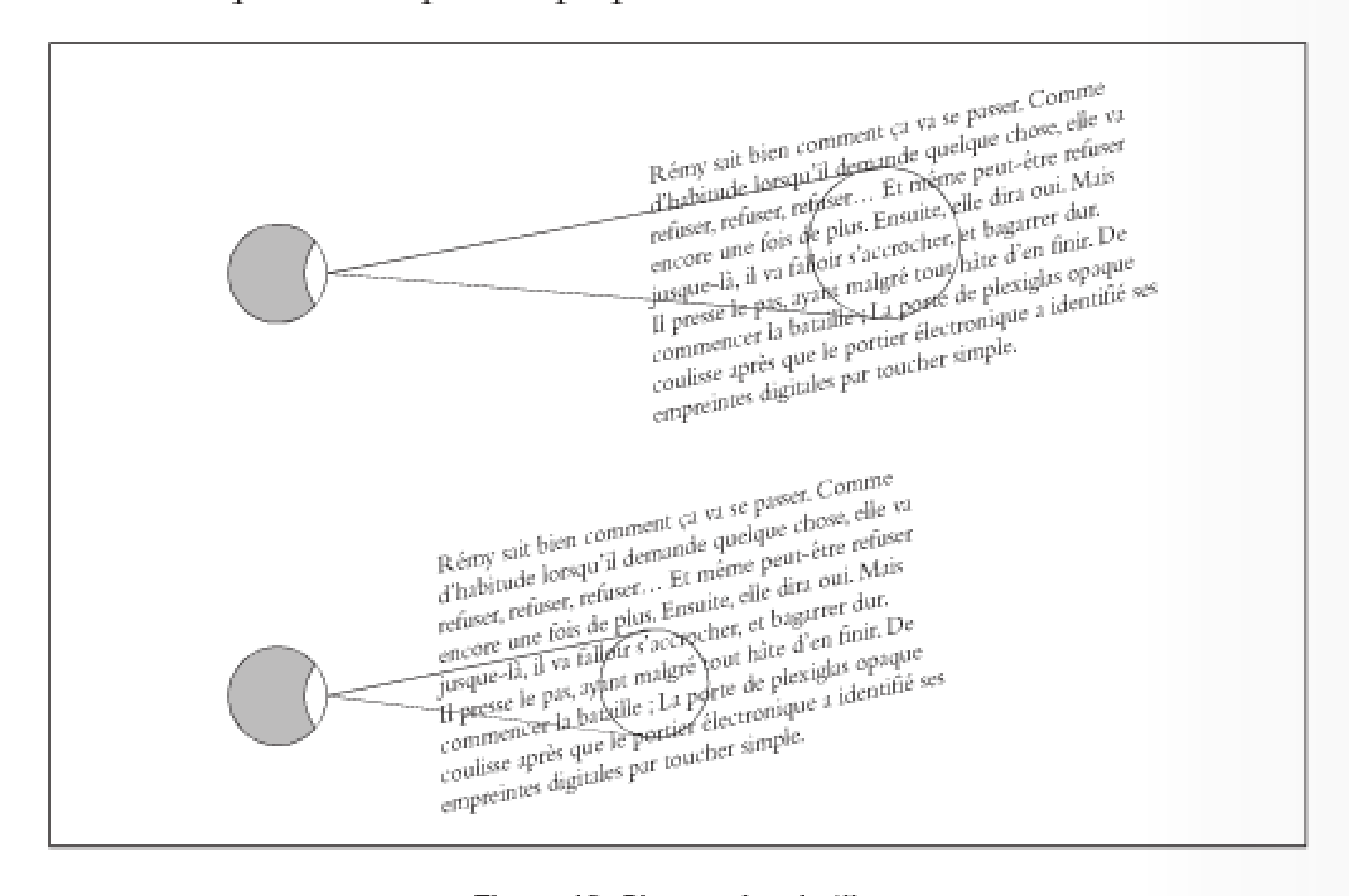


Figure 18. Champ visuel utile.

Il est donc possible d'exploiter au mieux votre champ visuel en vous entraînant à une saisie toujours plus large du texte. Commencez par fixer un mot, en essayant en même temps sans bouger l'axe de l'œil, de saisir le sens du maximum de mots. Essayez ainsi de déterminer jusqu'à quel point vous pouvez pousser votre champ visuel utile.

> Rémy sait bien comment ça va se passer. Comme d'habitude lorsqu'il demande quelque chose, elle va refuser, refuser, refuser… Et même peut-être refuser encore une fois de plus. Ensuite, elle dira oui. Mais jusque-là, il va **falloir** s'accrocher, et bagarrer dur. Il presse le pas, ayant malgré tout hâte d'en finir. De commencer la bataille ; La porte de plexiglas opaque coulisse après que le portier électronique a identifié ses empreintes digitales par toucher simple.

Figure 19. Élargissement du champ visuel.

Vous pouvez ainsi parvenir à élargir considérablement ce champ. Sachez alors qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une lecture chronologique ! C'est-à-dire dans l'ordre de la phrase. L'œil va acquérir simultanément tous les mots, et le cerveau va les réorganiser selon le sens le plus probable (voir encadré). Toutes ces opérations vont se produire sans que vous vous en rendiez même compte !

Remettre de l'ordre dans les désordres de l'amour !

M. Jourdain : (…) Je voudrais lui mettre dans un billet : Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour, mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment. (…)

Le Maître de philosophie : On peut les mettre premièrement comme vous avez dit : Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. Ou bien : D'amour, mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux. Ou bien : Vos beaux yeux d'amour me font, belle marquise, mourir. Ou bien : Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font. Ou bien : Me font vos beaux yeux mourir, belle Marquise, d'amour.

M. Jourdain : Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

Le Maître de philosophie : Celle que vous avez dite : Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.

Molière, *Le Bourgeois gentilhomme,* acte II, scène 5.

Vous pouvez donc pousser au maximum votre capacité d'appréhension des mots. N'ayez crainte, s'il y a ambiguïté, votre cerveau vous enverra un signal suffisamment fort pour que vous reveniez plus en détail sur ce passage. Mais attention : il en va de la vitesse de lecture comme de celle des voitures : si vous devez repasser en troisième pour franchir une côte difficile, n'oubliez pas de repasser en quatrième dès que l'obstacle est franchi ! En appliquant ce nouveau périmètre au texte sur lequel nous travaillons, voici ce que cela donne :

Rémy sait bien comment ça va se passer. Comme d'habitude lorsqu'il demande quelque chose, elle va refuser, refuser, refuser… Et même peut-être refuser encore **une fois** de plus. Ensuite, elle dira **oui**. Mais jusque-là, il va falloir s'accrocher, et bagarrer dur. Il presse le pas, ayant malgré tout hâte d'en finir. De commencer la bataille ; La **porte** de plexiglas opaque coulisse **après** que le portier électronique a identifié ses empreintes digitales par toucher simple.

Figure 20. Quatre points de fixation.

Cette fois, on est passé à quatre points de fixation, qui suffisent pour couvrir tout le texte, soit une augmentation par SIX de la vitesse. Pourtant, on est toujours en mode linéaire avec un ordre logique entre les points de fixation. Voici comment l'œil va se déplacer d'un des points de fixation à un autre :

Rémy sait bien comment ça va se passer. Comme d'habitude lorsqu'il demande quelque chose, elle va refuser, refuser, refuser… Et **même** peut-être refuser encore **une fois** de plus. Ensuite, elle dira oui. Mais jusque-là, il va falloir s'accrocher, et bagarrer dur. Il presse le pas, ayant malgré tout hâte d'en **finir**. De commencer la bataille ; La **porte** de plexiglas opaque coulisse **après** que le portier électronique a identifié ses empreintes digitales par toucher simple.

Figure 21. Déplacement linéaire.

Cet élargissement du champ, remarquons-le, s'obtient aussi en prenant du recul par rapport au document. Pour ceux qui souffrent de troubles de la vision, il est important de disposer de bonnes lunettes, et surtout de les chausser ! Ceci est particulièrement vrai pour les myopes, qui sont parfois tentés, surtout quand vient la presbytie, de déposer leurs verres et de lire en tenant le livre très près du visage. Ce faisant, ils diminuent de fait les dimensions de leur champ visuel utile, et donc leur vitesse de lecture. Si on pousse le raisonnement plus en avant, on pourrait penser qu'il suffit d'élargir encore le champ pour toujours gagner de la vitesse. Et pourquoi pas tenter jusqu'à une seule fixation par paragraphe ?

Rémy sait bien comment ça va se passer. Comme d'habitude lorsqu'il demande quelque chose, elle va refuser, refuser, refuser… Et même peut-être refuser encore une fois de plus. Ensuite, elle dira oui. Mais jusque-là, il va **falloir** s'accrocher, et bagarrer dur. Il presse le pas, ayant malgré tout hâte d'en finir. De commencer la bataille ; La porte de plexiglas opaque coulisse après que le portier électronique a identifié ses empreintes digitales par toucher simple.

Figure 22. Tentative d'une fixation unique.

En fait, ce n'est pas aussi simple. En mode linéaire, le système trouve sa limite : en dehors du champ utile, les mots pourront être perçus comme des images, mais celles-ci ne seront pas décryptées. D'où cette vision schématisée par la figure 23 : les mots situés hors du cercle sont pour vous comme du grec ! (en supposant bien sûr que l'alphabet hellénique vous soit inconnu). Il y a donc une limite objective à l'accroissement de la vitesse de lecture sous cette forme.

Rémψ σαιτ βιεν χομμεντ □α ϖα σε πασσερ. Χομμε d'habitude lorsqu'ιλ δεμανδε θυελθυε χηοσε, ελλε ϖα ρεφυσερ, ρεφυσερ, refuser… Et m□με πευτ-□τρε ρεφυσερ encore une fois de πλυσ. Ενσυιτε, ελλε dira oui. Μαισ φυσθυε-λ□, ιλ va falloir s'accrocher, et βαγαρρερ δυρ. Ιλ πρεσse le πασ, αψαντ μαλγη□τε d'en finir. De commencερ λα βαταιλλε ; λα πorte de plexιγλασ οπαθυε χουλισσε απρ□σ θυε λε πορτιερ □λεχτρονique a identifié σεσ εμπρειντεσ διγιταλεσ παρ τουχηερ

Figure 23. Champ visuel et champ de lecture.

Conclusion, vous pouvez améliorer le confort de lecture – quoique les conditions optimales soient rarement réunies – et rentabiliser vos « sauts visuels » pour couvrir au mieux le texte lu avec le minimum de points de fixation. Mais tout cela restera limité par des contraintes physiques et objectives, déterminées d'une part par le cycle de la Rhodopsine, c'est-à-dire la durée physiologiquement incontournable de renouvellement du pigment rétinien, et aussi par votre champ de lecture efficiente. Cette limite est différente pour chacun et fixe la vitesse linéaire totale maximale.

Exercice

Entraînez-vous à lire le texte suivant en ne fixant que deux fois par ligne au début, puis une fois par ligne, puis une fois toutes les deux lignes, puis toutes les quatre, cinq, six lignes... Notez à partir de quelle section il vous semble que vous ne parvenez plus à comprendre ce que vous lisez.

Claude Lévi-Strauss : « Brasil, meu amor ! »

Section 1

C'est au Brésil que Claude Lévi-Strauss, né à Bruxelles en 1908, a fait ses premiers pas d'ethnologue. Il avait été envoyé à São Paulo en 1935 dans le cadre de la Mission universitaire française. De cette expérience fondatrice, qu'il a relatée dans *Tristes Tropiques*, l'anthropologue, membre de l'Académie française, auteur d'une œuvre capitale dans le domaine des sciences humaines, se souvient soixante-dix ans plus tard à l'occasion de l'année du Brésil. Rencontre à Paris, dans le quartier de Passy, avec un témoin hors du commun, qui vit entouré de ses livres et d'émouvants souvenirs, confessant volontiers son goût pour les choses qui n'existent plus.

Section 2

LE FIGARO LITTÉRAIRE. – La « saison culturelle » patronnée par le ministère des Affaires étrangères est, cette année, dédiée au Brésil en 2005. N'avez-vous pas le sentiment qu'elle est l'occasion d'une ferveur toute particulière de la part des Français ?

Claude LÉVI-STRAUSS. **–** Je suis très mauvais juge, vous savez. Je vis dans une demi-retraite et je me trouve bien incapable de vous parler de l'état de l'opinion française aujourd'hui. Mais on me rapporte, en effet, que l'exposition consacrée au « Brésil indien » au Grand Palais, à Paris, attire la foule. On peut penser qu'il y a, entre la France et le Brésil, des liens d'amitié assez forts et assez anciens que très peu de chose suffit à réveiller.

En 1935, lorsque vous avez débarqué au Brésil, songiez-vous à cette antique amitié ? Saviez-vous que vous mettiez vos pieds dans ceux de Jean de Léry, votre prédécesseur du XVIe siècle, que vous surnommerez le « Montaigne des vieux voyageurs » dans Tristes Tropiques ?

J'avais lu, avant de partir, son *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil.* Je ne sais plus exactement dans quelles circonstances, il ne devait pas être facile de se procurer ce livre. À la bibliothèque du Musée de l'Homme, où j'entreprenais mes recherches, il y avait sans doute une ancienne édition du XIXe siècle. Ce fut extraordinaire de découvrir les côtes du Brésil, la baie de Rio de Janeiro, la faune, la flore et les indigènes dans la relation d'un voyageur qui m'avait précédé de quatre siècles. Le regard de Léry est d'une grande fraîcheur, sa rigueur celle d'un ethnographe contemporain, son *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, une grande œuvre littéraire. On écrivait un merveilleux français à son époque. Pour l'avoir lu, je ne fus pas surpris, en arrivant à São Paulo, de découvrir que la France et le Brésil étaient presque deux pays unis. Songez que, dans le cadre de la Mission universitaire, nous donnions nos cours en français à São Paulo sans aucun problème. À cette époque, toute la bonne société brésilienne parlait couramment français.

Section 3

La Mission universitaire française à laquelle vous avez pris part en 1935 était une petite sœur de la Mission artistique française menée par le peintre Jean-Baptiste Debret à Rio de Janeiro en 1816. En aviez-vous conscience ?

On savait tout cela. Nous admirions Debret. Ses aquarelles représentant des scènes de la vie quotidienne à Rio de Janeiro, et dans l'intérieur du pays ont une véritable valeur ethnologique. L'ancienneté des liens entre la France et le

Brésil était connue. N'oubliez pas que Georges Dumas, ce médecin et philosophe chargé de l'envoi de missions universitaires entre 1935 et 1939, à São Paulo, était en quelque sorte l'incarnation de ces liens. En 1916, c'est lui qui avait fondé le lycée français de Rio.

Vous aviez donc vraiment le sentiment, en posant le pied à Rio de Janeiro en mars 1935, de vous inscrire dans un cycle historique qui avait commencé au XVIe siècle ?

Certainement.

Section 4

Dans Nus, féroces et anthropophages (1557), le voyageur allemand Hans Staden raconte qu'il s'est présenté comme l'ami des Français pour éviter d'être dévoré par des Indiens qui l'avaient capturé. Croyez-vous vraiment, comme l'écrira le capucin Yves d'Évreux, en 1613, que les Tupinambas jugeaient « l'humeur française plus sortable à la leur qu'aucune autre » ?

C'est probable. Cela s'explique par les conditions mêmes de l'exploration des côtes du Brésil. Dès le début du XVIe siècle, il y avait des Français qui étaient installés à demeure. Même les adversaires du *Voyage de Gonneville*, qui pensent que ce livre est une mystification forgée deux siècles plus tard, et le démontrent avec des éléments assez convaincants, ne mettent pas en doute les témoignages portugais selon lesquels, en 1504, il y avait au moins cinq navires français au mouillage sur la côte brésilienne du côté de l'actuel Salvador de Bahia. Or, en ce temps-là, les Portugais n'avaient pas encore engagé de politique de colonisation. Les cinquante premières années du XVIe siècle furent sans doute l'époque bénie des relations entre Français et Tupis. Jusqu'à l'expédition de Villegaignon, et à l'établissement de la France antarctique, dans la baie de Guanabara, en 1555, les contacts n'étaient pas du tout une affaire de politique du roi de France. C'était l'initiative de marchands et de navigateurs bretons et normands qui voulaient simplement se procurer les biens précieux que l'on trouvait là-bas. C'était du petit trafic indépendant, fondé sur le troc, beaucoup plus libre qu'une politique étatique.

La langue n'était cependant pas une barrière ?

Des garçons français assez hardis pour rester sur la côte du Brésil, où ils avaient pris racine, avaient fini par l'apprendre et servaient de truchement aux marchands. Sans ces truchements, André Thevet, qui n'a passé que quelques semaines au Brésil et qui était constamment malade, n'aurait pas pu rapporter la masse d'informations contenues dans les *Singularités de la France antarctique*. Il n'a pas enquêté lui-même, puisqu'il était au lit. Il devait être entouré de truchements qui lui ont parlé de la faune et de la flore, du fonctionnement de la société tupinamba et des rituels anthropophages.

Ces Français qui vivaient avec les Indiens et qui avaient souvent femme et enfants étaient accusés par les Portugais de s'être « ensauvagés » et de manger de la chair humaine…

On peut penser que cela arrivait…

Section 5

Comment s'expliquer l'absence de préjugé de race de ces voyageurs bretons et normands, qui non seulement sympathisaient avec les Indiens, mais parfois les ramenaient avec eux pour les marier à des Françaises ?

N'oubliez pas que ces Indiens étaient baptisés. Une des forces du christianisme fut précisément de ne se soucier que de la conversion. Je crois aussi que l'étranger avait un grand prestige en tant qu'étranger. Tout individu venu d'ailleurs était alors l'objet d'une forte curiosité.

Quatre siècles plus tard, la mémoire de ces rencontres s'était-elle perpétuée ? Avez-vous eu le sentiment d'avoir été bien reçu par les Indiens, parce que vous étiez Français ?

Non, cela ne signifiait plus rien pour eux. Les tribus qui trafiquaient avec les Français n'étaient pas les mêmes que celles que j'ai rencontrées dans le Mato Grosso.

Vous avez parlé de la fraîcheur du regard de Léry. Même s'il vous est arrivé de retrouver auprès des Nambikwaras un climat qu'il avait connu, votre expédition de 1938 dans le Mato

Grosso fut marquée par le pressentiment tragique d'une destruction irrémédiable de leur civilisation ?

Oui, et heureusement je m'étais trompé. Lorsque j'ai quitté les Nambikwaras, j'étais persuadé qu'ils n'existeraient plus vingt ans plus tard. Ils sont toujours là. On doit espérer que cela continue, et que le gouvernement brésilien les protège un peu mieux qu'il ne l'a fait jusqu'ici.

En 1985, lorsque vous êtes revenu au Brésil, vous avez quand même compris qu'une certaine forme de contact que vous aviez eu avec les Indiens Nambikwaras et Bororos ne serait plus jamais possible ? Plus personne, après vous, n'aurait la possibilité de retrouver l'émotion de Jean de Léry ?

J'ai pourtant failli revoir les Bororos. Le quotidien *O Estado de São Paulo* avait organisé un voyage. Avec ma femme, nous avons pris un petit bimoteur à Brasília. Après quelques heures de vol, nous avons atteint les territoires bororos où j'ai pu observer des maisons. Mais la piste était trop courte pour que l'avion se pose. Nous avons dû faire demi-tour sans avoir vu les Indiens. Le président Mitterrand nous attendait à Brasília, où il donnait un banquet en l'honneur du président José Sarney. Nous étions en train de nous demander si nous avions assez d'essence pour rentrer, lorsque nous avons été pris dans un orage épouvantable. Heureusement, nous avons fini par atteindre Brasília.

Les Indiens étaient donc devenus inaccessibles, alors qu'un demi-siècle auparavant, vous pouviez encore aller à leur rencontre aux marches de São Paulo…

Aux marches de la ville, c'est un peu exagéré. Mais j'ai, en effet, trouvé une carte de l'État de São Paulo, datant de 1915, qui représentait la moitié de l'État en blanc, avec pour seule mention « Terres inconnues occupées par les Indiens ». C'était cependant une époque où les Indiens étaient allégrement exterminés.

Durant votre premier séjour au Brésil, vous êtes-vous également intéressé à l'histoire et à la littérature ?

Franchement, très peu. Mais je ne me suis pas attaché qu'aux Indiens. Je me suis beaucoup intéressé aux villes. C'est un des aspects essentiels de l'expérience brésilienne. La naissance d'une ville, qui s'étale sur des siècles ou sur des millénaires dans l'Ancien Monde, prenait quelques années ou quelques mois au Brésil. Pour le sociologue, cela constitue une sorte d'expérience toute faite. Et, comme j'étais venu à l'université de São Paulo comme sociologue, j'envoyais mes élèves observer leur quartier ou leur rue. À São Paulo, on disait alors qu'on construisait une maison par heure. Cela changeait tous les jours. Nous observions également que les villes étaient en train de se construire, au bord du chemin de fer qui pénétrait dans l'ouest de l'état de São Paulo et du Parana. C'était très étonnant. La première ville avait 2000 habitants, celle d'après n'en avait plus que 90, vingt kilomètres plus loin, elle en avait 40, et vingt kilomètres plus loin elle en avait un seul.

Section 6

Le voyage de 1985 fut votre unique retour au Brésil ?

Oui. J'ai été ému de retrouver São Paulo, sa lumière et son parfum bien à elle, mon université des années 1930 devenue une grande institution. Mais ce fut très bref. Cinq jours.

Quatre longues décennies d'absence et un très bref retour à l'université de São Paulo, il y a vingt ans déjà, ne vous ont cependant pas empêché de rester en contact intellectuel continu avec vos élèves brésiliens ?

Vous savez, aujourd'hui, ce ne sont plus mes élèves. Ce ne sont même plus les élèves de mes élèves. Ce sont les élèves des élèves de mes élèves. Mais je n'ai jamais rompu le contact. Dans le domaine de l'ethnologie au moins, je suis resté en correspondance personnelle avec la plupart des universitaires qui occupent les chaires au Brésil, un pays pour lequel je conserve un grand amour.

(Interview – *Le Figaro Littéraire*)

Notez ici jusqu'à quelle section vous avez pu lire et comprendre. Puis recommencez avec le même texte, en suivant les mêmes règles, pour essayer d'aller jusqu'à la section supérieure.

Apprendre la lecture déstructurée

Je vous propose d'aller encore plus vite, et même de crever tous les plafonds. Mais attention : pour cela, il va vous falloir d'abord renoncer à tout lire et surtout faire une confiance absolue à votre cerveau. Inconsciemment, il va repérer les points d'ancrage dans le texte et à partir de là, en tirer la substance essentielle.

RENONCER À L'EXHAUSTIVITÉ

Vous préparez un examen, un exposé, un concours, et vous vous dites donc, à juste titre, que chaque point compte. Dès lors, devant un texte, vous allez avoir le souci, légitime, de ne rien laisser échapper, de TOUT lire, de ne pas rater un seul mot… Si nous étions dans la Chine impériale, et que vous ayez à préparer un des concours d'accès au mandarinat, fondés sur une connaissance pointilleuse de tous les traités, vous auriez bien entendu raison ! Mais nous ne sommes plus, justement, au temps du mandarinat.

Cette exactitude absolue, c'est le même type de rapport au texte que l'on demande à un acteur ou une actrice qui tient un rôle dans une pièce. Même si le texte ne doit pas donner l'impression d'être appris par cœur, il doit l'être, en fait. Mais vous n'êtes ni un postulant mandarin, ni une jeune étoile montante du théâtre. Ce qu'on vous demande, pour réussir, ce n'est pas une connaissance par cœur, mais une compréhension, et une connaissance complète et non parfaite des références.

Autrement dit, vous n'avez pas à connaître à la phrase et au mot près la manière dont sont exposés des idées, des concepts, des faits. Vous devez simplement connaître ces idées, ces concepts et ces faits, et ce n'est déjà pas une mince affaire.

Nous allons prendre un exemple avec ce texte, tiré d'un manuel :

Exercice 1

La mise en place d'une administration d'urgence

Dans un certain nombre de pays, les systèmes administratifs d'État se sont effondrés. On a vu alors, pour répondre aux nécessités immédiates, se reconstruire des services publics de proximité, et donc revenir une fonction publique d'action.

La période actuelle donne de nombreux exemples d'effondrement d'une administration, et donc d'une fonction publique. Les causes en sont diverses, allant des guerres civiles comme en Sierra Leone, en Afghanistan, au Rwanda, à l'effondrement spontané ou non d'un régime. Ce fut le cas dans un certain nombre de pays ex-communistes, ou pour d'autres raisons. Ainsi peut-on citer aussi les crises économiques et financières, ou les plans de rigueur imposés par le FMI, avec pour conséquence, parfois, une cessation brutale du versement des rémunérations des fonctionnaires, élément le plus simple pour améliorer une situation budgétaire difficile. Il en résulte des conditions qu'on peut qualifier au sens étymologique d'anarchiques.

La nécessité d'organiser la vie quotidienne subsiste cependant. Un certain nombre de fonctions, santé, ordre public, éducation, fourniture d'eau, d'électricité, transports, etc. qui avaient jusque-là été assurées par l'État, se trouvent soudain non assurées. On assiste alors, souvent, à la mise en place de services publics *sui generis*.

La mise en place d'une administration de crise demande une théorie et une « boîte à outils ». La théorie se fonde sur une triple approche : pragmatique, empirique, rationnelle. L'approche est d'abord pragmatique, en ce sens qu'elle s'appuie sur les compétences disponibles. Il y a dans la situation d'urgence des spécialistes disponibles, qu'ils viennent de l'avant-crise sur place ou qu'ils arrivent très rapidement. Le premier choix des domaines à remettre en marche peut donc dépendre de la disponibilité ou non d'agents capables de les remettre en marche. La seconde approche, presque simultanée à la première est une approche empirique : quels sont les besoins ? Quels sont les secteurs à couvrir d'urgence ? C'est un recensement qui doit s'appuyer à la fois sur les besoins signalés par la population, et sur une analyse extérieure rapide. Il s'agit alors de mettre en place très rapidement les

structures de réponse au besoin, soit en prélevant dans une autre région des compétences, soit en les détectant dans la population, ou encore en les faisant venir de l'étranger. L'approche rationnelle ne peut intervenir qu'en troisième rang. Il s'agira cette fois de donner à ces embryons de systèmes administratifs une coordination, une structure raisonnée, un cadre, bref, de les transformer en une vraie fonction publique. Telle est donc la boite à outils : recenser les compétences immédiatement disponibles et les mettre en œuvre, puis les besoins urgents et les couvrir ; ensuite, dans le cadre d'un processus de reconstruction politique, rationaliser.

(Extrait des *Grandes Questions de la fonction publique* – Éditions l'Etudiant)

Condenser le texte

En lui-même, ce texte n'est pas très long, et le lire entièrement, pour en comprendre le sens, peut ne pas sembler scandaleux. Nous allons cependant nous en servir pour nous demander ce qui, dans ce qu'il contient, est vraiment indispensable à sa parfaite compréhension. Pour cela, la technique employée va être celle du **condensat** : je vais effacer, dans un premier temps, toutes les phrases qui sont redondantes par rapport à ce que le texte a déjà apporté, tout ce qui n'apporte rien de nouveau. J'irai même jusqu'à effacer des mots isolés quand ceux-ci n'ont en eux-mêmes aucun apport informatif.

> **condensat**
>
> Qui se rapporte directement à la technique de la « condensation ». Progressivement, le texte est pressurisé, réduit à l'essentiel.

D'une certaine manière, le processus adopté est celui que l'humoriste Fernand Reynaud poussait jusqu'à la dérision dans son sketch des « Oranges ». Dans cette saynète, l'acteur met en scène un vendeur de fruits qui, sur une ardoise, a écrit « Ici on vend de belles oranges pas chères ». Un client arrive, et lui fait effacer les mots l'un après l'autre, car il les estime redondants : « Ici », car il est bien évident que les oranges vantées ne sont pas celles du marchand voisin ; « on vend » car il n'est pas d'usage de s'installer dans un marché pour procéder à des distributions gratuites de fruits ; « belles » puisque l'ardoise est posée sur les oranges elles-mêmes, et qu'il est en effet visible qu'elles sont belles et sans défauts ; etc.

Ce raisonnement par l'absurde prouve finalement que la meilleure information vient du produit lui-même, et non de l'ardoise devenue inutile. Discutable sur le plan du marketing et de la publicité, cette conclusion va pourtant nous être très utile. Mais pour le moment, tenons-nous en à ce stade.

Reprenons, phrase par phrase, les deux premiers paragraphes :

Dans un certain nombre de pays, les systèmes administratifs d'État se sont effondrés. On a vu alors, pour répondre aux nécessités immédiates **se reconstruire des services** publics de proximité, et donc revenir une fonction publique d'action.

Dans le « chapeau ». La première phrase apporte une information complète, que nous allons pouvoir conserver, mais la seconde devient déjà en partie surabondante : en effet, si on voit se reconstruire des services publics de proximité, on se doute bien que c'est *« pour répondre aux nécessités immédiates »*, d'autant plus que le titre nous indiquait déjà que nous allions parler de la mise en place d'une administration d'urgence. Le fait de préciser *« et donc revenir une fonction publique d'action »* ne fait que redire, à peu de choses près, la même notion. Ces deux éléments ne sont donc pas utiles à la compréhension complète.

Dans le premier paragraphe. Nous savons bien que la période dont il est question est *« La période actuelle »* et que, quand on parle d'effondrement ce n'est pas de celui des immeubles, mais celui *« d'une administration, et donc d'une fonction publique »* (c'est dans le titre et le chapeau). Par ailleurs, nous allons supposer que vous êtes déjà suffisamment informé pour connaître les exemples cités *« comme en Sierra Leone, en Afghanistan, au Rwanda »* et *« Ce fut le cas dans un certain nombre de pays ex-communistes, ou pour d'autres raisons »*. Tout comme les conséquences de certaines mesures prises : *« avec pour conséquence, parfois, une cessation brutale du versement des rémunérations des fonctionnaires, élément le plus simple pour améliorer une situation budgétaire difficile »*.

Ainsi, on peut arriver à une réduction du texte, telle que celle qui est figurée ici. Pour plus de clarté, on a également souligné en caractères gras le tout début et la toute fin de ce texte, qui permettent déjà d'en comprendre l'essentiel.

La mise en place d'une administration d'urgence

Dans un certain nombre de pays, les systèmes administratifs d'État se sont effondrés. On a vu alors, pour répondre aux nécessités immédiates se reconstruire des services publics de proximité, et donc revenir une fonction publique d'action.

La période actuelle donne de nombreux exemples d'effondrement d'une administration, et donc d'une fonction publique. Les causes en sont diverses, allant des guerres civiles comme en Sierra Leone, en Afghanistan, au Rwanda, à l'effondrement spontané ou non d'un régime. Ce fut le cas dans un certain nombre de pays ex-communistes, ou pour d'autres raisons. Ainsi peut-on citer aussi les crises économiques et financières, ou les plans de rigueur imposés par le FMI, avec pour conséquence, parfois, une cessation brutale du versement des rémunérations des fonctionnaires, élément le plus simple pour améliorer une situation budgétaire difficile. Il en résulte des conditions qu'on peut qualifier au sens étymologique d'anarchiques.

La nécessité d'organiser la vie quotidienne subsiste cependant. Un certain nombre de fonctions, santé, ordre public, éducation, fourniture d'eau, d'électricité, transports, etc. qui avaient jusque-là été assurées par l'État, se trouvent soudain non assurées. On assiste alors, souvent, à la mise en place de services publics *sui generis*.

La mise en place d'une administration de crise demande une théorie et une « boîte à outils ». La théorie se fonde sur une triple approche : pragmatique, empirique, rationnelle. L'approche est d'abord pragmatique, en ce sens qu'elle s'appuie sur les compétences disponibles. Il y a dans la situation d'urgence des spécialistes disponibles, qu'ils viennent de l'avant crise sur place ou qu'ils arrivent très rapidement. Le premier choix des domaines à remettre en marche peut donc dépendre de la disponibilité ou non d'agents capables de les remettre en marche. La seconde approche, presque simultanée à la première est une approche empirique : quels sont les besoins ? Quels sont les secteurs à couvrir d'urgence ? C'est un recensement qui doit s'appuyer à la fois sur les besoins signalés par la population, et sur une analyse extérieure rapide. Il s'agit alors de mettre en place très rapidement les structures de réponse au besoin, soit en prélevant dans une autre région des compétences, soit en les détectant dans la population, ou encore en les faisant venir de l'étranger. L'approche rationnelle ne peut intervenir qu'en troisième rang. Il s'agira cette fois de donner à ces embryons de systèmes administratifs une coordination, une structure raisonnée, un cadre, bref, de les transformer en une vraie fonction publique. **Telle est donc la boite à outils : recenser les compétences immédiatement disponibles et les mettre en œuvre, puis les besoins urgents et les couvrir ; ensuite, dans le cadre d'un processus de reconstruction politique, rationaliser.**

Le texte utile est donc en fait le suivant, avec le minimum de réécriture nécessaire à la correction stylistique :

Dans un certain nombre de pays, les systèmes administratifs d'État se sont effondrés. On a vu alors se reconstruire des services publics de proximité.

Nombreux exemples d'effondrement : les causes en sont diverses : guerres civiles, effondrement spontané ou non d'un régime, crises économiques et financières, plans de rigueur imposés par le FMI. Il en résulte des conditions qu'on peut qualifier au sens étymologique d'anarchiques.

La nécessité d'organiser la vie quotidienne subsiste : santé, ordre public, éducation, fourniture d'eau, d'électricité, transports, etc. On assiste à la mise en place de services publics *sui generis*.

La mise en place d'une administration de crise demande une théorie et une « boîte à outils ». La théorie se fonde sur une triple approche : pragmatique, empirique, rationnelle. L'approche est d'abord pragmatique, en ce sens qu'elle s'appuie sur les compétences disponibles. Il y a des spécialistes disponibles. Le choix des domaines dépend de la disponibilité. La seconde approche : quels sont les secteurs à couvrir d'urgence ? Il s'agit alors de mettre en place très rapidement les structures, soit en prélevant dans une autre région, soit en les détectant dans la population, en les faisant venir de l'étranger. L'approche rationnelle est en troisième rang : une coordination, une structure raisonnée, un cadre : transformer en une vraie fonction publique. **Telle est donc la boite à outils : recenser les compétences immédiatement disponibles et les mettre en œuvre, puis les besoins urgents et les couvrir; ensuite, dans le cadre d'un processus de reconstruction politique, rationaliser.**

Et donc, si on se contente de ce qui est en gras :

Dans un certain nombre de pays, les systèmes administratifs d'État se sont effondrés. On a vu alors se reconstruire des services publics de proximité.

Telle est donc la boîte à outils : recenser les compétences immédiatement disponibles et les mettre en œuvre, puis les besoins urgents et les couvrir; ensuite, dans le cadre d'un processus de reconstruction politique, rationaliser.

Cette dernière formulation, la plus ramassée, est peut-être celle que vous conserverez pour une éventuelle mise en fiche de cet article. L'essentiel y est. Mais la seconde, celle du texte condensé, est elle aussi suffisante.

Réduction des points de fixation

Si on revient au champ de lecture efficiente, on peut ici se rendre compte qu'en reportant celui-ci sur le texte grisé, on peut très bien couvrir l'essentiel de ce qu'il y a à lire avec beaucoup moins de points de fixation qu'en lecture linéaire la plus optimale (figures 24 et 25). Neuf points de fixation dans le premier cas, cinq dans le second : on double presque la vitesse de lecture. À condition, bien sûr, d'être en mesure d'éliminer préalablement les redondances, et de ne pas perdre de temps à chercher ce qui est important et ce qui ne l'est pas.

La période actuelle donne de nombreux exemples d'effondrement d'une administration, et donc d'une fonction publique. Les causes en sont diverses, allant des guerres civiles comme en Sierra Leone, en Afghanistan, au Rwanda, à l'effondrement spontané ou non d'un régime. Ce fut le cas dans un certain nombre de pays ex-communistes, ou pour d'autres raisons. Ainsi peut-on citer aussi les crises économiques et financières, ou les plans de rigueur imposés par le FMI, avec pour conséquence, parfois, une cessation brutale du versement des rémunérations des fonctionnaires, élément le plus simple pour améliorer une situation budgétaire difficile. Il en résulte des conditions qu'on peut qualifier au sens étymologique d'anarchiques.

La nécessité d'organiser la vie quotidienne subsiste cependant. Un certain nombre de fonctions, santé, ordre public, éducation, fourniture d'eau, d'électricité, transports, etc. qui avaient jusque-là été assurées par l'État, se trouvent soudain non assurées. On assiste alors, souvent, à la mise en place de services publics *sui generis*.

Figure 24. 9 points de fixation nécessaires en lecture linéaire optimisée.

La période actuelle donne de nombreux exemples d'effondrement d'une administration, et donc d'une fonction publique. Les causes en sont diverses, allant des guerres civiles comme en Sierra Leone, en Afghanistan, au Rwanda, à l'effondrement spontané ou non d'un régime. Ce fut le cas dans un certain nombre de pays ex-communistes, ou pour d'autres raisons. Ainsi peut-on citer aussi les crises économiques et financières, ou les plans de rigueur imposés par le FMI, avec pour conséquence, parfois, une cessation brutale du versement des rémunérations des fonctionnaires, élément le plus simple pour améliorer une situation budgétaire difficile. Il en résulte des conditions qu'on peut qualifier au sens étymologique d'anarchiques.

La nécessité d'organiser la vie quotidienne subsiste cependant. Un certain nombre de fonctions, santé, ordre public, éducation, fourniture d'eau, d'électricité, transports, etc. qui avaient jusque-là été assurées par l'État, se trouvent soudain non assurées. On assiste alors, souvent, à la mise en place de services publics *sui generis*.

Figure 25. 5 points de fixation nécessaires en lecture non linéaire.

À savoir	Sémiotique – Dans notre inconscient, les mots ont déjà un sens

La preuve est faite : le cerveau est bien capable d'accéder au sens des mots perçus inconsciemment. Jusqu'ici, seule la perception inconsciente de la forme avait été prouvée. Ainsi, la lecture d'un mot (« maison ») est facilitée lorsqu'il est précédé d'un homonyme subliminal (« méson »). Mais la facilitation par un synonyme (comme « demeure ») n'avait pu être démontrée. Grâce à des électrodes implantées dans le cerveau, l'équipe de Lionel Naccache de la Pitié-Salpêtrière, à Paris, a mesuré l'activité de l'amygdale – une structure cérébrale impliquée dans les émotions – face à des mots effrayants, neutres ou gais. Résultat : que les mots soient perçus consciemment ou inconsciemment, la réponse enregistrée est la même. L'accès au sens des mots n'est donc pas affaire de conscience... C.H. *(extrait de « Science et Vie » – juillet 2005).*

AVOIR CONFIANCE EN SES NEURONES

Vous pouvez légitimement penser que si la lecture est plus rapide après réduction du texte… Cette même réduction présente aussi en soi une perte de temps ! C'est pourquoi, vous devez avoir une confiance absolue en cette aide que nous appellerons votre cerveau, ou votre inconscient. Nous allons voir comment, à une vitesse bien plus grande que ce que vous pouviez imaginer, votre inconscient est capable de mettre à votre disposition des textes condensés et fiables. Tout seul, déjà, votre cerveau a l'habitude, sans que vous vous en rendiez compte à aucun moment, de compléter les informations manquantes, quand vous regardez quelque chose, en reconstituant les parties manquantes. Il le fait d'ailleurs de façon assez systématique.

Le cerveau remplit les vides

Vous vous souvenez que le cerveau reçoit de l'œil des informations en provenance de la rétine, et sur laquelle vient se projeter l'image qui pénètre par la pupille, avant d'être focalisée et inversée par le cristallin. Or, toute la surface du fond de l'œil n'est pas couverte de façon identique. Il existe une zone qui correspond au nerf optique, et sur laquelle on ne décèle aucune cellule visuelle.

Normalement, puisque vous ne pouvez pas « voir » la partie du champ visuel qui se projette en cet endroit, vous devriez donc avoir – au moins en fermant l'un des deux yeux pour ne pas pouvoir compenser la perte – un **« trou »** noir dans votre champ visuel. Or, faites l'expérience, il n'en est rien, alors même que ce trou noir devrait avoir la même étendue que neuf disques lunaires !

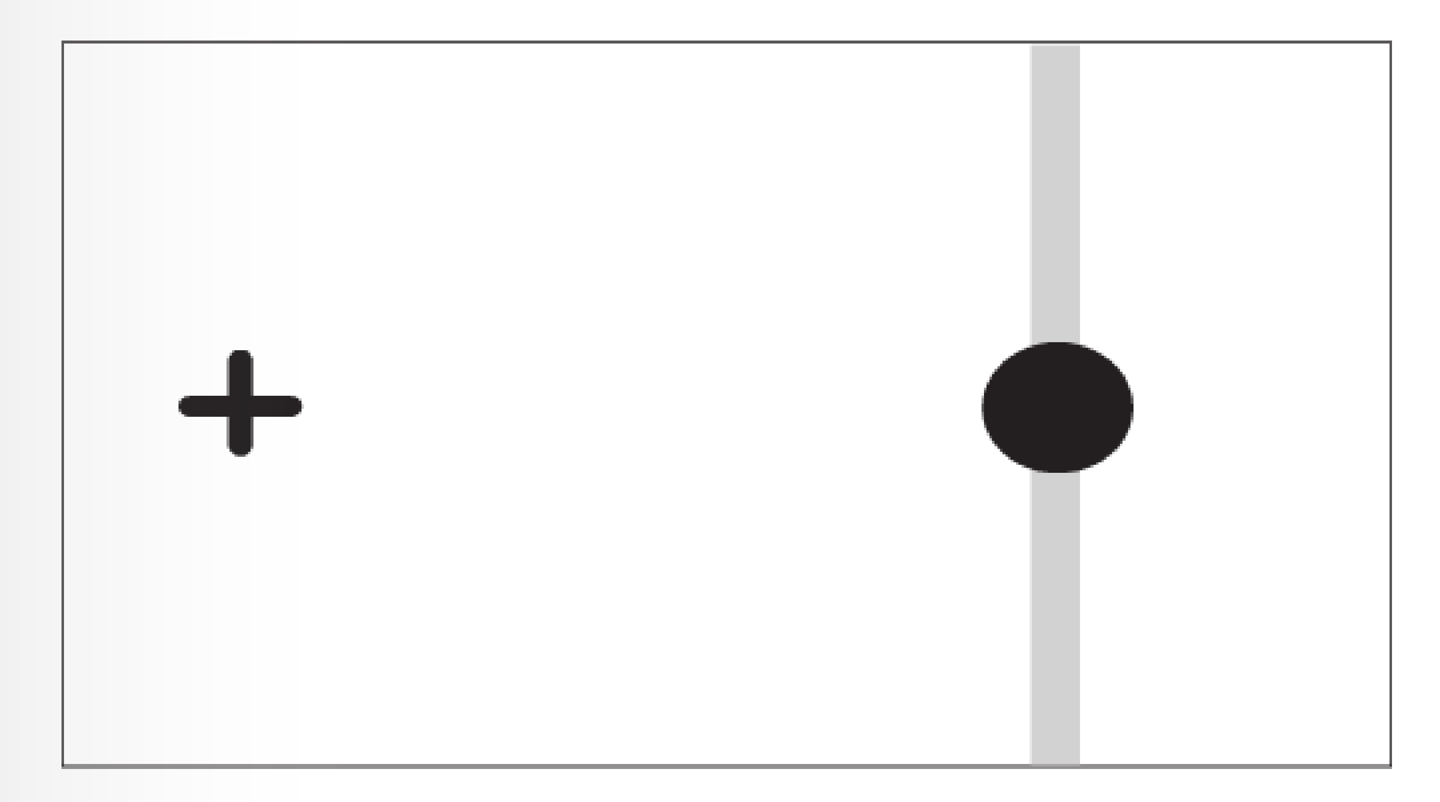
« trou »

Cette zone de la rétine porte d'ailleurs le nom de « tache aveugle ».

Une expérience simple vous montrera ce qu'il en est :

Expérience 1

Voici une figure composée d'une croix et d'un cercle coupant une ligne verticale grise. Vous allez fermer l'œil gauche, puis, avec l'œil droit, fixer la croix, en tenant la feuille à 30 cm de votre œil et en la rapprochant lentement de vous. Normalement, à une distance précise, vous allez voir disparaître le disque noir, et le trait gris devenir continu.



Cette expérience vous montre la capacité du cerveau à « remplir les vides » et à recréer une image en fonction de ce qu'il estime être la figure la plus probable. Il se fonde pour cela sur ce que nous pourrions appeler le bon sens, ou encore l'expérience. Bien entendu, dans un cas comme celui-ci, il se trompe, puisqu'il nous laisse croire que la tache n'existe pas, alors qu'elle est bien toujours là, mais le résultat reste quand même cohérent. La conclusion donnée par les scientifiques de cette expérience est simple : « Le cerveau ne tient compte que de très peu d'informations provenant du monde extérieur et la plupart de nos sensations résultent du traitement

cérébral. Nous voyons peu et interprétons beaucoup. » (Viliyanur Ramachandran et Diane Rogers-Ramachandran, dans « Notre cerveau a horreur du vide », *Cerveau et Psycho,* n° 9, mars-mai 2005).

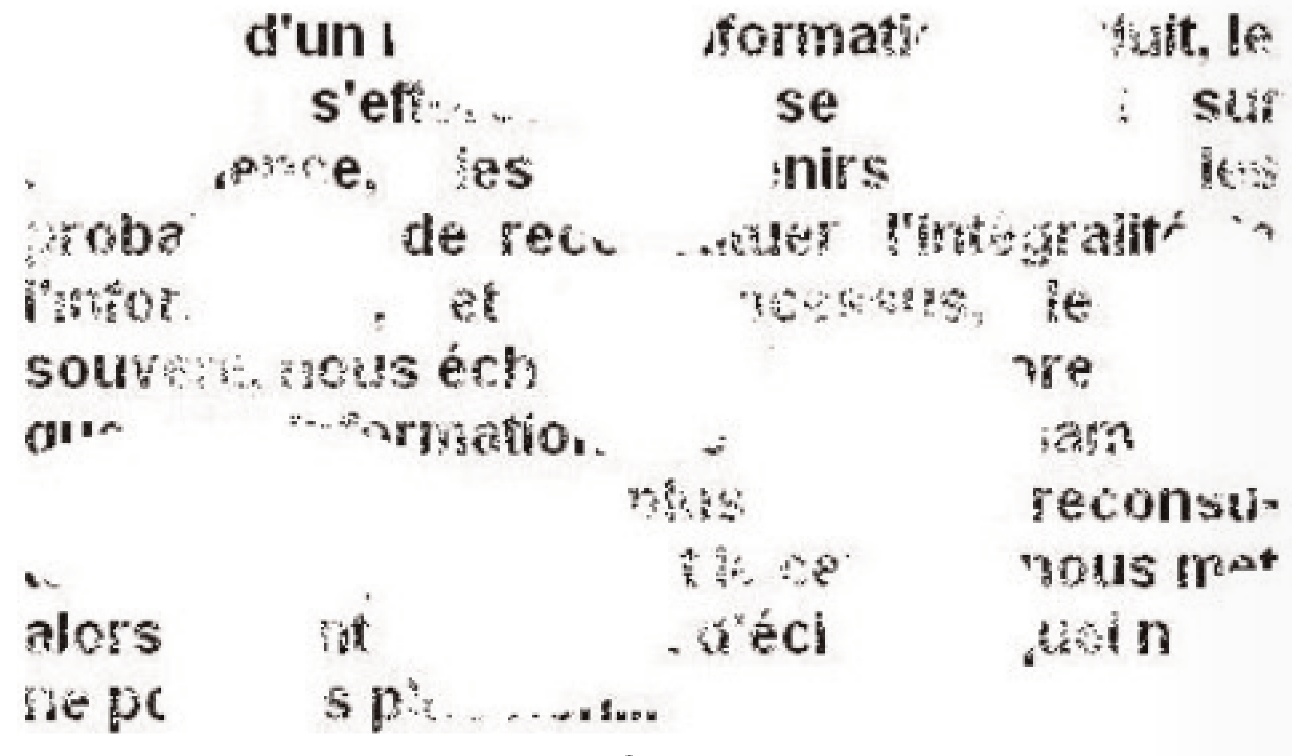
Le cerveau restitue le sens

C'est exactement de cette faculté à « remplir les vides » que nous allons nous servir pour pratiquer la « lecture déstructurée ». Cette fois, en extrapolant les expériences telles que celle qui précède, nous allons faire confiance au cerveau pour reconstituer le sens d'un texte à partir de fragments, exactement comme des paléographes sont parfois amenés à reconstituer un texte en imaginant quels sont les mots manquants. Ici, ce ne sera pas la lettre du texte, qui nous importera, mais ce dont il est question. Et nous allons le faire en faisant absolument confiance à nos hémisphères cérébraux. Tout en gageant sur le fait que notre inconscient est capable de le faire beaucoup plus vite qu'une conscience qui réfléchit…

Une seconde expérience va le mettre en évidence.

Expérience 2

Cette fois, c'est un texte qui vous est donné dans différents états d'altération. Vous le verrez dans un premier lieu sous une forme très altérée, presque illisible, puis dans deux états intermédiaires, avant d'avoir enfin accès au texte correct. :



État 1

Dans l'état n° 1, le texte est trop abîmé pour être entièrement lisible. Pourtant, des groupes de mots, ou même des phrases se détachent déjà, et nous percevons différentes occurrences des mêmes mots : information, reconstituer… Nous pouvons déjà penser que ce texte nous parle de reconstitution d'une information.

Voyons maintenant un état n° 2, amélioré :

A partir d'un nombre d'informati duit, le
cerveau s'efforce se sur
l'expérience, les nirs les
proba de reconstituer l'intégralité de
l'infor , et ce processus, le plus
souvent nous échappe. M ore faut-il
que ces informations re amment
disponibles. plus reconsti-
tution n'est p t le cerveau nous met
alors devant d'échec auquel nous
ne pouvons pl...

État 2

Cette fois, le sens général du texte apparaît beaucoup plus clairement, même si des incertitudes subsistent. Si vous êtes capable de renoncer au « fétichisme » de l'exhaustivité, vous devez avoir compris. Sinon, passons au stade suivant :

A partir d'un nombre d'informations réduit, le cerveau s'efforce, en se fondant sur l'expérience, les souvenirs et les probabilités, de reconstituer l'intégralité de l'information, et ce processus, le plus souvent nous échappe. Mais encore faut-il que ces informations restent suffisamment disponibles, sinon, plus aucune reconstitution n'est possible, et le cerveau nous met alors devant un constat d'échec auquel nous ne pouvons plus rien...

État 3

Maintenant, vous n'avez plus aucune difficulté à lire, alors que près de la moitié de l'information manque. Celle-ci a pu être reconstituée presque entièrement par votre cerveau, qui a pu lire cette version en partie effacée aussi bien que celle-ci :

A partir d'un nombre d'informations réduit, le cerveau s'efforce, en se fondant sur l'expérience, les souvenirs et les probabilités, de reconstituer l'intégralité de l'information, et ce processus, le plus souvent, nous échappe. Mais encore faut-il que ces informations restent suffisamment disponibles, sinon, plus aucune reconstitution n'est possible, et le cerveau nous met alors devant un constat d'échec auquel nous ne pouvons plus rien...

État 4

Notre objectif va donc être à terme de comprendre un texte avec aussi peu d'éléments que dans l'état 2, voire parfois, que dans l'état 1.

ALLER DE POINT EN POINT

Nous allons essayer de travailler dans la dentelle en reprenant le paragraphe que nous connaissons déjà. Naturellement, tout à l'heure, nous avions d'abord travaillé sur le texte avant de nous rendre compte que cinq fixations suffisaient à le comprendre, au lieu de neuf. Cette fois, cependant, la situation n'est pas exactement la même : nous sommes supposés ne pas connaître le texte, et donc ne pas savoir où poser nos points de fixation de la manière la plus optimale possible. Qu'à cela ne tienne! Si nous avons pu prouver que cinq « pauses » suffisaient, nous allons nous contenter de les fixer au hasard. En réalité, quand vous aurez bien intégré la technique, vous pourrez peut-être vous rendre compte que ces fixations ne sont pas aussi aléatoires que cela! Votre cerveau sait à peu près ce que vous cherchez, et il effectue un très rapide ajustement, subliminal, avant la fixation elle-même, de sorte qu'il établit en général le point fixe sur un mot qui en lui-même a du sens, qui a « retenu son attention ».

Exercice 2

Voici donc votre texte, avec cette fois cinq fixations aléatoires.

> La période actuelle donne de nombreux exemples d'effondrement d'une administration, et donc d'une fonction publique. Les causes en sont diverses, allant des guerres civiles comme en Sierra Leone, en Afghanistan, au Rwanda, à l'effondrement spontané ou non d'un régime. Ce fut le cas dans un certain nombre de pays ex-communistes, ou pour d'autres raisons. Ainsi peut-on citer aussi les crises économiques et financières, ou les plans de rigueur imposés par le FMI, avec pour conséquence, parfois, une cessation brutale du versement des rémunérations des fonctionnaires, élément le plus simple pour améliorer une situation budgétaire difficile. Il en résulte des conditions qu'on peut qualifier au sens étymologique d'anarchiques.
>
> La nécessité d'organiser la vie quotidienne subsiste cependant. Un certain nombre de fonctions, santé, ordre public, éducation, fourniture d'eau, d'électricité, transports, etc. qui avaient jusque-là été assurées par l'État, se trouvent soudain non assurées. On assiste alors, souvent, à la mise en place de services publics *sui generis*.

Et pour ne pas vous laisser prendre à la tentation d'un retour vers une lecture linéaire de ce texte, vous allez surtout enchaîner ces cinq fixations dans un ordre lui-même aléatoire et en apparence illogique, et bien sûr en vous efforçant de ne pas passer plus d'une seconde par fixation (une seconde pour les cinq serait une bonne performance) :

> La période actuelle donne de nombreux exemples d'effondrement d'une administration, et donc d'une fonction publique. Les causes en sont diverses, allant des guerres civiles comme en Sierra Leone, en Afghanistan, au Rwanda, à l'effondrement spontané ou non d'un régime. Ce fut le cas dans un certain nombre de pays ex-communistes, ou pour d'autres raisons. Ainsi peut-on citer aussi les crises économiques et financières, ou les plans de rigueur imposés par le FMI, avec pour conséquence, parfois, une cessation brutale du versement des rémunérations des fonctionnaires, élément le plus simple pour améliorer une situation budgétaire difficile. Il en résulte des conditions qu'on peut qualifier au sens étymologique d'anarchiques.
>
> La nécessité d'organiser la vie quotidienne subsiste cependant. Un certain nombre de fonctions, santé, ordre public, éducation, fourniture d'eau, d'électricité, transports, etc. qui avaient jusque-là été assurées par l'État, se trouvent soudain non assurées. On assiste alors, souvent, à la mise en place de services publics *sui generis*.

Essayez maintenant d'inscrire sur les lignes suivantes les mots-clés recueillis lors de ce chalutage (voir chapitre 4) :

....

....

....

....

....

....

Maintenant, allez vérifier en bas de page si vous avez bien noté les dix mots-clés relevés par l'auteur du guide. Comptez un point par mot-clé trouvé.

De 0 à 3 : vous avez dû penser uniquement à respecter les conditions de l'exercice, ou vous êtes stressé pour une autre raison. Commencez par retrouver un minimum de sérénité, faute de quoi on ne peut envisager une vraie lecture rapide et productive. Je vous conseille d'abord de respirer profondément avant de vous lancer.

De 4 à 7 : votre vitesse de balayage est mal adaptée. Vous avez réussi à saisir quelques mots-clés, mais pas assez. Réessayez un peu moins vite : votre œil ne doit pas glisser, ce qui ne lui laisse pas le temps de fixer une image, mais sauter d'un point à un autre.

De 8 à 10, c'est correct. Essayez maintenant de passer à la phase suivante : à partir de ces mots-clés, essayez de composer une phrase ou deux pour dire de quoi parle le texte.

Composez ici votre texte :

....

....

....

....

....

....

Comparez-le maintenant avec le texte lui-même : normalement, vous avez saisi l'essentiel.

guerres civiles – Afghanistan – FMI – Rémunérations – anarchiques – nécessité d'organiser – éducation – fourniture d'eau – services publics– État.

Exercice 3

L'exercice qui suit va vous donner l'occasion d'une première mise en application. Pour ce premier exercice, les ovoïdes de fixation sont figurés. Chronométrez votre lecture déstructurée, puis notez les mots-clés, et essayez de reconstituer de quoi parle le texte, comme ci-dessus.

La nécessité d'un contrôle du temps

Dans la méthodologie efficace de la dissertation, la maîtrise du temps est sans conteste un élément fondamental. Le défaut de maîtrise du temps, le temps non domestiqué fait de celui-ci un ennemi, l'ennemi responsable de nombreux échecs parfois surprenants. À la fin d'une épreuve de dissertation, on trouve ainsi tous ceux qui n'ont « pas eu le temps ». Pas eu le temps de trouver toutes les idées, pas eu le temps de construire un plan, pas eu le temps de rédiger jusqu'au bout. Et dans ce dernier cas, le devoir reste inachevé. Éventuellement, le candidat glisse son brouillon dans la copie, sans savoir qu'au contrôle, celui-ci sera éliminé, et le concours est manqué.

Mais il y a aussi ceux qui rédigent à la va-vite un devoir bâclé, simple plan développé, parce qu'ils ont perdu de précieux quarts d'heure à s'égarer dans la construction du plan. Ceux qui soudain, à dix minutes de la fin, perdent le fil de leurs idées en se rendant compte qu'il faut improviser une conclusion qu'ils n'ont pas su anticiper.

Et puis, il y a aussi ceux qui terminent en avance, avec souvent une certaine fierté, sans penser qu'une rédaction trop brève, une relecture négligée peuvent représenter une perte irréparable.

Mais peut-être faites-vous encore partie de ces improvisateurs de haut-vol, de ces artistes du tirage de bords qui, l'œil rivé à la montre, anxieux jusqu'à l'ultime minute, ajustent sans cesse leur performance afin de terminer, heureux mais surpris, juste à l'heure.

Toutes ces attitudes traduisent un mode de non-gestion du temps qui devient dès lors une lutte contre le temps, génératrice de stress et de perte de performance. Or, il en est d'une épreuve comme d'une organisation : pour en améliorer l'efficacité, il importe de contrôler les facteurs de production, au sens britannique de « control » dans l'expression : « self control ». Ce que je vous propose, c'est de mettre en place un véritable contrôle de gestion de votre temps, et pour cela de planifier l'épreuve, de vous en constituire d'avance un modèle, une représentation qu'il vous faudra intérioriser, et de vous y tenir.. Vous devrez, le jour où vous prendrez place dans la salle du concours, savoir déjà exactement, minute par minute, où vous vous situerez de votre travail pendant l'épreuve, et maîtriser la progression de votre travail.

Pour cela, la méthode est simple, mais elle réside dans deux mots : entraînement et rigueur.

Si vous vous entraînez au sein d'une préparation, vous bénéficierez peut-être d'épreuves (souvent appelées « galops d'essai ») organisées dans les conditions du concours. Mais vous vous entraînerez également chez vous, de manière autonome, de façon à multiplier les occasions de vous frotter à la méthode. Un devoir rédigé chez vous est par définition sans contrainte de temps exogène. Cependant, il importe pour vous, et on ne saurait trop y insister, de vous habituer dès maintenant à travailler toujours « en temps réel », de façon à acquérir des automatismes et des réflexes qui vous seront utiles le jour du concours. Ainsi, lorsque vous traitez un sujet, efforcez-vous de ne pas en prendre connaissance à l'avance pour ne pas fausser l'exercice. Isolez-vous et rédigez d'une seule traite dans le temps imparti pour vous mettre dans les conditions du concours.

Ce temps imparti, que vous trouverez peut-être assez réduit, c'est celui pendant lequel il vous faudra pourtant successivement rassembler vos idées, construire un plan, rédiger. Le temps limité dont vous disposez signifie également que vous ne pourrez de toutes manières jamais TOUT dire sur un sujet, même si vous connaissez particulièrement bien celui-ci. Il vous faut apprendre à choisir, aller tout de suite à l'essentiel. Vous ne devez cependant pas tomber dans un excès contraire à l'universalisme : ne soyez jamais simpliste, comme il arrive aux correcteurs de le constater dans l'un ou l'autre devoir.

En trois, quatre ou cinq heures, vous ne pourrez guère aller au-delà de quelques pages grand format, entre quatre et dix. On ne rédige pas quatre ou cinq pages comme on en rédigerait vingt, ni *a contrario* comme on répondrait à une brève question en dix minutes. De même que l'athlète adapte son rythme selon qu'il part pour courir un 100 mètres ou un 10000, de même le candidat doit apprendre à bien doser son effort, à utiliser au mieux son temps en fonction de celui dont il dispose.

Quant à la mise au point fine de cette utilisation du temps, c'est à chacun qu'il appartient de la faire, au cours des entraînements.

Vous vous apercevrez assez rapidement que, en effet, et malgré la diversité des sujets et des dossiers offerts à votre réflexion, la durée accordée aux différentes étapes diffère peu. Lorsque, après quelques entraînements, vous disposerez de votre grille, il faudra surtout continuer à vous y tenir le jour de l'épreuve.

(Extrait de *Réussir ses dissertations (…)*, éditions l'Etudiant)

Vous avez remarqué que la dernière partie ne comportait pas de flèches. Espérons que vous n'avez pas aussitôt rétabli le mode linéaire!

Notez ici votre temps : .... mn et .... secondes = ... secondes

Notez les mots-clés :

....

....

....

....

Combien de mots-clés avez-vous retenus ? ....

Restituez en quelques phrases le sens général du texte :

....

....

....

....

....

....

Comparez avec le texte, lu cette fois en mode linéaire.

L'exercice est réussi si vous avez réussi à lire en moins de trente secondes, à retenir au moins 10 mots-clés, et à comprendre le sens général du texte. Si ce n'est pas le cas, ne vous inquiétez pas : tout est affaire d'entraînement.

Dites-vous aussi que votre cerveau va faire inconsciemment toutes ces opérations (y compris composer un texte donnant du sens) beaucoup plus vite que vous, mais à une condition et une seule : que vous lui donniez pour cela carte blanche, c'est-à-dire que vous lui fassiez une confiance absolue.

Nous allons faire un dernier exercice, même si de votre côté vous devrez en faire d'autres, régulièrement, pour augmenter progressivement votre performance.

Exercice 4

Il s'agit cette fois d'un extrait du *Feu*, d'Henri Barbusse. Seuls les points de fixation sont figurés, de même que celui par lequel vous allez commencer votre lecture

déstructurée. Attention ! au cours du texte les points de fixation disparaissent. C'est à vous de jouer !

On s'est, un à un, groupés, ceux de l'escouade de Bertrand et de la demi-section, à un coude de la tranchée. En ce point, elle est un peu plus large que dans sa partie droite, où, lorsqu'on se croise, il faut, pour passer, se jeter contre la paroi et frotter son dos à la terre et son ventre au ventre du camarade.

Notre compagnie occupe, en réserve, une parallèle de deuxième ligne. Ici, pas de service de veilleurs. La nuit, nous sommes bons pour les travaux de terrassement à l'avant, mais tant que le jour durera, nous n'aurons rien à faire. Entassés les uns contre les autres et enchaînés coude à coude, il ne nous reste plus qu'à atteindre le soir comme nous pourrons.

La lumière du jour a fini par s'infiltrer dans les crevasses sans fin qui sillonnent cette région de la terre ; elle affleure aux seuils de nos trous. Lumière triste du Nord, ciel étroit et vaseux, lui aussi, chargé, dirait-on, d'une fumée et d'une odeur d'usine. Dans cet éclairement blême, les mises hétéroclites des habitants des bas-fonds apparaissent à cru, dans la pauvreté immense et désespérée qui les créa. Mais c'est comme le tic-tac monotone des coups de fusil et le ronron des coups de canon : il y a trop longtemps que dure le grand drame que nous jouons, et on ne s'étonne plus de la tête qu'on y a prise et de l'accoutrement qu'on s'y est inventé, pour se défendre contre la pluie qui vient d'en haut, contre la boue qui vient d'en bas, contre le froid, cette espèce d'infini qui est partout. Peaux de bêtes, paquets de couvertures, toiles, passe-montagnes, bonnets de laine, de fourrure, cache-nez enflés, ou remontés en turbans, capitonnages de tricots et surtricots, revêtements et toitures de capuchons goudronnés, gommés, caoutchoutés, noirs, ou de toutes les couleurs – passées – de l'arc-en-ciel, recouvrent les hommes, effacent leurs uniformes presque autant que leur peau, et les immensifient. L'un s'est accroché dans le dos un carré de toile cirée à gros damiers blancs et rouges, trouvé au milieu de la salle à manger de quelque asile de passage : c'est Pépin, et on le reconnaît de loin à cette pancarte d'arlequin

plus qu'à sa blême figure d'apache. Ici se bombe le plastron de Barque, taillé dans un édredon piqué, qui fut rose, mais que la poussière et la nuit ont irrégulièrement décoloré et moiré. Là, l'énorme Lamuse semble une tour en ruine avec des restants d'affiches. De la moleskine, appliquée en cuirasse, fait au petit Eudore un dos ciré de coléoptère ; et, parmi tous, Tulacque brille, avec son thorax orange de Grand Chef. Le casque donne une certaine uniformité aux sommets des êtres qui sont là, et encore ! L'habitude prise par quelques-uns de le mettre soit sur le képi, comme Biquet, soit sur le passe-montagne, comme Cadilhac, soit sur le bonnet de coton, comme Barque, produit des complications et des variétés d'aspect. Et nos jambes ! Tout à l'heure, je suis descendu, plié en deux, dans notre guitoune, petite cave basse, sentant le moisi et l'humidité, où l'on trébuche sur des boîtes de conserves vides et des chiffons sales et où deux longs paquets gisaient endormis, tandis que dans le coin, à la lueur d'une chandelle, une forme agenouillée fouillait dans une musette… En remontant, j'ai, par le rectangle de l'ouverture, aperçu les jambes. Horizontales, verticales ou obliques, étalées, repliées, mêlées obstruant le passage et maudites par les passants – elles offrent une collection multicolore et multiforme : guêtres, jambières noires et jaunes, hautes et basses, en cuir, en toile tannée, en un quelconque tissu imperméable : bandes molletières bleu foncé, bleu clair, noires, réséda, kaki, beiges… Seul de son espèce, Volpatte a gardé ses petites jambières de la mobilisation. Mesnil André exhibe depuis quinze jours une paire de bas de grosse laine verte à côtes, et on a toujours connu Tirette avec des bandes de drap gris à rayures blanches, prélevées sur un pantalon civil qui pendait on ne sait où, au commencement de la guerre… Marthereau, lui, en a qui ne sont pas du même ton toutes deux, car il n'a pu trouver pour les débiter en lanières deux bouts de capote aussi usés et aussi sales l'un que l'autre. Et il est des jambes emballées dans des chiffons, voire des journaux, maintenues par des spirales de ficelles, ou, ce qui est plus pratique, de fils téléphoniques. Pépin éblouit les copains et les passants avec une paire de guêtres fauves, empruntées à un mort… Barque qui a la prétention (et Dieu sait s'il en devient parfois embêtant, le frère !) d'être un gars

débrouillard, riche en idées, a les mollets blancs : il a disposé des bandes de pansement autour de ses houseaux, pour les préserver ; ce blanc forme, au bas de sa personne, un rappel de son bonnet de coton, qui dépasse de son casque et d'où dépasse sa mèche rousse de clown. Poterloo marche depuis un mois dans des bottes de fantassin allemand, de belles bottes quasi neuves avec leurs fers à cheval aux talons. Caron les lui a confiées lorsqu'il a été évacué pour son bras. Caron les avait prises lui-même à un mitrailleur bavarois abattu près de la route des Pylônes.

(…)

Nos âges ? Nous avons tous les âges. Notre régiment est un régiment de réserve que des renforts successifs ont renouvelé en partie avec de l'active, en partie avec de la territoriale. Dans la demi-section, il y a des R.A.T., des bleus et des demi-poils. Fouillade a quarante ans. Blaire pourrait être le père de Biquet, qui est un duvetier de la classe 13. Le caporal appelle Marthereau « grand-père » ou « vieux détritus » selon qu'il plaisante ou qu'il parle sérieusement. Mesnil Joseph serait à la caserne s'il n'y avait pas eu la guerre. Cela fait un drôle d'effet quand nous sommes conduits par notre sergent Vigile, un gentil petit garçon qui a un peu de moustache peinte sur la lèvre, et qui, l'autre jour, au cantonnement, sautait à la corde, avec des gosses. Dans notre groupe disparate, dans cette famille sans famille, dans ce foyer sans foyer qui nous groupe, il y a, côte à côte, trois générations qui sont là, à vivre, à attendre, à s'immobiliser, comme des statues informes, comme des bornes.

Nos races ? Nous sommes toutes les races. Nous sommes venus de partout. Je considère les deux hommes qui me touchent : Poterloo, le mineur de la fosse Calonne, est rose ; ses sourcils sont jaune paille, ses yeux bleu de lin ; pour sa grosse tête dorée, il a fallu chercher longtemps dans les magasins la vaste soupière bleue qui le casque ; Fouillade, le batelier de Cette, roule des yeux de diable dans une longue maigre face de mousquetaire creusée aux joues et couleur de violon. Mes deux voisins diffèrent, en vérité, comme le jour et la nuit.

Et non moins, Cocon, le mince personnage sec, à lunettes, au teint chimiquement corrodé par les miasmes des grandes

villes, fait contraste avec Biquet, le Breton pas équarri, à peau grise, à mâchoire de pavé ; et André Mesnil, le confortable pharmacien de sous-préfecture normande, à la jolie barbe fine, qui parle tant et si bien, n'a pas grand rapport avec Lamuse, le gras paysan du Poitou, aux joues et à la nuque de rosbif. L'accent faubourien de Barque, dont les grandes jambes ont battu dans tous les sens les rues de Paris, se croise avec l'accent quasi belge et chantant de ceux de « ch'Nord » venus du 8e territorial, avec le parler sonore, roulant sur les syllabes comme sur des pavés, que nous versa le 144e, avec le patois s'exhalant des groupes que forment entre eux, obstinément, au milieu des autres, comme des fourmis qui s'attirent, les Auvergnats du 124… Je me rappelle la première phrase de ce loustic de Tirette, quand il se présenta : « Moi, mes enfants, j'suis d'Clichy-la-Garenne ! Qui dit mieux ? », et la première doléance qui rapprocha Paradis de moi : « I s'foutions d'moi parce que j'sommes Morvandiau… »

Nos métiers ? Un peu de tout, dans le tas. Aux époques abolies où on avait une condition sociale, avant de venir enfouir sa destinée dans des taupinières qu'écrasent la pluie et la mitraille, et qu'il faut toujours recommencer, qu'étions-nous ? Laboureurs et ouvriers pour la plupart. Lamuse fut valet de ferme, Paradis, charretier. Cadilhac, dont le casque d'enfant surmonte en branlant un crâne pointu – effet de dôme sur un clocher, dit Tirette – a des terres à lui. Le père Blaire était métayer dans la Brie. De son triporteur, Barque, garçon livreur, faisait des acrobaties entre les tramways et les taxis parisiens, en invectivant magistralement, à ce qu'il dit, dans les avenues et les places, le poulailler effaré des piétons. Le caporal Bertrand, qui se tient toujours un peu à l'écart, taciturne et correct, avec une belle figure mâle, bien droite, le regard horizontal, était contremaître dans une manufacture de gainerie. Tirloir peinturlurait des voitures, sans ronchonner, affirme-t-on. Tulacque était bistrot à la barrière du Trône, et Eudore, avec sa figure douce et pâlotte, tenait sur le bord d'une route, pas très loin du front actuel, un estaminet ; l'établissement a été malmené par les obus – naturellement, car Eudore n'a pas de chance, c'est connu. Mesnil André, l'homme encore vaguement distingué et peigné, vendait du bicarbonate et des spécialités

infaillibles sur une grand-place ; son frère Joseph vendait des journaux et des romans illustrés dans une gare du réseau de l'État, tandis que, loin de là, à Lyon, Cocon, le binoclard, l'homme-chiffre, s'empressait, revêtu d'une blouse noire, les mains plombées et brillantes, derrière les comptoirs d'une quincaillerie, et que Bécuwe Adolphe et Poterloo, dès l'aube, traînant la pauvre étoile de leur lampe, hantaient les charbonnages du Nord. Et il y en a d'autres dont on ne se rappelle jamais le métier et qu'on confond les uns avec les autres, et les bricoleurs de campagne qui colportaient dix métiers à la fois dans leur bissac, sans compter l'équivoque Pépin qui ne devait pas en avoir du tout (ce qu'on sait c'est qu'il y a trois mois, au dépôt, après sa convalescence, il s'est marié… pour toucher l'allocation des femmes de mobilisés…) Pas de profession libérale parmi ceux qui m'entourent. Des instituteurs sont sous-officiers à la compagnie ou infirmiers. Dans le régiment, un frère mariste est sergent au service de santé ; un ténor, cycliste du major ; un avocat, secrétaire du colonel ; un rentier, caporal d'ordinaire à la Compagnie Hors Rang. Ici, rien de tout cela. Nous sommes des soldats combattants, nous autres, et il n'y a presque pas d'intellectuels, d'artistes ou de riches qui, pendant cette guerre, auront risqué leurs figures aux créneaux, sinon en passant, ou sous des képis galonnés.

Oui, c'est vrai, on diffère profondément.

Mais pourtant on se ressemble.

Malgré les diversités d'âge, d'origine, de culture, de situation, et de tout ce qui fut, malgré les abîmes qui nous séparaient jadis, nous sommes en grandes lignes les mêmes. À travers la même silhouette grossière, on cache et on montre les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, le même caractère simplifié d'hommes revenus à l'état primitif. Le même parler, fait d'un mélange d'argots d'atelier et de caserne, et de patois, assaisonné de quelques néologismes, nous amalgame, comme une sauce, à la multitude compacte d'hommes qui, depuis des saisons, vide la France pour s'accumuler au Nord-Est. Et puis, ici, attachés ensemble par un destin irrémédiable, emportés malgré nous sur le même rang, par l'immense aventure, on est bien forcés, avec les semaines et les nuits, d'aller se ressemblant. L'étroitesse terrible de

la vie commune nous serre, nous adapte, nous efface les uns dans les autres. C'est une espèce de contagion fatale. Si bien qu'un soldat apparaît pareil à un autre sans qu'il soit nécessaire, pour voir cette similitude, de les regarder de loin, aux distances où nous ne sommes que des grains de la poussière qui roule dans la plaine. On attend. On se fatigue d'être assis : on se lève. Les articulations s'étirent avec des crissements de bois qui joue et de vieux gonds : l'humidité rouille les hommes comme les fusils, plus lentement mais plus à fond. Et on recommence, autrement, à attendre.

On attend toujours, dans l'état de guerre. On est devenu des machines à attendre.

(Extrait du *Feu*, Henri Barbusse)

Notez ici votre temps : ....mn et ....secondes = ...secondes

Notez les mots-clés :

....

....

....

....

....

....

....

Combien de mots-clés avez-vous retenus ? ....

Restituez en quelques phrases le sens général du texte :

....

....

....

....

....

....

Ceci dit, prenez quand même le temps de lire en mode récréatif cet excellent texte, facile à trouver en format poche.

PARTIE 3

Comment être plus performant ?

Il ne suffit pas seulement de lire vite, il faut avant tout retenir ce qu'on lit. La règle est d'or mais on l'oublie trop souvent. Il faut donc apprendre à stocker au mieux toutes les informations que l'on découvre cachées au cœur des textes. Nous allons ainsi vous proposer deux sortes de techniques : celle de l'indexation qui consiste à surligner les documents pour repérer les éléments essentiels et celle de la mise en fiches qui réclame beaucoup de rigueur pour être efficace.

Mais ceci étant dit, il ne faut pas oublier que la lecture peut également être un plaisir et que tout l'art d'un bon lecteur rapide est de savoir adapter son rythme pour chaque type de texte : on ne fait pas résonner un poème comme on dévore un roman policier ou comme on picore un quotidien. Il faut donc savoir jongler avec les différents modes de lecture.

Tout comme nous verrons que la lecture sur écran d'ordinateur nécessite également des techniques particulières. À chaque document ses joies et ses contraintes !

Sommaire

Réinvestir ses lectures

Une chose est de lire vite, mais une autre est d'exploiter au mieux cette vitesse pour réussir vos études ou passer des concours. La clé du succès réside ainsi dans votre capacité à stocker le maximum d'information en un minimum de temps. Entrent alors en jeu à la fois votre mémoire et votre aptitude à trier et organiser vos connaissances. Peut-être que vous disposez d'une mémoire phénoménale qui enregistre fidèlement tous les éléments après une première lecture, auquel cas il n'est sans doute pas utile que vous lisiez ce chapitre. Mais nous nous placerons ici dans le cas le plus courant : celui où le besoin d'une aide mémorielle se fait sentir.

LA MÉMORISATION DES INFORMATIONS

Bien que notre cerveau dispose d'une capacité de stockage des données sans aucune commune mesure avec la mémoire électronique du plus évolué des ordinateurs individuels, celle-ci n'est quand même pas sans limite. De plus, elle ne fonctionne pas comme le ferait un appareil photographique, dans l'immédiateté : la mémoire visuelle analyse différents critères, qu'elle croise ensuite pour en faire la synthèse.

Mémoire à court et à long terme

Sans entrer plus avant dans le détail, nous pouvons dire qu'un objet (et un mot est un objet) est analysé globalement, de façon horizontale et verticale mais aussi en fonction de sa forme et de sa couleur. Il n'y a pas dans le cerveau un modèle de « H » auquel l'image du « H » imprimé sur la feuille est comparé. Un « H », c'est un objet caractérisé par deux segments verticaux et un segment horizontal à mi-hauteur des deux autres… Il est cependant vrai que nous nous rendons compte que telle ou telle police de caractère rend la lecture plus **agréable** et donc en fait plus rapide. N'oubliez donc pas quand vous imprimez vous-même des textes à partir

agréable

Telle ou telle police répond au mieux à nos critères descriptifs et s'avère donc plus lisible.

d'un traitement de texte, d'être très attentif au choix de la police et de la taille de celle-ci.

Par ailleurs, et ici on peut oser un parallèle avec les techniques de l'information et de la communication, il existe au moins deux stades dans la mémorisation : une mémoire immédiate, à court terme, comparable à celle de l'écran qui conserve les informations saisies depuis la précédente sauvegarde, et une mémoire longue, plus profonde, mais aussi plus sélective.

En fait, les données sont d'abord stockées en mémoire vive, instantanée. C'est elle qui vous permet de vous souvenir de ce que vous avez lu à la page précédente, ou de l'endroit où vous avez posé un objet. Dans un deuxième temps, ces données sont sélectionnées et stockées dans ce qu'on peut appeler le « disque dur ». Seulement, et à la différence de la machine, il n'existe pas de commande « sauvegarde ». Celle-ci va intervenir au terme de processus complexes de retraitement, dans lesquels, d'ailleurs, le cervelet a son rôle à jouer.

Comment se ressouvenir ?

A priori, donc, notre mémoire serait livrée aux seuls secrets de la physiologie. Ce n'est pas vrai, bien sûr. Sinon ce guide n'aurait aucune raison d'être.

Chacun connaît la Madeleine de Proust : en respirant le parfum de cette pâtisserie, tout un ensemble de souvenirs qu'il croyait effacés reviennent au narrateur. Sans nul doute, il s'agit là d'une expérience que Marcel Proust a lui-même vécu tout comme chacun d'entre nous. C'est un premier indice : la mémoire peut être favorisée par des « aide-mémoire ».

Autre expérience, tout aussi largement partagée : la lecture dix fois recommencée d'un passage d'un livre. À chaque fois, il semble que rien n'ait été perçu, mémorisé. C'est un signe évident de fatigue, ou de manque d'intérêt. S'il s'agit d'une page d'un manuel que l'on veut mémoriser dans le cadre de la préparation d'un examen ou d'un concours, il arrive qu'on lise pour finir à haute voix, comme si, de cette manière, en faisant appel à la mémoire auditive, on allait « graver » cette lecture. Or, il n'en est rien. Dans un tel cas, mieux vaut se laisser aller au sommeil, quitte à avancer son réveil d'autant (le travail du matin est souvent plus productif), ou changer radicalement

d'activité. Paradoxalement, une bonne séance de cinéma peut s'avérer plus productive que du bachotage forcé en période de méforme.

Enfin, il est arrivé à chacun d'entre nous de visualiser réellement la page dans laquelle telle ou telle phrase était présente. Dans ce cas, la mémoire devient topologique. Les formes, les couleurs (quand des caractères sont colorés, ou que l'environnement graphique de la page s'y prête) interviennent aussi.

De ces expériences, on peut tirer trois leçons essentielles.

Première leçon. Il ne sert plus à rien de lire quand la mémoire à court terme est « boguée » par la fatigue ou le manque de concentration. Cela rejoint ce qui a déjà été écrit précédemment sur le confort de lecture.

Deuxième leçon. Il faut savoir associer l'information à son illustration par un fait. Ne sautez pas systématiquement les passages dans lesquels on vous donne des exemples ou des anecdotes : ils ont aussi une fonction mémorielle.

Troisième leçon. Il faut attacher de l'importance à la manière dont vous allez dépouiller vos textes, pour vous fabriquer des souvenirs visuels.

TECHNIQUES DE DÉPOUILLEMENT

De nombreuses techniques peuvent être employées pour dépouiller vos lectures. Je les regrouperai en deux familles : les techniques d'indexation et les techniques de recueil de notes. En fait, le choix de l'une ou l'autre technique dépend non seulement de vos préférences, mais aussi de votre relation au livre ou au document.

Si vous disposez de photocopies, de revues personnelles, voire d'ouvrages vous appartenant, vous avez le choix. Mais si ce sont des livres prêtés par un ami, empruntés à une bibliothèque, ou même que vous souhaitez simplement conserver intacts dans votre propre bibliothèque, il est bien évident que vous ne devez en aucun cas prendre des notes sur le document lui-même. Rien n'est plus désagréable que de prendre un ouvrage dans une

À savoir	Quel stylo utiliser ?

Le soulignement se pratique avec un crayon à mine plutôt qu'avec un stylo. L'avantage du crayon est en effet de pouvoir être effacé, que ce soit pour corriger un soulignement ou une notule erronée, ou pour rendre le document propre, surtout quand il s'agit d'un livre. Il est inutile de souligner à la règle, et mieux vaut garder une totale liberté de trait pour pouvoir ainsi entourer d'une boucle large tel passage intéressant.

Quant au surlignage, il s'est beaucoup répandu depuis l'apparition sur le marché de feutres de couleurs diverses. Dans ces cas-là, il n'est plus possible de gommer ou de revenir en arrière. Il faut surtout éviter de trop surligner, ce qui reviendrait à n'avoir rien surligné du tout !

bibliothèque universitaire et de le trouver truffé de notules à l'écriture parfois indéchiffrable ou de traits au crayon gras soulignant des passages entiers, etc.

L'indexation des textes

Le plus souvent on indexe les documents en soulignant ou en surlignant des passages entiers. Ces deux techniques présentent quelques avantages (en ceci qu'elles aident à retrouver rapidement dans le dossier un passage intéressant), mais aussi beaucoup de défauts.

D'abord, bien qu'on l'oublie souvent, ces techniques modifient le document. Après le sous ou surlignage, on ne peut plus lire « comme avant ». Tous les éléments qui n'ont pas été mis en évidence tendent à disparaître. La lecture déstructurée par chalutage perd ainsi une grande part de son intérêt, puisque nous voilà contraints de porter le regard vers le **signal** mis précisément à cette place. S'il s'agit de votre propre indexation, vous pourriez me répliquer : « Qu'à cela ne tienne ! » Mais attention : vous pouvez toujours vous tromper et de surcroît vous ne pourrez pas travailler efficacement avec un document indexé par un autre.

signal

Vous n'avez pas le droit à l'erreur. Le point de fixation ainsi identifié par une couleur doit être le bon ! Car, au cours de la lecture, il vous sera impossible de passer outre.

Attention à la fatigue. Par ailleurs, l'action de souligner (surligner) une phrase est aussi dépendante de votre état de fatigue. Quand la vigilance baisse vite, on commence, quasi inconsciemment, à souligner ou à surligner de plus en plus pour compenser ce manque de concentration passager. Faites l'expérience en reprenant un texte long : la densité du surlignage croît avec le nombre de pages : les dernières semblent ne contenir que des choses importantes, quand presque tout ce qui se trouve sur les premières prend un aspect superflu !

Attention à la rupture de rythme. Surlignage ou soulignement cassent la vitesse de lecture. Et puisque c'est le sujet de cet ouvrage, on peut aisément affirmer que ces techniques vont à l'encontre du but recherché. En effet, à quoi cela vous sert-il de connaître la technique de la lecture déstructurée, si vous décidez ensuite de vous arrêter ligne après ligne pour souligner (surligner) des passages qui vous paraissent importants ? Vous reviendrez ainsi immanquablement à une pratique purement linéaire, et lente, de la lecture. Enfin, ces méthodes – y compris celles consistant à noter en marge des documents les points importants – vous laissent avec un certain nombre de documents dépouillés, mais dont la synthèse reste à faire. Le chemin est encore long à parcourir !

La prise de notes, la mise en fiches

La méthode la plus classique consiste à noter sur des fiches tout ce qui est important, et à ne plus se servir ensuite que de ces notes pour réviser. Dans ce cas-là, on laisse souvent de côté cours et ouvrages, éventuellement indexés. Mais cette méthode de fiches n'est rien d'autre finalement qu'une dérivée de l'apprentissage « par cœur », ce qui n'est bien entendu pas le but recherché.

En réalité, quand on constitue des fiches ou des feuilles de brouillon synthétiques sur un dossier, on opère un simple transfert : on recopie simplement un certain nombre d'informations. Même si l'avantage de cette « copie » est de respecter « l'objectivité » des documents.

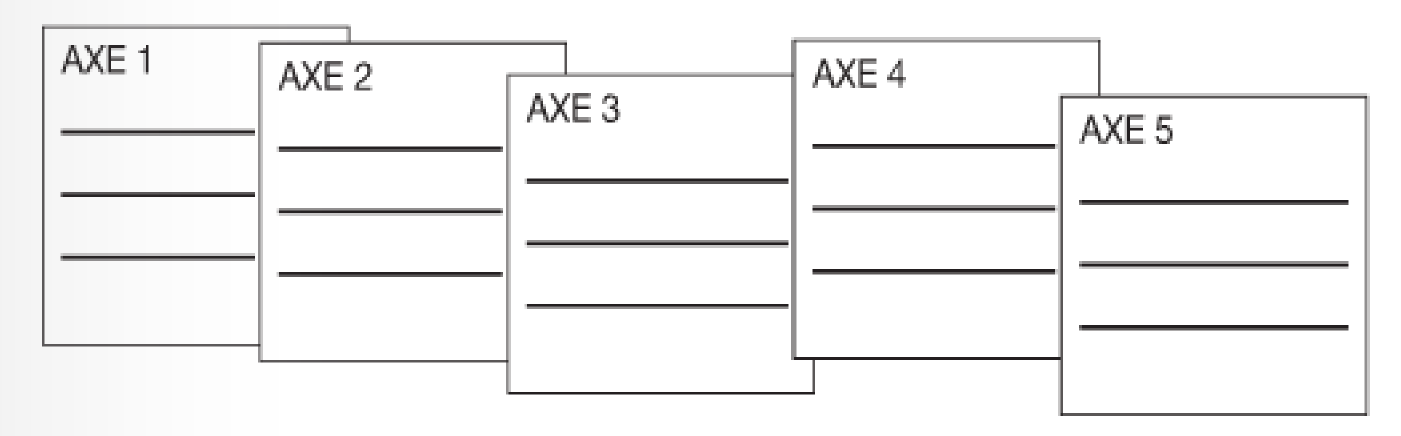
La bonne méthode. Bien entendu, si la prise de notes se borne pour vous à jeter à la suite, ou dans le désordre, sur un papier, ce qui vous semble intéressant, vous n'êtes pas bien avancé. La synthèse n'est pas plus entamée que dans le cas précédent, et vous voilà même, au contraire, devant un nouveau document face auquel vous risquez de perdre votre temps.

L'idéal est en revanche d'élaborer deux types de fiches : des fiches par document (un résumé du document) et des fiches par thème. Les deux ont leur intérêt, mais vous ne réserverez le premier type qu'à des documents vraiment significatifs, des ouvrages de référence, des textes littéraires, etc. Le second type est plus intéressant : il s'agit de placer sur une seule fiche des éléments provenant de plusieurs textes ou documents. En quelque sorte, vous allez travailler à une synthèse des informations. Ces deux types de fiches laissent une grande place à la mémorisation et à la vision topographique. Dans l'un et l'autre cas, à partir du thème général et des mots-clés, qui seront autant de titres de rubriques, vous viendrez compléter votre fiche. C'est ici que la recherche des mots-clés prend toute son importance : nous disposons ainsi d'une **grille de lecture**. Plutôt que de dépouiller, puis de regrouper, vous avez la possibilité de faire les deux choses en même temps : noter directement les idées ou informations dans un espace réservé à chacun des mots-clés (ou axes) retenus. Le reste est une question d'organisation. À vous de vous forger la vôtre, celle qui vous conviendra le mieux, et dans laquelle vous vous retrouverez.

grille de lecture

C'est un outil qui va nous permettre de gagner du temps.

Un axe = une feuille. Vous pouvez décider d'affecter à chacun des axes retenus une feuille de brouillon, en indiquant en en-tête le titre de l'axe et les éléments qui s'y rattachent.



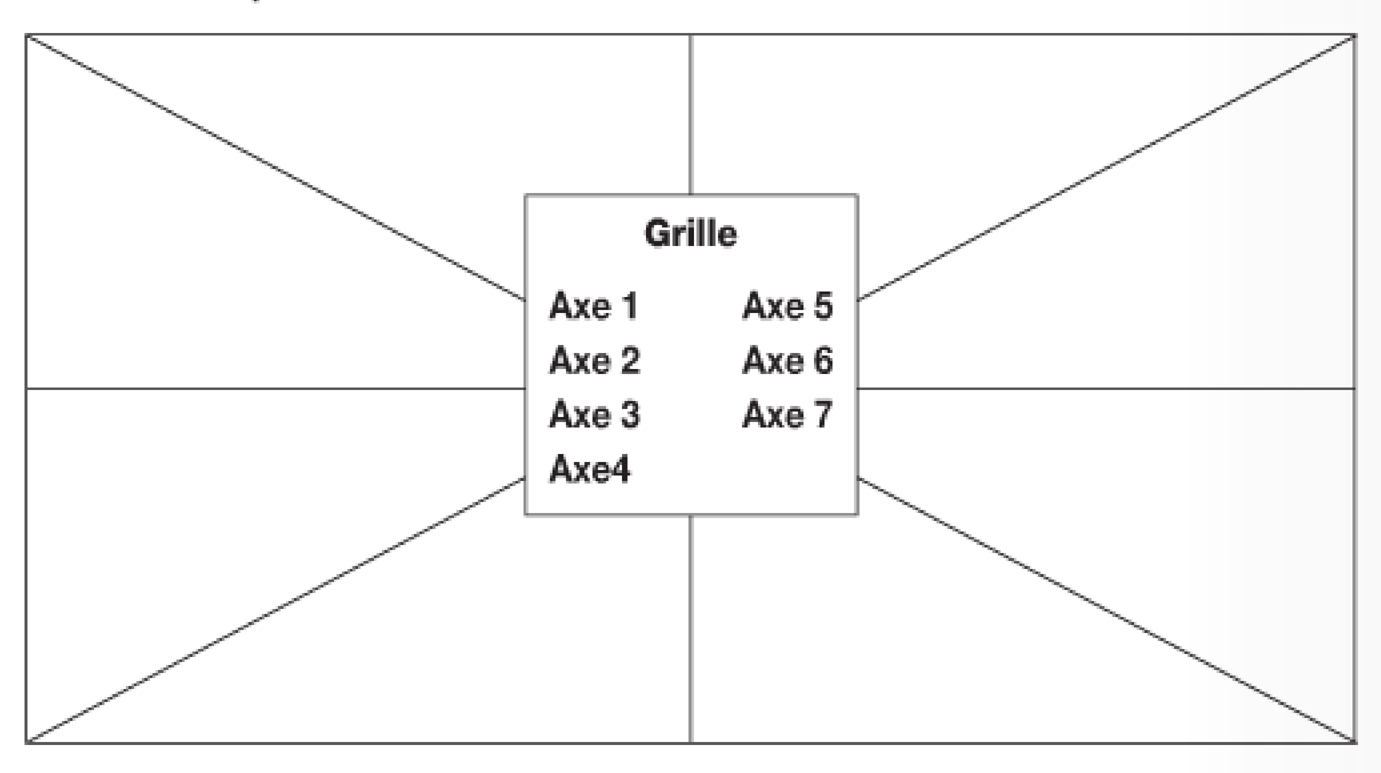
Avantages

- Possibilité d'ajouter des feuilles (axes) à volonté.
- La place des axes n'est pas fixe.

Inconvénients

- Pas de vue d'ensemble.
- Plusieurs feuilles à manipuler.

Une feuille unique



Vous remarquerez qu'on a laissé un champ vide, dans le cas où il faudrait ajouter un nouvel axe.

Avantages

- Vision d'ensemble.
- Obligation de concision.

Inconvénients

- Espace restreint en fonction du format des fiches.
- Positions figées.

À vous de faire votre propre méthode. Ce qui importe, c'est le résultat final : sans même que vous vous en rendiez compte, la synthèse s'est opérée.

Savoir adapter sa vitesse de lecture

Vous voici en possession des moyens vous permettant d'optimiser votre performance de lecteur et de rentabiliser le plus possible l'investissement temps que vous allez consentir pour la lecture. N'oubliez pas que nous parlons ici de lecture utile, tournée vers un objectif particulier, mais que la lecture peut aussi être un plaisir. Cela ne dépend pas du type de texte disponible (en tout cas pas seulement), mais aussi de l'utilisation que vous pensez faire de cette lecture.

LECTURE PLAISIR

Si vous lisez un roman policier pour vous détendre… alors détendez-vous! Savourez les phrases, les dialogues. Personne ne vous reprochera de prononcer même telle réplique. Avoir acquis des techniques pour lire plus vite ne vous impose pas de toujours lire plus vite. Sauf, bien sûr, si votre roman est un roman à énigme, et que vous vouliez en connaître plus rapidement la clef. Sauf encore si vous lisez pour en faire un commentaire, ou une critique. Lire vite, c'est aussi fatigant. Je veux dire que cela mobilise l'attention, bien au-delà de l'ordinaire, et que tenir à ce point de rapidité n'est pas vraiment possible sur la longue distance. Il faut parfois s'accorder une pause. Et pourquoi pas d'ailleurs, une pause lecture. Mais cette fois bien installé, en gardant le texte en bouche pour en extraire toute la saveur…

ADAPTER SON RYTHME

En fait, cette histoire d'adaptation de la vitesse de lecture, c'est quelque chose que vous allez accomplir en permanence. Un lecteur rapide, c'est en fait aussi un lecteur irrégulier dans son rythme et dans sa manière. Regardez-le quand il s'empare d'un journal : il jette un coup d'œil aux photographies, balaye les titres du regard, avec une lecture spirale de la première page. Puis, il revient

sur un article qui a accroché son attention. Immédiatement, il va vers la signature, pour identifier l'auteur. Le cas échéant, cela le convainc de ne pas aller plus loin, ou au contraire de s'y pencher davantage. Quand il s'agit justement d'un éditorial rédigé par un écrivain dont il apprécie le style, il **s'assied** et se met à lire en linéaire, revient sur une phrase qu'il trouve bien construite. Il ouvre un tiroir de son bureau, y prend un calepin, et note la formule pour la retenir et la replacer.

s'assied

Notre lecteur rapide préfère en effet consulter ses journaux debout, pour avoir une meilleure vue d'ensemble des pages.

Mais le temps presse. Il est capable de ré-embrayer la vitesse supérieure et de repasser en mode déstructuré. Muni de la grille de lecture qu'il s'est fabriquée en lisant à son aise les premiers paragraphes, il laisse son œil se fixer de façon aléatoire, sur différents points des colonnes, en fonction des mots-clés qui captent son attention. Debout de nouveau, il ouvre le journal, va à la suite de l'article, dans les pages intérieures. Il tombe sur la conclusion, qu'il lit plus systématiquement, s'assure encore, en quelques points de fixation, d'avoir bien saisi le sens général du texte. Puis il revient à la première page, repère le renvoi en page 7 où est annoncé un article sur un sujet qui touche à son travail.

Analyse du chapeau. En cinq coups d'yeux, il va à la conclusion, se rend compte qu'il est passé trop vite, revient, en deux ou trois points, repère la difficulté, lit un paragraphe en linéaire. Il se surprend à subvocaliser, détecte la fatigue, relève les yeux, jette un coup d'œil au paysage, par la fenêtre, respire. Le voilà reconcentré, prêt à repartir en campagne. Il tourne les pages, effleurant à peine les plus gros titres des rubriques qui ne l'intéressent guère, accorde plus de temps à celles qui le concernent, lit, en déstructuré, deux ou trois articles. Plus loin, une page de loisirs, qui l'intéresse. Un article sur un de ses sujets de prédilection. Il s'assied et lit, ce qui le repose. Il est prêt à repartir pour une autre séquence rapide.

Adapter sa foulée. La description qui précède avait pour but de vous démontrer qu'un lecteur rapide n'est pas un coureur de marathon, à la foulée régulière. Le coureur de marathon, ce sera celui qui pourra passer douze heures d'affilée le nez dans un énorme thriller de l'été. Il pourra même se donner le luxe de lire en linéaire rapide, et régulier. Mais s'il veut atteindre la performance, il doit être prêt à changer sans cesse de braquet.

Expérience 1

La figure détaille étape par étape comment a été dépouillée la première page du quotidien. Du point 1 à 6, dans cet ordre, l'œil s'arrête une courte fraction de seconde sur les titres, alors que le cerveau en fait l'inventaire.



Le Monde

www.lemonde.fr

JEUDI 17 MARS 2005

IRAK
Silvio Berlusconi annonce un retrait progressif des troupes italiennes p. 5

ALLEMAGNE
Crises et réformes Horizons p. 14

AUTRICHE
Entretien avec le chancelier Wolfgang Schüssel p. 3

RUSSIE
Reportage : les dérapages des forces spéciales à Blagovechensk p. 4

ÉCONOMIE
Intéressement, dépenses de recherche : coup de pouce fiscal en 2005 p. 8

Référendum européen : haro sur Bruxelles !

Jacques Chirac veut relever le défi culturel de Google

La loi sur la prostitution toujours controversée

▸ Des prostituées se plaignent d'être persécutées

▸ Pour les policiers, la loi « déstabilise les réseaux »

EXPOSITION

L'art roman au Louvre, deux siècles barbares et raffinés

Charles et Camilla se marieront sous le regard glacial de la reine absente

LONDRES

■ POINT DE VUE

Nous, « indigènes de la République »

LES TROIS MONOTHÉISMES, ANIMÉS PAR UNE MÊME PULSION DE MORT GÉNÉALOGIQUE, PARTAGENT UNE SÉRIE DE MÉPRIS IDENTIQUES : HAINE DE LA RAISON ET DE L'INTELLIGENCE ; HAINE DE LA LIBERTÉ ; HAINE DE TOUS LES LIVRES AU NOM D'UN SEUL ; HAINE DE LA VIE ; HAINE DE LA SEXUALITÉ, DES FEMMES ET DU PLAISIR ; HAINE DU FÉMININ ; HAINE DES CORPS, DES DÉSIRS

MICHEL ONFRAY

Figure 26. Lecture rapide de la Une du « Monde » du jeudi 17 mars 2005.

Pendant ce très rapide tour de page, deux titres ont éveillé la curiosité : d'abord, celui du point 3 : « Nous, “indigènes de la République” ». Le lecteur qui sait que ce quotidien réserve d'ordinaire cet emplacement à des articles écrit par des personnalités, revient sur le point 7 pour lire la présentation de l'auteur. Il pratique pour cela un linéaire par sondages, donc sans couvrir tout le texte. Cette information va être traitée par son cerveau.

Il revient ensuite au point 4, où est évoqué un sujet qui l'intéresse, et il parcourt l'article en lecture déstructurée pour contrôler l'intérêt du texte (8). Il estime alors en avoir tiré assez d'éléments. C'est alors que son cerveau termine le traitement en cours, et qu'il prend la décision de s'attarder sur cet article, dont il lit le premier paragraphe en linéaire lent (9).

Mais il ne peut se permettre de consacrer trop de temps à cet article et continue la lecture en mode déstructuré soutenu (avec deux ou trois passages) (10). Il lit aussi la suite à l'intérieur sur le même mode.

Ceci terminé, il va vers l'annonce publicitaire (11) dont il note le titre, sans éprouver le besoin de lire le texte, et regarde la photo qui l'accompagne (11 *bis*). Après cette pause, il finit par le sommaire (12) qu'il lit en linéaire vertical, pour choisir éventuellement un article à l'intérieur du journal.

L'ensemble de ces opérations peut tenir en moins d'une minute, et même en moins de trente secondes pour des lecteurs entraînés. Mais cette lecture est-elle rentable ? Quelles sont les informations qui ont été ramassées :

• Le gros titre est sur le référendum européen, ce dont le lecteur, qui écoute la radio dans sa voiture, se doutait. On y reparle de la loi sur la prostitution et du mariage princier d'Angleterre.

• Le collectif « indigènes de la République » réagit aux réactions à son appel…

• La Bibliothèque nationale, piquée au vif par les projets de Google de numériser et de mettre en ligne 15 millions de volumes, veut construire un portail européen de la culture, avec le soutien du président de la République.

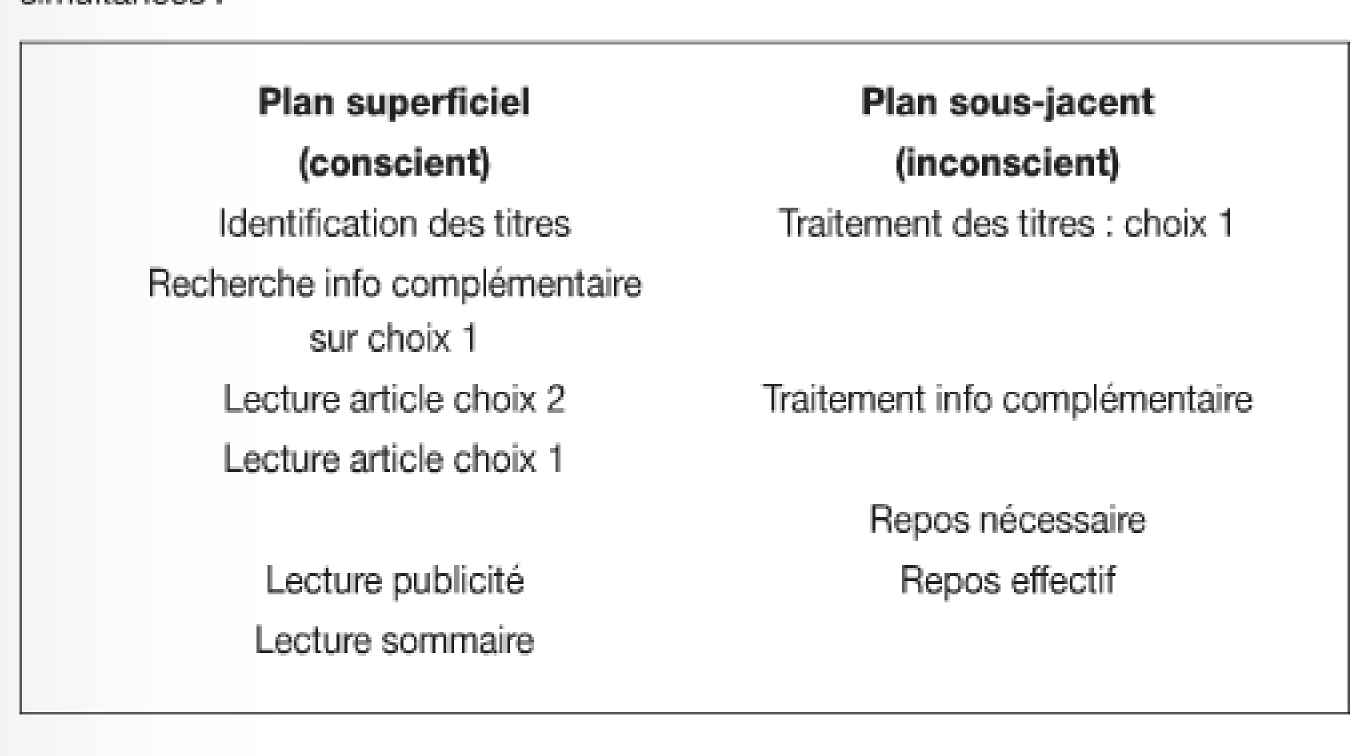
• Un livre sur les monothéismes est proposé à la lecture.

• Un titre aiguisant la curiosité et incitant à la découverte de l'intérieur du journal.

Ce n'est pas si mince ! En quantité, il y a là l'équivalent de l'information retenue après 1/2 heure de journal télévisé regardé pendant un repas familial… en 30 à 60 fois moins de temps.

Vous aurez pu observer également que cette lecture a mis en jeu les trois types de lecture : l'écrémage, pour les titres, la lecture linéaire pour des paragraphes et la lecture déstructurée pour l'ensemble.

Mais elle joue également sur la capacité de notre cerveau à mener des opérations simultanées :



Plan superficiel (conscient)	Plan sous-jacent (inconscient)
Identification des titres	Traitement des titres : choix 1
Recherche info complémentaire sur choix 1	
Lecture article choix 2	Traitement info complémentaire
Lecture article choix 1	
	Repos nécessaire
Lecture publicité	Repos effectif
Lecture sommaire	

Figure 27. Schéma de déroulement des opérations simultanées de lecture.

Exercice 1

L'exercice que nous allons ici vous proposer est fort simple. Il s'agit pour vous de prendre votre quotidien et de vous demander comment vous le lisez d'habitude, puis d'essayer de le lire en mobilisant l'un après l'autre tous les outils que nous venons de présenter. Bien entendu, vous ferez ce travail en vous chronométrant. L'objectif est de parvenir à dépouiller la première page en moins d'une minute. Vous devez également être capable de répondre aux questions suivantes :

- Quels sont les faits marquants de l'actualité du jour ?
- De quoi parle chacun des titres ?
- Quelle information nouvelle ai-je trouvé ? (« nouvelle » signifiant « jamais entendue jusque-là »).
- Quel article vais-je aller lire à l'intérieur du journal ?

C'est bien entendu un exercice que nous vous conseillons de renouveler le plus souvent possible.

Exercice 2

Pour ce second exercice, nous vous proposons de travailler sur un texte composite, qui comprend des fragments de poèmes de Verlaine. Étant donné que les types de textes diffèrent, vous allez devoir moduler non seulement votre vitesse, mais aussi votre mode de lecture. Munissez-vous d'un chronomètre, tout en veillant à apprécier

les vers. Pour cela, vous allez vous placer dans la situation d'un étudiant qui aurait à effectuer un travail sur le poème cité – et donc voudrait le lire vite! Vous allez donc parcourir le texte rédigé en mode linéaire partiel ou en mode déstructuré, au choix, mais vous changerez de mode de lecture pour subvocaliser le poème, et en faire entendre ainsi la musique.

Attention! La vraie difficulté va être ensuite de revenir instantanément au mode de lecture rapide, la grande tentation étant ici d'en rester au mode subvocalisé. Vous avez tout intérêt, pour réussir cette cassure, à lire la seconde partie en mode déstructuré.

Un soir de septembre 1887, alors qu'il sirote un petit vin verdelet sur le zinc d'un caboulot, la porte menant à la salle de danse voisine s'ouvre, lâchant une bouffée de musique. Sur le seuil paraît une grande fille brune, en sueur, qui crie avec l'accent du Nord : « Dien qu'il fait chaud! Patron, à boire! » C'est une habituée de l'endroit, Philomène Boudin, plus connue sous le nom d'Esther. Elle porte un corsage en Jersey, « bien plein », et une jupe à courts plis « bien pleine ». Séduit par cette prostituée plantureuse, Verlaine l'interpelle, affirme qu'il connaît parfaitement la province dont elle semble être originaire, et lui offre une consommation, « au nom du pays ». Le verre à la main et les yeux dans les yeux, ils causent librement : « à remplir cent volumes », note Verlaine dans *Élégies (II)*. D'emblée il la trouve bonne fille, sans chichis : un cœur et un corps à prendre. L'affaire se termine au lit. Verlaine pavoise :

Ce qui s'ensuivit, par exemple, je l'oublie,
Tout en m'en doutant peu ou prou. Mais toi, pâlie
Le lendemain et lasse assez (moi las, très las),
Peux-tu te rappeler pourquoi, sans trop d'hélas !
Connaissances d'hier à peine, tendres âmes,
Au chocolat matinal nous nous tutoyâmes ?

Un instant, il croit « être arrivé au port » après les nombreuses tempêtes de sa vie. Mais voilà qu'il est avisé de sa prochaine admission à Broussais. Une telle aubaine ne se refuse pas!

À l'hôpital, le personnel l'accueille comme une vieille connaissance. Il y est chez lui, plus que partout ailleurs. Sa situation lui paraît d'autant plus confortable qu'il vient de recevoir un

secours de cinquante francs de François Coppée, une avance de Léon Vanier et un acompte de l'abbé Salard qui, sur les mille cinq cents francs de sa dette, lui verse deux cents francs et lui en promet deux cent cinquante par la suite. Quant à Me Carrette, qui a toujours neuf cent francs en dépôt au nom de Verlaine, il s'obstine à ne vouloir les payer qu'à l'expiration du délai de six ans fixé par l'acte, soit en octobre 1888, mais c'est tout de même une perspective réjouissante. Rien que d'y penser, Verlaine a l'impression d'entrevoir un coin de ciel bleu au milieu des nuées d'orage.

(Extrait de *Verlaine* par Henri Troyat, Flammarion, 1993)

Temps mis : ....

Remarque : Pour lire le texte du poème en subvocalisant, il faut environ 15 secondes. Si votre performance est inférieure à ce temps, vous êtes passé trop vite sur les vers. En revanche, si le temps total dépasse la minute, c'est beaucoup trop lent ! Le questionnaire va nous aider à affiner ces résultats :

Questionnaire

1. Quel était le nom de famille réel d'Esther ?

2. Que boit Verlaine quand il aperçoit Esther ?

3. Comment se termine l'affaire ?

4. Où Verlaine doit-il être admis ?

5. Quel est le montant du dépôt chez le notaire ?

6. Comment Verlaine qualifie-t-il Esther, le lendemain ?

7. Quelle expression emploie Verlaine pour dire qu'il s'en doutait ?

8. Que boivent Verlaine et Esther au matin ?

9. Que font-ils en le buvant ?

10. Qu'oublie Verlaine ?

Vérifiez ensuite en revenant au texte vos réponses. Les cinq premières questions portent sur le texte lui-même, à lire en lecture rapide – linéaire partielle ou déstructurée – et les cinq suivantes sur le poème. Avez-vous un résultat significativement différent sur les deux groupes ?

Si le résultat est bon dans les deux cas, tout va bien : vous êtes capable de lire vite puis de passer rapidement à un autre mode, comme la subvocalisation pour entendre « la musique » du poème.

Si vous avez un résultat médiocre aux deux groupes, vous avez sans doute accordé trop d'attention à la manière de faire l'exercice, au détriment de la qualité de la lecture. Oubliez la méthode, tout en l'appliquant strictement.

Si vous avez obtenu un bon résultat sur le texte, mais pas sur le poème, c'est que vous n'avez pas réussi à « casser » votre vitesse, et que vous avez lu le poème comme s'il s'était agi d'un article… Recommencez l'exercice.

Si vous avez obtenu un meilleur résultat sur le poème, vous avez voulu aller trop vite avec le texte, et votre lecture a cessé d'être efficace. Recommencez en ralentissant un peu.

D'autres commentaires peuvent être produits à partir de cet exercice. En effet, dans le début du texte, vous pouvez éventuellement trouver des mots qui vous arrêtent, car devenus aujourd'hui inusités, voire oubliés.
Verdelet : qui se dit d'un vin blanc assez jeune, et qui laisse en bouche une certaine amertume.
Zinc : qui désigne le comptoir du débit de boisson, généralement recouvert d'une feuille dudit métal.
Caboulot : qui est le nom d'un café dans l'arrière-salle duquel on peut danser, ou plus, si affinités…
Ces trois mots se suivent. Pour autant, vous ne devez pas, si vous en ignorez le sens, interrompre votre lecture : attachez-vous au contexte, votre cerveau fera le reste et trouvera bien tout seul le sens le plus probable. Contrairement à un conseil trop répandu, lisez sans dictionnaire…

Par ailleurs, le texte donné en exercice comprend des « drapeaux » nombreux qui sont des expressions entre guillemets (« bien plein », « bien pleine ») qui sont des citations de textes de Verlaine ou le titre d'une des œuvres du poète en italique *Élégies (II)*. Ne vous y accrochez pas trop et passez-y vite. En revanche vous aurez peut-être cédé à la tentation de contrefaire la voix d'Esther, dont on vous précise qu'elle « crie avec l'accent du Nord » : « Dieu qu'il fait chaud ! Patron, à boire ! » C'est un peu de temps perdu, mais après tout, pourquoi vous priver de ce plaisir, si vous le ressentez comme tel ?

Exercice 3

Cette fois, c'est sur un texte technique que nous allons essayer de travailler : un texte en petits caractères et sur deux colonnes. Nous dirons que c'est un texte technique

parce qu'il est justement expressément conçu comme une « fiche technique », ici consacrée au FMI (fonds monétaire international).

Ce texte justifie une lecture en deux vagues : une première pour repérer les aspérités (les titres et les marques d'énumération). Vous pourrez ensuite commencer à lire, en tentant pour les paragraphes les plus longs une lecture déstructurée, mais en y renonçant si vous constatez qu'un second passage ne suffit pas. Il s'agit d'un texte riche en information, et vous ne pouvez donc pas espérer battre des records de vitesse. Optimisez simplement. Quant aux énumérations, n'essayez pas de les prendre globalement en lecture déstructurée, mais tentez une approche linéaire partielle en chalutant les mots-clés.

Ainsi, dans la phrase : « Être l'instance dans laquelle les pays membres se concertent et collaborent sur les questions monétaires internationales », les ensembles « concertent et collaborent » et « questions monétaires » doivent suffire à votre inconscient pour reconstituer et comprendre la notion.

Vous noterez bien entendu votre temps de lecture. Mais vous ne vous focaliserez pas trop dessus, pour vous attacher davantage sur l'efficacité, c'est-à-dire sur le taux de réussite au questionnaire portant sur la compréhension. L'objectif est de parvenir à moduler non seulement la vitesse, mais le mode de lecture à l'intérieur d'un même texte.

Fiche Technique

LE FONDS MONÉTAIRE INTERNATIONAL

Le FMI a été créé en juillet 1944, en même temps que la future Banque mondiale, lors de la conférence qui a réuni à Bretton Woods (États-Unis) les représentants de 44 pays. La Banque reçut pour mission le financement de la reconstruction des pays détruits par la guerre et celui du développement économique. Le FMI doit veiller au bon fonctionnement du système monétaire international (SMI). La Banque a donc une fonction de financement du développement, le FMI de régulation du SMI.

Au FMI incombent trois tâches principales :

• être l'instance dans laquelle les pays membres se concertent et collaborent sur les questions monétaires internationales ;

• faire respecter le « code de conduite » que représentent les statuts, notamment en matière de taux de change et de liberté des échanges ;

• assister financièrement les pays membres qui, du fait de déséquilibres passagers de leur balance des paiements, éprouvent des difficultés à se conformer au « code de conduite ».

1. Organisation et ressources

Tout pays qui demande son adhésion au FMI peut en devenir membre. En 1990, le Fonds comptait 151 membres,

aujourd'hui, avec les pays issus de l'éclatement de l'Union Soviétique (dont la Russie), il en compte plus de 160. Il s'apparente à une association de crédit mutuel dont les ressources sont constituées essentiellement par la somme des cotisations de chacun des membres. À cette réserve commune de fonds, les pays membres peuvent recourir en cas de difficultés dans leurs règlements extérieurs.

L'organisation et le fonctionnement du FMI reposent sur le système des quotes-parts. À son adhésion, chaque pays se voit attribuer une quote-part exprimée en droits de tirage spéciaux (DTS) en fonction de sa taille, de sa richesse et de sa position dans le commerce mondial. Le montant des quote-parts est réajusté en principe tous les cinq ans.

Le FMI peut compléter ces ressources propres – jusqu'à 50-60 % des quotes-parts – en empruntant auprès des pays membres, dans le cadre des accords généraux d'emprunts.

C'est sa quote-part qui détermine, pour chaque pays, à la fois le montant de la souscription qu'il doit verser au Fonds lors de son adhésion (75 % en monnaie nationale, 25 % en devises), le nombre de voix dont il dispose dans les organes de décision, ainsi que le montant maximal des concours financiers qu'il peut obtenir du Fonds en cas de difficultés de balance des paiements. Au FMI, les pouvoirs de décision sont proportionnels au montant de la souscription, à raison de une voix pour chaque tranche de 10000 DTS de quote-part, en plus des 250 voix auxquelles chaque pays a droit.

2. Les moyens d'action du FMI

Pour remplir ses tâches, le FMI dispose de trois moyens :

- l'assistance financière aux pays en difficulté de balance des paiements ;
- les mesures de surveillance des engagements ainsi que des politiques économiques et financières des pays aidés ;
- depuis 1969, les allocations de DTS.

C'est à partir des mécanismes dits « des tranches de crédit » que s'est construite progressivement la pyramide des aides du FMI aux pays en difficulté de balance des paiements sur la base de leur quote-part. À partir de 1963, les déséquilibres de balance des paiements s'aggravant et les demandes de crédit augmentant, le plafond des emprunts sans condition a été relevé périodiquement. En 1990, un pays qui aurait utilisé toutes ses possibilités d'emprunts aurait pu obtenir 9,5 fois sa quote-part (950 %) avec, évidemment, des conditions plus rigoureuses de politique économique et financière à mettre en œuvre, incluant une surveillance trimestrielle. L'assistance financière du FMI comprend trois types de prêts :

L'assistance ordinaire correspond à des prêts au titre de « tranches de crédit ». Les conditions mises à leur octroi visent à permettre à l'emprunteur de mettre en place une « politique de stabilisation conjoncturelle » susceptible de résorber ses difficultés de balance des paiements.

L'assistance spéciale vise à remédier à des difficultés de balance des paiements résultant de circonstances particulières.

Les prêts d'ajustement structurel, enfin, recouvrent la « facilité d'ajustement structurel », complétée par la « facilité d'ajustement structurel renforcée ». Ces prêts sont destinés aux pays du tiers monde surendettés, en difficulté grave de balance des paiements et dans l'impossibilité d'assurer le service de leur dette (remboursement et intérêt). Ils sont financés sur ressources empruntées par le Fonds et sont liés à la

mise en place par le pays d'un « programme d'ajustement structurel » (PAS).

Les allocations de droits de tirage spéciaux sont un moyen d'action récent du FMI. En effet, en 1989, le FMI s'est doté d'une véritable monnaie de réserve, les DTS (droits de tirage spéciaux). Ils sont à la fois une monnaie de compte et une véritable monnaie de réserve. Les DTS vont, d'une part, permettre au FMI de réguler le volume des moyens de paiement internationaux (liquidités internationales) et, d'autre part, éviter que les pays en voie de développement ne soient démunis de devises, sans aucun moyen de règlement extérieur.

De régulateur du SMI, le FMI est devenu le tuteur des pays en difficulté de balance des paiements et l'inspirateur de leur politique économique et financière, ce qui ne va pas sans poser des problèmes politiques (de souveraineté) et sociaux. En outre, pour les pays surendettés en rupture de paiement, le FMI va servir d'intermédiaire et de caution auprès du système financier international (États, établissements publics de crédit, banques privées, etc.), à condition qu'ils exécutent leur « programme d'assainissement structurel » selon les modalités prévues dans les « accords de confirmation ». Sans cette caution, ils n'auront guère de chance de trouver de nouveaux bailleurs de fonds.

Le FMI est donc devenu l'institution clef du système financier international, et le fidèle exécutant des directives des pays les plus riches et les plus puissants du monde en matière d'économie et de finance internationales. Il est loin le temps (1971) où l'échec du système de Bretton Woods semblait condamner le FMI, sinon à disparaître, du moins à n'être plus qu'une institution de second rang du système des Nations unies.

3. Les organes du FMI

1. Les organes dirigeants :

Les organes dirigeants du FMI se composent de deux conseils :

• le Conseil des gouverneurs est l'organe suprême de décision du FMI. Tous les pouvoirs de décision prévus dans les statuts relèvent en principe de lui, mais, dans les faits, il délègue la plupart de ses prérogatives au Conseil d'administration ;

• le Conseil d'administration est l'organe permanent responsable de la conduite des affaires du Fonds. C'est en effet le Conseil d'administration qui gère les ressources du Fonds, définit les politiques d'accès à ces ressources, supervise les relations des pays membres avec le Fonds et l'application de leurs engagements. Il nomme son président ainsi que le directeur général, responsable du bon fonctionnement des services du Fonds et de ses fonctionnaires.

2. Les organes consultatifs

Le Comité intérimaire et le comité de développement sont les organes consultatifs du FMI.

• Le Comité intérimaire fournit des avis et fait rapport au Conseil des gouverneurs sur toutes les questions relatives au fonctionnement du FMI.

• Le Comité de développement a pour objet l'étude du transfert des ressources réelles aux pays en voie de développement, avec une attention particulière pour les pays les moins avancés.

3. Les organes externes :

Le FMI a également des organes externes : le Groupe des 10 et le Groupe des 24.

• Le Groupe des 10 est formé des pays les plus riches du monde qui sont

créanciers du Fonds au titre des « accords généraux d'emprunts ». Ce groupe exprime le point de vue des pays industrialisés sur les questions monétaires et financières internationales.

• Le Groupe des 24, qui est né d'une initiative des pays en voie de développement, et fait en sorte que les problèmes et les intérêts de ces pays soient pris en considération dans la politique du FMI.

Temps mis : ....

Ce qui est primordial ici, c'est l'efficacité de la lecture : Si vous lisez par simple souci de satisfaire votre curiosité, 70 % d'efficacité est un bon score. Mais s'il s'agit de se préparer à un concours, visez au moins 90 %, et 100 % si vous vous préparez pour un cours ou une conférence sur le sujet.

1. Quelles sont les tâches principales du FMI ?

____

____

____

Correct Erroné

2. De quoi se composent essentiellement les ressources du FMI ?

____

____

____

Correct Erroné

3. Du Conseil d'administration et du Conseil des gouverneurs, quel est celui qui décide à titre principal au FMI ?

____

____

____

Correct Erroné

4. Quel est le rôle du Comité de développement ?

Correct Erroné

5. Quelle est l'origine du Groupe des 24 ?

Correct Erroné

6. Que recouvrent « Les prêts d'ajustement structurel » ?

Correct Erroné

7. Qu'est-ce que les DTS ?

Correct Erroné

8. Où et quand a été créé le FMI ?

Correct Erroné

9. Quels pays peuvent adhérer au FMI ?

Correct Erroné

10. Le FMI peut-il emprunter des fonds ?

Correct Erroné

TOTAUX

Ce dernier exemple, très technique, vise à vous mettre en garde contre la tentation de ne privilégier que la vitesse de lecture. Il serait illusoire de penser qu'il existe, comme dans les films de Superman, une méthode qui permette d'acquérir des « super-pouvoirs » tels qu'en feuilletant seulement un livre, on en sache par cœur le contenu !

Moralité, lisez vite, mais aussi efficacement, en adaptant vitesse et mode de lecture à la fois à l'objectif recherché et à la nature du texte…

Lecture sur écran

L'avènement des technologies de l'information et de la communication ne fait pas pour autant de la lecture une technique « dépassée », au contraire. En effet, l'accès généralisé à Internet, l'utilisation courante du traitement de texte, le recours universel à l'e-mail font de la lecture la première pratique de travail.

L'USAGE DES NTIC

Quand vous recherchez des documents, quand vous prenez des notes, quand vous préparez un concours, vous utilisez les NTIC (nouvelles technologies de l'information et de la communication). Si vous ne disposez pas forcément d'un ordinateur ou d'un lien électronique personnel avec la toile, vous pouvez toujours en trouver dans les centres de documentation, dans les universités, les instituts, etc. Bien entendu, il est aussi, et encore possible de vivre sans. Et cet ouvrage a jusqu'ici mis à votre disposition quelques instruments utiles pour vous en passer en misant sur la préparation efficace de votre mémoire lors d'un examen ou d'un concours. En ce sens, il a déjà atteint le but fixé. Cependant, la lecture sur écran est aussi une **lecture**. C'est pour cela qu'elle relève également de ce guide.

> **lecture**
>
> À une professeure demandant à ses élèves de seconde quelles étaient leurs pratiques en matière de lecture, l'une de celles-ci a répondu très sérieusement : « La lecture, Madame ? Mais c'est dépassé ! »

La lecture sur un écran soulève plusieurs problèmes. D'abord celui du confort de lecture, et donc du type d'écran et celui de la surabondance des sources, et donc du choix de lecture. Étant donné que la capacité de stockage est quasiment illimitée, il se pose également le problème de l'organisation des archives. Enfin, il faut faire avec la dimension de la plage de lecture – que l'on ne peut pas forcément contrôler – et l'on revient ici aux techniques de la lecture rapide. Mais il faut réfléchir également au type d'utilisation qui en est faite, que ce soit en matière de stockage, de tri ou de rangement des données.

Sans oublier le risque de violation des règles, notamment celles qui régissent la propriété intellectuelle : il est si facile, par un simple copier-coller, de commettre un délit de plagiat !

LIRE SUR UN ÉCRAN

Dans un premier temps, il est important de s'attacher à améliorer le confort de lecture. En effet, le temps passé devant un écran – essentiellement en mode de lecture active – peut devenir très important. Dans certains cas, il peut s'élever jusqu'à dix heures par jour. Or, l'ergonomie de cette lecture est rarement satisfaisante.

Choisir son écran. Il est préférable d'opter pour un écran à cristaux liquides, dit encore « écran plat » plutôt que pour un écran traditionnel, de type cathodique. C'est le premier des deux types d'écran qui fatigue le moins l'œil : il équipe désormais tous les ordinateurs portables. Attachez-vous à ce que la position de cet écran par rapport à la lumière (naturelle comme artificielle) soit optimale. Il faut éviter les reflets et s'attacher à ce que l'image soit contrastée, claire, sans être trop brillante.

Choisir sa position. Votre propre position de lecture est très importante. Utilisez toutes les possibilités de configuration pour trouver le meilleur rapport distance à l'écran/champ de lecture efficiente. Enfin, réglez bien votre siège, de façon à ne pas ressentir de tension dans votre musculature dorsale. Il s'agit là plus de conseils généraux pour l'usage de l'informatique que de conseils de lecture, c'est pourquoi nous ne nous y attarderons pas.

Attention ! Vous devez aussi tenir compte de l'inclinaison de l'écran.

Mouvement vertical. La lecture sur écran – davantage que la lecture sur papier – sollicite grandement les doigts et l'écriture. C'est souvent une lecture « dialoguée ». Son but est généralement indexé à une recherche d'informations (ce qui n'est pas non plus notre sujet), d'où une liberté prise avec le texte plus grande qu'avec un document papier. Il semble en effet beaucoup plus naturel de faire défiler un document très vite pour rechercher une information utile que de se livrer à la lecture déstructurée d'un document.

Mais cette liberté s'exerce souvent seulement dans une direction verticale, et l'œil, loin de gagner en mobilité, peut même finir par devenir statique. Ce n'est plus lui qui bouge, mais le texte.

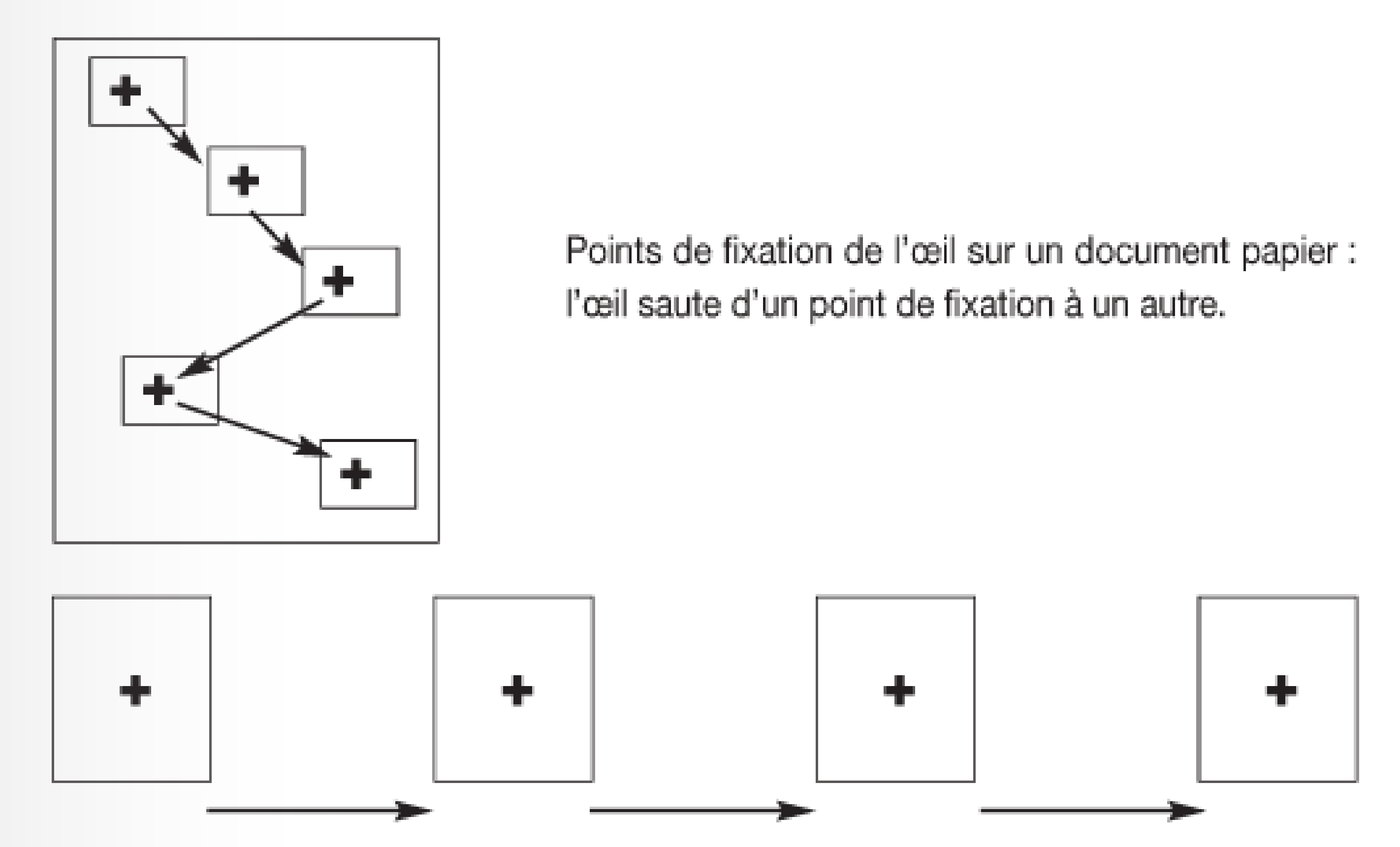


Figure 28. Différence des modes de lecture.

Il faut tenir compte de ces différences. On ne lit pas sur écran comme on lit sur une feuille ou dans un livre. D'une certaine façon, on a d'ailleurs tendance à lire plus vite sur un écran…

LIRE DES E-BOOKS

Mais on peut aussi lire sur un écran comme on lit un livre, en particulier avec les e-books. C'est le nom qu'on donne aux livres virtuels, ou livres électroniques. Ceux-ci sont encore peu répandus en France, peut-être justement parce qu'on ne les lit pas comme des documents classiques sur les écrans.

Or, on ne peut aujourd'hui faire l'impasse sur ce type de lecture, alors que le plus grand portail de recherche informatique, Google, vient de décider de

numériser et de mettre en accès sur le réseau plus de dix millions d'ouvrages et que Jean-Noël Jeanneney, directeur de la BNF (Bibliothèque nationale de France) vient d'obtenir l'aval du président de la République pour un tel projet à l'échelle des livres détenus par son institution.

Fastidieux, fatigant, démotivant, voilà ce qu'on peut penser de la lecture d'un ouvrage sur écran quand on est assis, en position de travail. Par ailleurs, les supports dédiés aux e-books sont encore rares, et la lecture sur des ordinateurs de poche de type Palm n'est pas très agréable compte tenu de la surface réduite de leur écran.

Une solution intermédiaire peut être disponible grâce à l'ordinateur portable. Les modèles les plus récents et plus légers peuvent facilement être tournés à 90 degrés, et se tenir alors exactement comme un livre. La simple pression du doigt sur une touche suffit ensuite à tourner la page.

Plusieurs ouvrages de cette collection sont également disponibles en e-books : c'est peut-être justement le moment d'essayer !





Figure 29. Transformer un ordinateur portable en lecteur d'e-books : une commande simple, sur tout ordinateur, permet de modifier à 90° le sens d'affichage du texte.

TECHNIQUES DE LECTURE

Défilement par ligne ou par page. Vous aurez à déterminer votre type de défilement, en sachant qu'on va ici retrouver les caractéristiques de la lecture « papier », mais en quelque sorte de manière inversée : ce n'est plus l'œil qui parcourt l'image, mais l'image qui défile devant l'œil.

Une vraie lecture rapide se fera ici en utilisant les sauts de page (PgUp, PgDn), et non pas en utilisant la molette (s'il y en a une) ou le défilement ligne par ligne, qui dérive facilement vers le linéaire lent.

Recherche par mots-clés. En ce qui concerne la recherche des informations, vous utiliserez les moteurs de recherche, en sachant que plus votre mot-clef est « général » et plus vous aurez de documents, et donc plus de difficultés à vous y repérer.

Stocker de l'information. L'ordinateur, avec le copier-coller, vous permet de stocker autant de texte que vous le voulez, dans la limite de votre mémoire numérique. C'est un piège à éviter. Inutile d'accumuler des centaines des pages parmi lesquelles vous ne parviendrez pas à vous repérer : faites encore des fiches, des synthèses, et vous y gagnerez du temps. En matière de quantité archivée, n'oubliez pas que le mieux est vraiment l'ennemi du bien !

RESPECTER LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

La dématérialisation des supports pose en effet d'importants problèmes d'interprétation et d'application face à la notion traditionnelle des droits d'auteur qui s'appuie, quant à elle, sur l'existence de supports physiques et matériels.

Tout ceci nécessite bien entendu de constantes évolutions et adaptations du droit. Mais cette évolution ne doit pas se faire sans qu'ait pu avoir lieu un débat sur la pertinence même de l'application de la notion de droits d'auteur, laquelle se trouve ici mise en concurrence avec celle de la libre circulation des idées et des informations.

Numérisation des œuvres

Jusqu'à l'introduction de la technologie numérique, les reproductions d'œuvres quelles qu'elles soient, dépendaient de la technique dite analogique, pour les écrits : photocopie ou reproduction par tout autre moyen d'œuvres diverses. La numérisation consiste au contraire à transformer ces œuvres, quels que soient leur nature et leur premier support en une suite de nombres binaires. Leur traduction en sens inverse permet ensuite de restituer une copie conforme de l'œuvre en question.

Comment alors concevoir la rémunération de l'auteur dans un contexte où le nombre des œuvres protégées en ligne sur Internet est croissant ? L'avènement des nouvelles techniques a rendu si facile la copie, la reproduction et la diffusion en grand nombre des œuvres qu'il est difficile d'en contrôler l'usage. D'autant que les utilisateurs navigant sur Internet jouissent d'un certain anonymat et que la popularisation du réseau est allée de pair avec la généralisation d'une culture de la gratuité. C'est là que réside tout le paradoxe, les auteurs d'œuvres intellectuelles souhaitent assurer la diffusion de leurs œuvres tout en protégeant leurs droits de propriété intellectuelle et en en retirant leur juste fruit.

Évolution des textes

Or, la notion de droits d'auteur s'applique traditionnellement à toute copie permanente, ce qui juridiquement ne correspond pas à la version numérique d'une œuvre. Cette dernière n'est pas considérée à proprement parler comme une copie mais comme une transcription d'une œuvre sous forme numérique.

Face à l'ampleur du phénomène, les textes ont progressivement évolué. D'abord dans un certain nombre de conventions ou d'accords internationaux : accord de Marrakech sur les aspects des droits de la propriété intellectuelle qui touchent au commerce ; traités Internet de 1996 de l'OMPI (Organisation mondiale de la propriété intellectuelle) sur les droits d'auteur et les droits voisins ; directive européenne du 22 mai 2001 relative à l'harmonisation de certains aspects des droits d'auteur et des droits voisins des sociétés de l'information.

En France, la loi Lang, en 1986, la loi du 5 février 1994, puis la loi du 15 juillet 2004 ont progressivement pris en compte ce risque. Un conseil supérieur de la propriété littéraire et artistique, installé le 11 mai 2001, est chargé de préparer une adaptation du droit à la propriété intellectuelle en numérique transposant la directive européenne déjà citée.

Gérer les cas exceptionnels

En même temps que cette évolution du droit, la réflexion a porté sur les exceptions. Il s'agit, d'une part des exceptions concernant les utilisations purement privées. Celles-ci excluent donc toute activité d'échange, de prêt et encore moins de location ou d'exploitation commerciale d'œuvres copiées.

D'autre part, il est aussi question, dans le cadre de l'OMC (Organisation mondiale du commerce), des exceptions relevant d'un « triple test » en référence à l'acte du 27 juillet 2000 pris par l'organe de règlement des différends de l'OMC. Selon cet acte, les exceptions doivent satisfaire à trois conditions :
• concerner uniquement des cas spéciaux (donc des exceptions clairement définies) ;
• rester sans atteinte pour l'exploitation normale de l'œuvre ;
• ne pas conduire à un préjudice injustifié pour l'auteur.

On le voit bien, les termes restent largement interprétables, et traduisent bien la difficulté qu'il y a à élaborer un droit s'adaptant aux évolutions rapides de la technique.

Un panel de sanctions

Ce droit est bien entendu étayé par un certain nombre de sanctions largement fondées sur le droit de la contrefaçon. Ces sanctions sont souvent aggravées par des textes successifs.

Ainsi, la loi du 5 février 1994 introduit-elle la possibilité d'une peine de deux ans d'emprisonnement et de 150 000 € d'amende pour les contrefacteurs et avec doublement de ces peines en cas de récidive ou d'organisation conventionnelle du délit sans préjudice de peine complémentaire. Au-delà des amendes et peines de prison, d'autres mesures sont également possibles : filtre

informatique, traçage des pirates, **fichage** de ceux-ci, fermeture d'adresses, etc.

> **fichage**
>
> Cette mesure est incluse dans la nouvelle loi informatique et libertés de 2004. Elle a été avalisée par le Conseil constitutionnel après que celui-ci a été saisi sur la base d'une atteinte aux libertés.

Parallèlement une défense technologique s'établit également sous la forme de clés de blocage des copies, qui peuvent être par exemple introduites dans certains supports d'enregistrements numériques. Mais c'est une défense malheureusement très coûteuse, quasi expérimentale, peu répandue et comme toute défense aisément contournable.

En conclusion, accédez à toutes les sources de documentation, faites-vous des archives, mais attention : ne franchissez pas la ligne blanche : si vous incluez dans un texte, un rapport, un mémoire, des textes bruts trouvés sur Internet, sans y placer de guillemets et sans citer votre source, vous vous rendez passible de lourdes sanctions !

Où en êtes-vous ?

Au terme de la lecture de ce guide, vous n'avez sans doute pas encore poussé vos possibilités à leur maximum en vous entraînant et en travaillant comme il se doit, mais vous devez déjà avoir amélioré vos performances. Nous allons donc, comme au début de cet ouvrage, tester votre vitesse de lecture, et l'efficacité de celle-ci avec plusieurs textes.

PREMIER TEST

Un extrait de texte littéraire. Munissez-vous de votre chronomètre et d'un stylo, et allez-y!

Top chrono...

Pour le moment, Eurydice, elle s'en fout, des réponses. C'est son destin qui prend les rênes. On verra bien! Elle porte les lèvres à la tasse brûlante. Elle a les cheveux trempés, encore. Par mèches, ils lui restent collés au front et sur les tempes. Elle boit à petites gorgées le liquide fumant qu'elle aspire avec un léger bruit de succion. Ses joues sont rouges, la couleur avivée par le froid de l'air du dehors. Même les cils sont mouillés, assemblés en pinceaux irréguliers qui saillent sur les paupières. Celles-ci battent, clignent, particulièrement quand elle se penche sur la tasse et que la vapeur vient lui toucher les yeux. Ses doigts sont fins, blancs, froids toujours. Des baguettes vivantes qui s'assemblent sur l'anse pour la saisir et élever le récipient de porcelaine jusqu'à ses lèvres.

Eurydice boit avec application, avec reconnaissance, envoie un sourire à Orphée, aspire le café. Elle n'a même pas pris le temps de retirer son imperméable bleu ciel, sous lequel elle a tenu, serré contre sa poitrine, protégé de la pluie, le sachet de papier aux coins vrillés contenant les croissants. Le bleu est plus foncé sur les épaules, là où la pluie a fini par imprégner les fibres du tissu imperméable.

Elle tend la tasse vide à Orphée qui sourit à son tour, et emplit à nouveau la coupelle d'ambroisie caféine après y avoir

placé un sucre dont les grains se détachent les uns après les autres sous la cascade du liquide sombre, avant de s'y dissoudre.

« Tu as froid ? demande Orphée.

— Plus maintenant », répond Eurydice.

Elle se sent bien, malgré la fraîcheur de l'air, elle voudrait que le temps s'arrête, brusquement, et ne plus être consciente que de l'instant présent, mais uniquement, mais intensément. Qu'il n'y ait plus de durée, plus de passé, plus de regrets, plus d'avenir ni de projets. Seulement être, de toute et pour toute éternité, être dans l'oubli ultime et suprême, dans cette cristallisation du dernier instant, cette échappée belle… Qu'est-ce qu'Orphée pourrait jamais comprendre à la réalité d'un bonheur comme celui-là, de s'oublier soi-même, lui tellement occupé de lui-même ?

Elle sourit, quand même, en enregistrant les cent mille gestes superflus de son amant. Elle, ce sont des graines d'immobilité qu'elle sème partout. Orphée a déjà dévoré son croissant, en deux ou trois bouchées, toujours trop pressé d'en finir, le temps lui manque.

Toi, Eurydice, tu aspires toujours à petits coups le café fumant. Est-ce aussi parce qu'il n'a pas eu le temps qu'il ne s'est pas préparé de thé ? Ou par paresse ? Oui : par paresse. Par paresse, comme d'habitude.

Toi, tu aimes par-dessus tout jouir de l'instant présent, tu en cultives la science. Tu regardes le croissant, posé sur la table, sur la nappe que froisse un pli sur lequel peut-être tu tireras, tout à l'heure. Tu sens la chaleur du liquide irradier la vie dans ton ventre, et tu laisses cette énergie brute se répandre dans tes muscles, dans tes membres, véhiculée par le sang que tu sens battre dans tes artères, projeté de valvule en valvule toujours plus loin, jusqu'aux extrémités des extrémités, avant de revenir au cœur par la veine cave, grand collecteur, puis de repartir vers les poumons se charger de cet oxygène dont tu renouvelles les réserves en respirant amplement, lentement. Sur la nappe froissée, des miettes se sont détachées de la pâtisserie, parsemant le tissu de part et d'autre du pli, qui forme une sorte de gouttière retournée, d'une jonchée automnale. La nappe est rouge,

parcourue de lignes de fil jaune, bleu, vert entrecroisées pour former un motif particulier, en principe non reproductible, encore appelé écossais.

L'une des miettes est plus grande que les autres, elle garde une forme concave, évoque irrésistiblement une croûte de roche volcanique, de lave solidifiée. Tu poses la tasse, et tu appuies de l'index sur l'arrondi de la miette qui se brise alors en particules plus fines, certaines à peine visibles à l'œil nu.

Eurydice saisit le croissant, y prélève une bouchée qu'elle mâche lentement. La pâte, trop riche en levure, pique un peu la langue. Elle ne trouve pas cela tellement désagréable.

« Tu as mis le temps !

Elle pose les yeux sur lui, à nouveau, souriante, continuant à mâcher lentement la mie jaunâtre, grasse. C'est vrai que tu as mis longtemps, ce matin, prenant ton plaisir à marcher sous la pluie, appréciant à sa juste valeur chaque pas, t'efforçant de saisir, malgré les bruits de la rue, le clapotis de la semelle claquant contre la fine pellicule d'eau qui couvrait l'asphalte du trottoir, dont la surface écrasée par le rouleau compresseur présente cependant encore suffisamment d'aspérités pour retenir les gouttes.

Tu as mis longtemps, ce matin, appréciant ces trop rares moments de liberté absolue, ta descente seule dans la rue, sans avoir à suivre Orphée, toujours trop pressé, toujours trop inquiet, agité. Mais lui qu'imagine-t-il ? Tu sais qu'il lui arrive d'être jaloux pour rien, quelquefois, comme ça, sans raison… Qu'il voudrait bien ne jamais te quitter du regard, exercer sur toi cette surveillance constante que tu estimes insupportable.

Eurydice achève le croissant, se lève, agacée par les yeux d'Orphée qui se meuvent dans leurs orbites, pivotant sous l'effet des muscles adducteurs, pour exercer encore et encore ce contrôle assidu sur la femme dont on pourrait croire aisément qu'il est indispensable à la survie de l'homme. Elle marche jusqu'au placard, à droite de l'entrée, ouvre la porte composée de deux panneaux de bois articulés entre eux et qui coulissent grâce à deux rails d'aluminium dans lesquels glissent des ergots de Nylon fixés dans les tranches supérieure et inférieure de ces panneaux. Elle saisit un porte-manteau en plastique noir, dont le

galbe rappelle une forme d'épaules au sexe indéterminé. Elle y dépose l'imperméable après l'avoir enfin ôté. Elle commence à replacer le cintre dans le placard, où elle l'accroche à la tringle. Il lui faut pour cela écarter le costume gris qu'Orphée ne porte plus jamais, et son tailleur beige au tissu marqué d'un léger motif en forme de feuillage. Puis elle se rend compte que l'eau qui imprègne encore son imperméable et assombrit le bleu aux épaules pourrait bien venir mouiller les autres vêtements, risquant ainsi de les abîmer. Elle reprend donc l'ensemble formé par l'imperméable et le cintre pour aller le suspendre à la tringle du rideau de douche, dans le cabinet de toilettes.

« Tu veux encore du café ? demande-t-il.

— Non merci répond-elle, jugeant inutile une explication à son refus et répugnant de plus à ce qui pourrait ressembler à une tentative de justification. Eurydice ne supporte pas les justifications, que ce soient les siennes ou celles des autres, d'ailleurs. Tu es trop fière, trop présente pour cela.

Tu reviens dans la pièce, en refermant derrière toi la porte du cabinet de toilette, grâce à la poignée de porcelaine blanche que tu as toi-même choisie, au rayon bricolage d'un grand magasin, auquel tu avais d'ailleurs accédé grâce à un escalier mécanique. Les marches se présentaient comme des grilles de métal aux barreaux serrés, susceptibles de s'engrener les unes dans les autres. Orphée te suivait, à trois marches derrière. Tu ne te retournas même pas une fois pour échanger un regard avec lui. Il transportait un vaste sac de plastique blanc opaque dans lequel avait été placée une boule de ficelle enduite de colle séchée tendue de papier japon, destinée à recevoir une ampoule dont la vivacité de la lumière serait atténuée par l'épaisseur du crépon. Cette boule est maintenant accrochée dans la pièce principale, et d'ailleurs unique, de l'appartement. Il en descend sur Orphée une lumière tamisée qui ne peut rivaliser vraiment avec celle du jour, malgré le ciel gris et la pluie, mais qui ajoute un peu de chaleur.

La poignée de porcelaine blanche se trouvait dans un casier, avec d'autres poignées semblables. Tout autour, sur un meuble allongé destiné à cet usage, une douzaine d'autres paniers

présentaient d'autres modèles de patères et de becs de cane. Mais c'est ce modèle-là et ce modèle-là seulement qui a retenu ton attention. Une poignée toute simple, en forme d'olive aplatie munie d'un pédoncule, sertie dans une embase de laiton, elle-même soudée à une tige de fer à section carrée, permettant à une seconde poignée parfaitement semblable (à l'exception notable de l'absence de la tige métallique) de venir s'emmancher sur cette broche de l'autre côté de la porte, et d'y rester accrochée grâce à une goupille de cuivre, depuis longtemps perdue, et remplacée avantageusement par un clou épointé.

Eurydice avait choisi ce modèle précisément pour sa simplicité et aussi parce qu'il lui rappelait assez exactement les poignées dont étaient munies les portes de la maison de ses grands-parents. Elle assurait ainsi, en quelque sorte, la part de la fidélité et du souvenir, bien que, cela a déjà été dit, Eurydice n'ait aucun passé, et qu'elle n'ait pas d'avenir.

« Je dois sortir, glisse-t-elle sans jeter un regard vers l'homme.

— Encore, s'étonne-t-il, mais tu viens à peine de rentrer !

Elle se dirige vers la table sur laquelle Orphée laisse toujours un fatras de papiers, de livres, de crayons, de bouteilles d'encre, de capsules de bière. Elle feuillette distraitement un magazine dont la couverture est illustrée par la reproduction d'une photographie de moulin à voile dans une île de la mer Egée. Si elle avait un passé, Eurydice aimerait qu'il ait un lien avec ce paysage. Mais elle ne s'y attarde pas, car ses yeux sont tout occupés à essayer de compter combien de capsules de bière restent abandonnées parmi les papiers.

« Ça n'a rien à voir ! » lâche-t-elle soudain, avec dans la voix une violence insoupçonnée. Orphée ne répond pas, boit une autre tasse. Elle compte le même nombre de capsules qu'hier soir. Il n'a pas encore bu de bière, ce matin, mais cela ne saurait tarder.

« Tu viens de rentrer et tu parles déjà de sortir : je ne trouve pas que ça n'a rien à voir. »

Elle abandonne la revue illustrée, laisse courir son doigt sur la tranche d'un livre qu'Orphée n'a pas encore ouvert, puisque

les pages en restent encore intactes. Elle se dit soudain qu'il y a trop de choses ici, dans cette pièce, sur cette table, et que cela lui est insupportable. Alors, elle pivote sur elle-même, de manière à se retrouver de nouveau face à son compagnon dont les lèvres restent encore enfouies dans la tasse, et qui la suit des yeux avec un étonnement mêlé d'agacement.

« Tu cherches à me faire une scène, peut-être ? » jette-t-elle alors, incisive.

Orphée incline doucement la tasse de manière à la replacer à l'horizontale, puis la repose sur la soucoupe, qu'elle heurte en rendant un son clair. Il esquisse un sourire qu'Eurydice trouve assez maladroit.

« Je disais juste cela comme ça ! » glisse-t-il. Ses lèvres découvrent des dents que tu t'en veux de trouver si parfaites.

(Extrait de *Orphée, Eurydice…*, PG).

Notez dans ce cadre la durée de votre lecture :

Réservez ce cadre pour un éventuel second essai :

Puis reportez-vous au tableau ci-dessous pour connaître votre vitesse de lecture en signes et en mots.

Ce texte contient 10888 signes (caractères et espaces compris), ce qui donne en valeurs arrondies :

Durée de votre lecture	signes/heure	mots/heure
20 secondes	2000000	330000
30 secondes	1300 000	220000
40 secondes	1000000	165000
50 secondes	800000	130000
1 minute	650000	110000
1,5 minute	440000	75000
2 minutes	330000	55000

2,5 minutes	260 000	44000
3 minutes	220000	36000
3,5 minutes	185000	31000
4 minutes	165 000	27000
5 minutes	130 000	22000
6 minutes	110 000	18000
7 minutes	94000	16000
8 minutes	82000	13500
9 minutes	73000	12000
10 minutes	65000	11000
11 minutes	59000	9900
12 minutes	54000	9000
14 minutes	47000	8000
16 minutes	41000	7000
18 minutes	36000	6000
20 minutes	33000	5500
24 minutes	27000	4500
27 minutes	23000	3900
32 minutes	20000	3400
39 minutes	15000	2500

Questions :

Répondez d'abord à toutes les questions sans vous reporter au texte. Si vous ne savez pas, ne répondez rien. Ensuite, allez vérifier dans le texte. Si la réponse est juste, mettez une croix dans la case **bon** sinon, ou si vous n'avez pas pu répondre mettez une croix dans la case **faux**. Totalisez ensuite le nombre de cases cochées **bon** : cela constitue votre indice de réussite.

1. À quel moment de la journée se situe la scène ?

....

bon **faux**

2 Dehors, quel temps fait-il ?

....

bon **faux**

3. Comment s'appellent les deux personnages ?

....

bon faux

4. Qui se lève le premier ?

....

bon faux

5. Comment le personnage masculin mange-t-il ses croissants ?

....

bon faux

6. Que demande-t-il au personnage féminin quand celui-ci sort de la salle de bains ?

....

bon faux

7. Lequel des deux est le plus ordonné ?

....

bon faux

8. Un de ces personnages a-t-il un naturel jaloux ? Lequel et pourquoi ?

....

bon faux

9. Comment est la poignée de la porte du cabinet de toilette ? Qui l'a choisie, et pourquoi ?

....

bon faux

10. Le personnage qui est sort était-il pressé ? pourquoi ?

....

bon faux

Total des cases cochées

= indice d'efficacité de votre lecture

Si vous avez obtenu un indice inférieur à 4, votre mode de lecture a été, pour ce texte, inefficace. Vous avez peut-être décidé de faire ce test tout de suite,

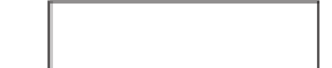
sans lire le texte du guide ni pratiqué les exercices. Il faut dans ce cas reprendre cette étude, et le faire sérieusement.

Si vous avez un indice de 9 ou 10, votre lecture est efficace.

Si vous avez 5 ou 6, vous avez lu trop vite pour votre capacité actuelle d'acquisition : divisez votre vitesse de lecture par deux pour approcher de vos performances maximales.

Si vous avez 7 ou 8, diminuez votre vitesse de lecture de 25 %.

Notez ici votre vitesse corrigée :



DEUXIÈME TEST

Un texte professionnel

Les agriculteurs aujourd'hui

La place des agriculteurs dans les sociétés occidentales a considérablement évolué en l'espace de deux générations à peine. Les problèmes que posent les mutations vécues par cette catégorie, et souvent subies, continuent à agiter périodiquement la profession. Quarante ans après le lancement d'une politique agricole commune (PAC) entre les six partenaires qui formaient alors le Marché commun, force est d'abord de constater que cette politique a réussi, et qu'elle a même dépassé ses objectifs. Ceux-ci, rappelons-le étaient de donner à l'Europe son autosuffisance sur le plan agricole, de la rendre compétitive sur le marché mondial, et de garantir aux agriculteurs un niveau de vie acceptable. La PAC a réussi, mais, en quelque sorte, elle est allée au-delà de cette réussite. Cela se traduit par des conséquences non négligeables en matière d'environnement, de modes de production, mais aussi

de démographie agricole. Majoritaires dans la population française au début du XXe siècle, les agriculteurs n'en représentent aujourd'hui qu'une frange marginale, même s'ils gardent leur influence dans l'opinion. Après le constat des faits, cette note visera la recherche des causes et des processus, avant d'envisager les perspectives d'avenir.

L'agriculture aujourd'hui

L'une des conséquences les plus visibles de la surproduction à laquelle a conduit la réussite de la PAC réside dans l'extension de la friche. Cette extension se place d'abord dans le simple calcul de rentabilité économique. Celui-ci montre que, sur 500 000 exploitants actuels, 300 000 suffiraient à assurer la production nécessaire. Mais on ne peut en aucun cas ignorer les incidences culturelles de l'exode rural que cela induirait, et qui ne saurait être, à long terme, un bon calcul économique ! De plus en plus, en matière d'agriculture, on critique le productivisme. Le phénomène José Bové est directement issu de cette critique, qui s'intègre d'ailleurs aujourd'hui dans une critique mondiale de la société de marché. Ainsi, le dépeuplement des campagnes est souvent présenté comme l'échec majeur de la PAC. Celle-ci, en promouvant une spécialisation étroite autour de quelques produits stratégiques, et par son manque de souplesse, a fini par laisser s'ouvrir des gouffres (oléo-protéagineux, mouton, porc…) qui provoquent l'avancée de la friche. Le gel des terres notamment, a été en réalité sans effet, car la productivité, qui augmentait régulièrement de 2 % par an compensait largement les effets positifs recherchés. De plus, la PAC, en poussant les agriculteurs à l'endettement, a provoqué une accumulation des handicaps vécus par la profession.

Même si leur population tend à se réduire spectaculairement, l'image des agriculteurs dans l'opinion est faite d'une large sympathie, mais aussi de compassion. L'état de paysan est devenu souvent objet de mépris. Il y a au surplus une incapacité des agriculteurs à intéresser le public à leurs

revendications. Enfin, comme l'écrit Mendras, « il n'y a plus de paysans, seulement des producteurs agricoles ». En revanche, quand, avec la coordination rurale, les agriculteurs revendiquent une agriculture plus proche des préoccupations des consommateurs, respectueuse de la qualité et de la tradition, ils trouvent un large écho dans l'opinion.

François-Henri de Virieu remarquait que dans le même temps, « la modernisation à outrance constitue le principal obstacle au retour à la terre ». Paradoxalement, si l'on constate l'attirance grandissante des citadins pour la campagne du week-end, force est de se rendre compte qu'il y a perte d'attachement sentimental à la terre, qui connaît le passage du statut de patrimoine à celui d'outil. Depuis le tournant des années 70, il y a trop de terre et trop peu de bras. Entre 1978 et 1997, les sols arables ont perdu 66 % de leur valeur en francs constants : c'est la fuite des investisseurs devant la terre.

Des responsabilités partagées

« Survivre, quand on est petit, pauvre et mal portant », tel est le problème posé aux petits agriculteurs. De plus en plus, les petits du monde agricole connaissent la misère. On y relève un taux de suicide double de celui constaté dans les autres catégories socio-professionnelles. Des situations de dépendance économique mono-fournisseur/client unique s'y multiplient, bien entendu insoutenables. Finalement, ces petits finissent par être laminés par la compétition économique. En fait, aujourd'hui, on ne peut plus exister qu'au-delà de 200 hectares. Deux cents hectares, c'est le seuil de la grande culture. Ce sont les 250 000 exploitants qui assurent de 75 à 80 % du chiffre d'affaires agricole. Mais eux aussi ont peur, lancés dans une véritable fuite en avant, ils ont la hantise de ne pas pouvoir suivre le rythme de la modernisation agricole, à moins de devenir, comme l'écrit Eric Fottorino « Les mutants de l'agriculture extrême ».

Informatique, robotisation, expertise économique, serres tropicales, cultures sans sol, génie génétique, OGM, élevages

concentrationnaires, hormones de synthèse, c'est ainsi qu'on peut peindre le tableau de ce que pourrait devenir l'agriculture du futur. Mais « personne, remarque Jean-Claude Tirel, directeur scientifique à l'INRA, n'a intégré les coûts de la pollution dans le calcul économique ». Pollution des nappes par les nitrates, les lisiers, érosion des sols, fragilisation d'espèces hyper sélectionnées à la moindre maladie, ESB (maladie de la vache folle) on pourrait presque se demander alors qui survivra dans cette agriculture qui détruit autant qu'elle ne construit.

Un certain nombre d'observateurs s'interrogent aussi sur le rôle joué dans la crise de l'agriculture par la FNSEA (Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles). Selon Eric Fottorino, encore, c'est au poids de cette centrale qu'il faudrait imputer, sous couvert d'une unité de façade, artificielle, autoritaire et appauvrissante, le choix du productivisme, le privilège des céréaliculteurs, l'absence, toujours selon cet auteur, d'une véritable recherche sociologique à l'INRA, et enfin, ou peut-être surtout, le contrôle du peuplement qui a barré des routes, tout en rejetant de son sein les agriculteurs à temps partiel, ou les exploitations « pluriactives », c'est-à-dire dans lesquelles l'un des conjoints exerce une autre activité. Il faut également ne pas négliger les rapports du monde agricole et du monde politique pour constater qu'en la matière également, l'influence prise par la FNSEA a été prépondérante, même si, en la matière, les « torts » sont partagés.

Par ailleurs, la responsabilité des financeurs, et au premier chef du Crédit agricole, doit également être examinée. La Banque Verte a d'abord joué un rôle clef dans l'accumulation des dettes agricoles. En 1960, l'endettement de l'agriculture représentait à peine plus du quart de sa valeur ajoutée. Dès 1983, la proportion avait grimpé à 140 %. Le mouvement et ses effets, finalement, n'avaient rien de très différent de celui qui, par le jeu des prêts à intérêts réels négatifs, a conduit les consommateurs à s'endetter en masse ; mais ici, aggravé par les taux bonifiés, il a été concentré sur une catégorie

professionnelle tout entière. De plus, alors que les problèmes trouvaient chaque jour une acuité plus grande, la mutualisation, en 1987, de la caisse nationale a abouti à une banalisation de la banque, la rendant parfois plus soucieuse de se normaliser et d'affronter victorieusement les marchés mondiaux que de continuer à soutenir le secteur.

Le passage en revue des responsables se termine nécessairement par les consommateurs. Au début du siècle, un agriculteur nourrissait en moyenne quatre personnes, il en nourrit plus de quarante aujourd'hui. Les liens se sont distendus, et l'exigence de prix, ainsi que les modes alimentaires aseptisées concourent à l'abandon de la qualité pour aller vers la quantité et la rapidité. Finalement, personne ne tire son épingle du jeu. Mais il faudrait éviter un acharnement un peu vain à vouloir à tout prix trouver des responsables bien français à un phénomène qui, quoi qu'il en soit, dépasse de loin les simples frontières nationales. Les faillites d'agriculteurs du Wisconsin, quoiqu'en disent les responsables américains, doivent finalement assez peu à la FNSEA ou au Crédit agricole!

L'avenir des agriculteurs

Différentes voies se présentent à l'agriculture pour sortir de sa crise. Il faut aborder d'abord le problème des productions non auto-suffisantes, qu'on peut qualifier de productions interstitielles, comme les oléo-protéagineux, les amandes, les raisins secs, mais on doit reconnaître cependant dans une hypothétique recherche de l'autarcie le danger d'un néo-protectionnisme sans rapport avec la construction de l'Europe et la tendance générale de l'économie mondiale. On peut en profiter pour regarder de plus près, en en défalquant le coût des consommations intermédiaires, la balance bénéficiaire de ce secteur, et pour s'interroger sur le risque de prise de contrôle par des groupes industriels de la production agricole. Enfin, il faut aussi noter l'obstacle que représente la persistance de l'impôt foncier non bâti pour une hypothèse de retour à

une agriculture extensive, moins productive, mais aussi moins dépensière.

L'une des perspectives ouvertes aux agriculteurs réside dans les différentes possibilités de diversification, notamment dans les services (tourisme rural, accueil paramédical, etc.), et la reforestation, bien qu'existe toujours un débat sur ce sujet, souvent associé aux projets de transformation de friches en réserves de chasse. En revanche, il ne faut sans doute pas accorder à la solution que représentent les golfs et les parcs de loisirs plus que le caractère marginal et trompeur qui leur est inhérent.

Il faut envisager encore les possibilités de développement vers les débouchés non alimentaires, comme les productions de substituts au pétrole. En revanche, l'hypocrisie du souci tiers-mondiste doit être écartée. En effet, continuer à surproduire pour envoyer les stocks vers les pays pauvres, c'est donner le poisson au pêcheur sans jamais lui apprendre à pêcher, même si, après lui avoir appris à pêcher, rien n'empêche de lui donner aussi un poisson en attendant que la pêche soit fructueuse. On ne peut enfin terminer sans conclure sur la nécessité de la formation, seule susceptible *in fine* de permettre aux jeunes agriculteurs de se forger la « nouvelle identité » qui, au vrai, ne ressort pas encore clairement des travaux des spécialistes.

Ce qui est aujourd'hui à l'ordre du jour, avec le contrat territorial d'exploitation (CTE), issu de la loi d'orientation agricole de 1998, c'est en fait un nouveau contrat entre l'homme et la nature, qui reprend les exemples européens de la RFA, de la Suisse, de l'Autriche et de la Belgique, et la subvention par l'État de l'agriculture comme indispensable au maintien de cette nature, qui, paradoxalement, fait, alors qu'elle attire toujours davantage, de plus en plus peur, parce qu'elle est de plus en plus étrangère.

Mais cette vision ne suffit pas aujourd'hui à répondre aux aspirations d'une profession fragilisée inquiète et déterminée. Les agriculteurs et leurs syndicats sont certes d'accord pour intégrer la préservation de l'environnement, mais en en faisant

une production à part entière, c'est-à-dire en la solvabilisant et en trouvant les voies de l'exposer à la concurrence, afin que l'avenir qui s'ouvre soit un avenir pour de véritables entrepreneurs ruraux, et non pour de nouveaux « fonctionnaires » de la nature, ce qu'à aucun prix ils ne veulent.

Notez dans ce cadre la durée de votre lecture : [ ]

Réservez ce cadre pour un éventuel second essai : [ ]

Puis, reportez-vous au tableau page 154 pour connaître votre vitesse de lecture en signes et en mots : [ ]

Ce texte contient 11 500 signes (caractères et espaces compris), ce qui diffère peu en volume du texte littéraire qui a précédé. Vous allez donc pouvoir reprendre le même tableau pour obtenir la mesure de votre vitesse de lecture.

Votre vitesse en signes par heure : [ ] **signes/h**

Et en mots : [ ] **mots/h**

Questions :

Comme d'habitude, répondez d'abord à toutes les questions sans vous reporter au texte. Si vous ne savez pas, ne répondez rien. Ensuite, allez vérifier dans le texte. Si la réponse est juste, mettez une croix dans la case bon sinon, ou si vous n'avez pas pu répondre, mettez une croix dans la case **faux**. Totalisez ensuite le nombre de cases cochées **bon** : cela constitue votre indice de réussite.

1. Pouvez-vous donner le plan du texte ?

....

bon **faux**

2. À partir de quelle surface l'auteur estime-t-il qu'une exploitation agricole est aujourd'hui viable ?

....

bon **faux**

3. Par quel acronyme désigne-t-on la politique agricole de l'union européenne ?

....

bon faux

4. Pouvez-vous citer au moins deux des noms propres inclus dans ce texte ?

....

bon faux

5. Pourquoi l'auteur estime-t-il que le Crédit agricole porte une part de responsabilité dans les problèmes de la profession ?

....

bon faux

6. Que pense l'auteur de la transformation des terres agricoles en golfs et parcs de loisirs ?

....

bon faux

7. Combien y a-t-il aujourd'hui d'agriculteurs ?

....

bon faux

8. Quel est le nom du principal syndicat d'agriculteurs ?

....

bon faux

9. Quelle a été, en francs constants, la variation des prix des terres agricoles entre 1978 et 1997 ?

....

bon faux

10. À quelle condition les agriculteurs et leurs syndicats sont-ils d'accord pour intégrer la préservation de l'environnement ?

....

bon faux

Total des cases cochées

= indice d'efficacité de votre lecture

Si vous avez obtenu un indice inférieur à 4, votre mode de lecture a été, pour ce texte, inefficace. Vous avez peut-être décidé de faire ce test tout de suite,

sans lire le texte du guide ni pratiqué les exercices. Il faut dans ce cas reprendre cette étude, et le faire sérieusement.

Si vous avez un indice de 9 ou 10, votre lecture est efficace.

Si vous avez 5 ou 6, vous avez lu trop vite pour votre capacité actuelle d'acquisition : divisez votre vitesse de lecture par deux pour approcher de vos performances maximales.

Si vous avez 7 ou 8, diminuez votre vitesse de lecture de 25 %.

Notez ici votre vitesse corrigée :

BILAN FINAL

Nous arrivons au terme de ce guide, et nous allons ensemble nous assurer de l'efficacité de votre travail sur vous-même en matière de lecture ; nous allons pour cela procéder le plus objectivement possible à partir des données chiffrées dont nous disposons. Pour cela vous allez reporter vos résultats des tests que vous avez passés au début de ce guide, et de ceux que vous venez de passer.

		(1) Test préalable	(2) Test final	Variation (1) – (2)
Texte littéraire (A)	Vitesse (mots/heure)			
	Compréhension en %			
Texte technique (B)	Vitesse (mots/heure)			
	Compréhension en %			
Moyenne = (A+B)/2	Vitesse (mots/heure)			
	Compréhension en %			

Si vous avez bien tiré profit de votre lecture, et de vos exercices, vous devez normalement partout avoir une variation significative. Mais n'oubliez pas cependant que des facteurs extérieurs (stress, fatigue, environnement, santé, etc.) peuvent également intervenir. Toutefois, et quels que soient vos résultats, n'hésitez pas à revenir souvent sur cette méthode, qu'il vaut mieux ne pas lire… trop vite !

LISTE DES ŒUVRES UTILISÉES DANS CET OUVRAGE

(Les textes de l'auteur de ce guide sont signalés par les initiales PG)

- *Le Rendez-vous de Marrakech*, PG, éditions Pierron, Sarreguemines, 1995.
- *Le Chômage des jeunes*, PG, note d'actualité, publication administrative, 1996.
- *Réussir ses dissertations aux concours administratifs*, PG, Bruno Modica, Christophe Mondou, éditions l'Etudiant, 2004.
- *Thermidor : tout le monde descend !*; B. Galimard Flavigny, *Le Figaro Littéraire*, 14 avril 2005.
- *Canaletto, le doge de la peinture*, Véronique Prat, *Le Figaro Magazine*, 16 avril 2005.
- *Volcanisme*, Yves Miserey, *Le Figaro*, 19 avril 2005.
- *Cours de lecture*-PG, extrait du recueil « Hors saison », éditions Eons (www.eons.fr), 2004.
- *Le Bourgeois gentilhomme*, Molière, Classiques Larousse.
- *« Brasil, meu amor ! »* Propos de Claude Lévi-Strauss recueillis par Sébastien Lapaque, *Le Figaro*, avril 2005.
- *Les Grandes Questions de la fonction publique*, PG, Éditions l'Etudiant, collection « Connaissances », 2003.
- *Le Feu*, Henri Barbusse, éditions Folio.
- *Verlaine,* Henri Troyat, Flammarion, 1993.
- *Le Fonds monétaire international*, PG, Fiche technique, publication administrative, 2000.
- *Orphée, Euridice*, PG, éditions du Ver Luisant, Brive-la-Gaillarde, 2002.
- *Les Agriculteurs aujourd'hui*, PG, Fiche technique, publication administrative, 2002.

Index

Éditions l'Etudiant

Directeur de collection : Olivier Rollot.

Directrice adjointe de collection : Maëlla Ruellan.

Assistante de collection : Cécile Liwer.

Édition :
Cécile Coursol, Laëtitia Dermoncourt, Yaël Didi-Ben Chemoul,
Fabienne Guimont, Céline Manceau, Stéphane Renault.

Secrétariat de rédaction/maquette :
Christine Chadirac (première secrétaire de rédaction),
Nathalie Grisoni, Nilala Haddadi, Brigitte Ourlin.

Visuel :
Directrice artistique : Evelyne Voillaume.
Conception graphique et couverture : Éliane Degoul.
Iconographe : Gertrude O'Byrne.

Fabrication : Sabine Enders.

Diffusion : Emmanuelle Ould-Aoudia.

Communication :
Directeur : Gilbert Azoulay.
Delphine Cantat, Julie Guillemin.

Documentation :
Directrice : Delphine Pietton.
Fonds général : Natalie Fernandez, Diane Ayats.
Écoles : Thérèse Arnault, Véronique Curely, Delphine Escrouzailles.
Universités : Grégory Lannes, Julia Nadot-Leblanc.
Alternance : Jeanne Levavasseur.
Assistante : Marie-Odile Wettstein.

Commercial :
Directrice : Chrystèle Mercier.

27, rue du Chemin-Vert, 75543 Paris cedex 11
Dépôt légal : novembre 2005
Imprimé en France

Imprimerie EMD S.A.S. - 53310 Lassay-les-Châteaux - N° dossier :

ISBN 2-84624-582-7
ISSN 1262-327X